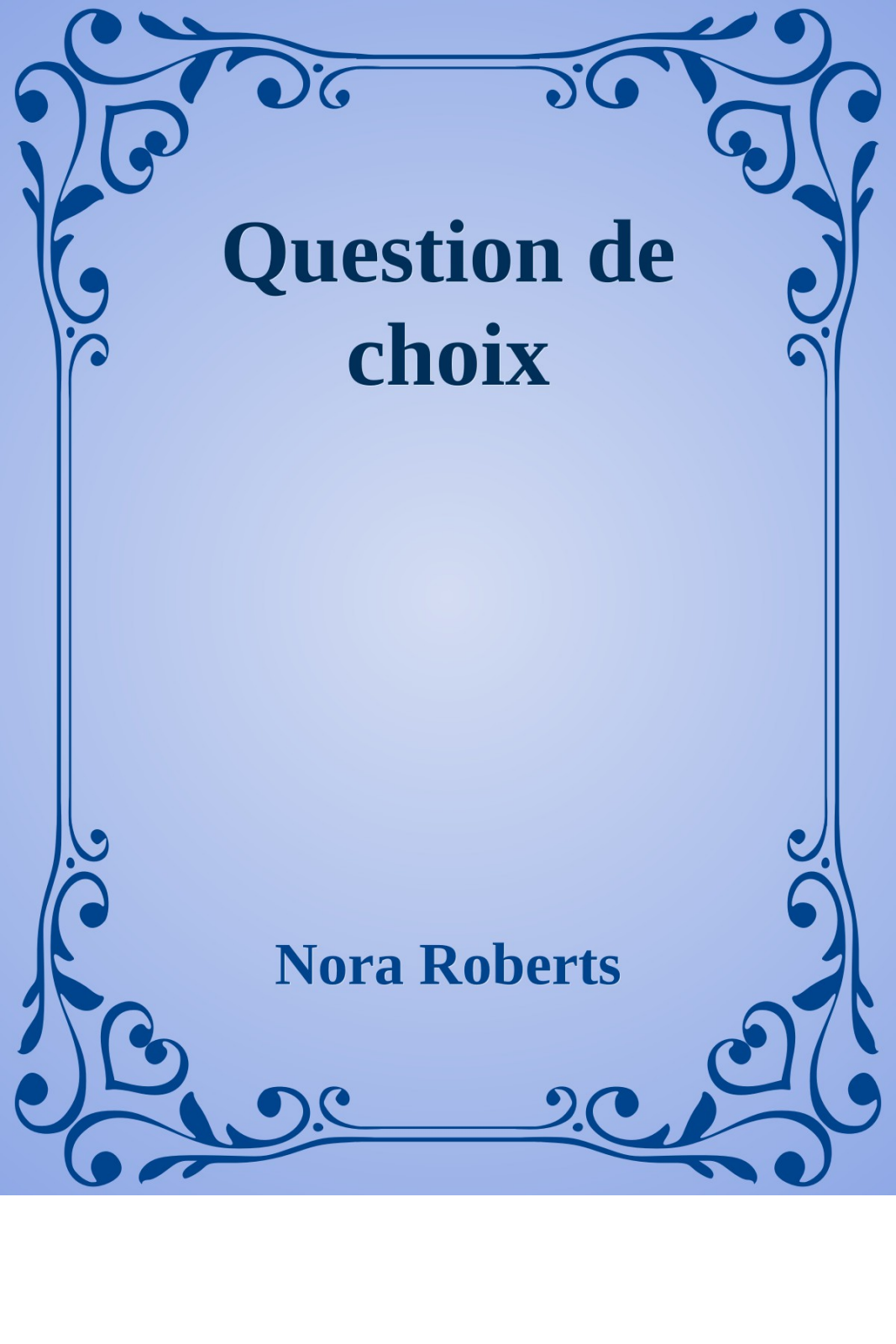


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Question de choix

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

400 millions de lecteurs dans le monde

NORA ROBERTS

QUESTION DE CHOIX



— 400 millions de lecteurs dans le monde —

NORA ROBERTS

QUESTION DE CHOIX



NORA
ROBERTS

Question de choix

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Béatrice Pierre



Roberts Nora

Question de choix

Collection : Nora Roberts

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Béatrice Pierre

© Nora Roberts, 1984

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1998

Dépôt légal : août 2014

ISBN numérique : 9782290100301

ISBN du pdf web : 9782290100318

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290092934

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Un flic des bas-quartiers de New York a plus l'habitude d'affronter des dealers, des cambrioleurs et des assassins que de veiller sur une héritière prétentieuse du Connecticut. Certes, les paysages sont magnifiques, la maison somptueuse et James a besoin de tranquillité pour achever son dernier roman. De toute façon, il n'a pas le choix ; un policier doit obéir, quels que soient ses états d'âme. Mais à peine est-il arrivé qu'il bute sur un problème de taille : Jessica est bien trop jolie et pas snob le moins du monde... Comment garder la tête froide et faire son boulot alors que la seule vue de cette fille superbe suffit à lui donner le vertige ?

NORA ROBERTS s'est imposée comme un véritable phénomène éditorial mondial avec près de cent cinquante romans publiés et traduits dans vingt-cinq langues.

Couverture : © Lee Avison / Plainpicture /Millennium - © Éditions J'ai lu

© Nora Roberts, 1984

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1998

Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cent millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Les illusionnistes (n° 3608)
Un secret trop précieux (n° 3932)
Ennemies (n° 4080)
L'impossible mensonge (n° 4275)
Meurtres au Montana (n° 4374)
Question de choix (n° 5053)
La rivale (n° 5438)
Ce soir et à jamais (n° 5532)
Comme une ombre dans la nuit (n° 6224)
La villa (n° 6449)
Par une nuit sans mémoire (n° 6640)
La fortune des Sullivan (n° 6664)
Bayou (n° 7394)
Un dangereux secret (n° 7808)
Les diamants du passé (n° 8058)
Coup de cœur (n° 8332)
Douce revanche (n° 8638)
Les feux de la vengeance (n° 8822)
Le refuge de l'ange (n° 9067)
Si tu m'abandonnes (n° 9136)
La maison aux souvenirs (n° 9497)
Les collines de la chance (n° 9595)
Si je te retrouvais (n° 9966)
Un cœur en flammes (n° 10363)
Une femme dans la tourmente (n° 10381)
Maléfice (n° 10399)
L'ultime refuge (n° 10464)
Et vos péchés seront pardonnés (n° 10579)
Une femme sous la menace (n° 10545)

Lieutenant Eve Dallas

Lieutenant Eve Dallas (n° 4428)
Crimes pour l'exemple (n° 4454)
Au bénéfice du crime (n° 4481)
Crimes en cascade (n° 4711)
Cérémonie du crime (n° 4756)
Au cœur du crime (n° 4918)
Les bijoux du crime (n° 5981)
Conspiration du crime (n° 6027)
Candidat au crime (n° 6855)

Témoin du crime (n° 7323)
La loi du crime (n° 7334)
Au nom du crime (n° 7393)
Fascination du crime (n° 7575)
Réunion du crime (n° 7606)
Pureté du crime (n° 7797)
Portrait du crime (n° 7953)
Imitation du crime (n° 8024)
Division du crime (n° 8128)
Visions du crime (n° 8172)
Sauvée du crime (n° 8259)
Aux sources du crime (n° 8441)
Souvenir du crime (n° 8471)
Naissance du crime (n° 8583)
Candeur du crime (n° 8685)
L'art du crime (n° 8871)
Scandale du crime (n° 9037)
L'autel du crime (n° 9183)
Promesses du crime (n° 9370)
Filiation du crime (n° 9496)
Fantaisie du crime (n° 9703)
Addiction au crime (n° 9853)
Perfidie du crime (n° 10096)
Crimes de New York à Dallas (n° 10271)
Célébrité du crime (n° 10489)
Démence du crime (n° 10687)

Les trois sœurs

Maggie la rebelle (n° 4102)
Douce Brianna (n° 4147)
Shannon apprivoisée (n° 4371)

Trois rêves

Orgueilleuse Margo (n° 4560)
Kate l'indomptable (n° 4584)
La blessure de Laura (n° 4585)

Les frères Quinn

Dans l'océan de tes yeux (n° 5106)
Sables mouvants (n° 5215)
À l'abri des tempêtes (n° 5306)
Les rivages de l'amour (n° 6444)

Magie irlandaise

Les bijoux du soleil (n° 6144)
Les larmes de la lune (n° 6232)

Le cœur de la mer (n° 6357)

L'île des trois sœurs

Nell (n° 6533)

Ripley (n° 6654)

Mia (n° 8693)

Les trois clés

La quête de Malory (n° 7535)

La quête de Dana (n° 7617)

La quête de Zoé (n° 7855)

Le secret des fleurs

Le dahlia bleu (n° 8388)

La rose noire (n° 8389)

Le lys pourpre (n° 8390)

Le cercle blanc

La croix de Morrigan (n° 8905)

La danse des dieux (n° 8980)

La vallée du silence (n° 9014)

Le cycle des sept

Le serment (n° 9211)

Le rituel (n° 9270)

La Pierre Païenne (n° 9317)

Quatre saisons de fiançailles

Rêves en blanc (n° 10095)

Rêves en bleu (n° 10173)

Rêves en rose (n° 10211)

Rêves dorés (n° 10296)

En grand format

L'Hôtel des Souvenirs

Un parfum de chèvrefeuille

Comme par magie

Sous le charme

Les Héritiers de Sorchia

À l'aube du grand amour

Intégrales

Les frères Quinn

Les trois sœurs

Le cycle des sept

Prologue

James Sladerman fixait l'extrémité de ses chaussures d'un air morose. Il était de mauvaise humeur depuis le matin. Plus précisément depuis l'instant où il avait reçu la convocation du commissaire Dodson. Lâchant un long jet de fumée, il écrasa sa cigarette dans un cendrier en céramique d'un geste lent et précis. Savoir attendre sans s'énervier : tout un art dont Slade était passé maître.

La nuit précédente, il avait attendu plus de cinq heures, assis dans une voiture glaciale, en plein milieu d'un quartier où l'on avait intérêt à surveiller ses arrières autant que son portefeuille. Cinq heures de planque ennuyeuse et inutile, qui n'avait rien donné. Mais Slade savait d'expérience que le travail d'un policier consistait en allées et venues incessantes, en longues veilles ennuyeuses et en paperasserie, que ponctuaient soudain de brefs instants de violence pure. Néanmoins, cinq heures de planque dans une voiture lui pesaient moins que vingt minutes d'attente dans l'antichambre du commissaire. Une odeur d'encaustique y régnait, à laquelle s'ajoutait depuis son arrivée une note de tabac de Virginie. Les touches d'une machine à écrire cliquetaient sous les doigts agiles de la secrétaire.

Que diable lui voulait le commissaire ? Dès les premiers mois de sa carrière dans la police, il avait compris que la bureaucratie n'était pas son fort et avait soigneusement évité tout ce qui pouvait y ressembler. Si bien que, tandis qu'il grimpait les échelons jusqu'au grade de sergent, son chemin avait rarement croisé celui de Dodson.

Sur un plan personnel, il n'avait eu affaire à lui que deux fois. La première, lors des funérailles de son père. Le capitaine Thomas C. Sladerman avait été enterré avec la gloire et les honneurs dus à vingt-huit ans de bons et loyaux services dans la police. Ainsi qu'à sa mort en opération. Le commissaire avait manifesté une compassion sincère envers la veuve et la fillette orpheline. Quant au fils, il lui avait dit deux, trois choses bien senties. Sans doute avait-il lui aussi éprouvé du chagrin car, au tout début de leurs carrières respectives, Sladerman et Dodson avaient fait équipe. Ils étaient encore jeunes lorsque leurs chemins s'étaient séparés, l'un trouvant à se caser dans l'administration et l'autre préférant l'action dans la rue.

La seconde fois, Slade se remettait à l'hôpital d'une blessure par balle. La visite d'un commissaire à un simple détective avait suscité des bavardages

et des spéculations qui avaient beaucoup embarrassé le jeune homme.

À l'heure actuelle, tout le commissariat devait déjà savoir que Dodson l'avait convoqué. À cette pensée, la mine de Slade s'assombrit davantage. Il se demanda s'il avait commis une infraction à la procédure, puis se reprocha de se comporter comme un gamin convoqué par le proviseur.

« Qu'il aille au diable ! » pensa-t-il en s'efforçant de se détendre. Le fauteuil trop moelleux et trop petit lui semblait inconfortable. Pour compenser, Slade allongea ses jambes devant lui. Puis il ferma à demi les yeux. L'entretien fini, il lui faudrait organiser la planque de la soirée. Si celle-ci payait, il jouirait de quelques soirées de liberté et pourrait s'installer de nouveau devant sa machine à écrire. Avec un peu de chance, il disposerait d'un bon mois pour terminer son roman. Oubliant tout ce qui l'entourait, il réfléchit au chapitre sur lequel il travaillait.

— Sergent Sladerman ?

Agacé par cette intrusion, il leva les yeux et, instantanément, son visage s'éclaira : la secrétaire du commissaire était vraiment ravissante. Il lui décocha un sourire charmeur.

— Le commissaire vous attend, dit la jeune femme.

Elle aussi regrettait qu'il n'eût pas daigné la regarder plus tôt et se fût abîmé dans un silence morose. Étroit et anguleux, avec un teint mat dû à une ascendance maternelle italienne, le visage de Slade retenait généralement l'attention des femmes. Lorsqu'il réfléchissait, la bouche avait un dessin un peu dur mais, quand il souriait, sa figure s'éclairait et ses lèvres semblaient promettre mille choses merveilleuses. Des cheveux noirs et des yeux gris offraient une combinaison irrésistible, surtout, se dit la secrétaire émoustillée, lorsque les cheveux étaient indisciplinés et les yeux voilés de mystère. « Un homme intéressant », conclut-elle comme Slade déplaçait sa longue carcasse élancée.

Tout en suivant la jeune femme, il remarqua que l'annulaire de sa main gauche était nu et se promit de lui demander son numéro de téléphone en repartant. L'idée se logea dans un coin de sa tête, tandis qu'elle l'introduisait dans le bureau du commissaire.

Une lithographie de Perillo, représentant un cow-boy solitaire traversant une région désertique, ornait le mur de droite. Celui de gauche était recouvert de photos, de messages de félicitations et de diplômes. Combinaison étrange à laquelle Slade n'accorda pas plus qu'un coup d'œil. Le bureau en chêne sombre tournait le dos à la fenêtre ; un bureau bien rangé, avec d'un côté une pile de papiers, de l'autre un cadre à trois volets pour photos et au milieu un stylo en or et un assortiment de crayons. Et derrière tout ça, Dodson en personne. Un petit homme dont l'allure évoquait davantage un prêtre d'une modeste paroisse qu'un commissaire de police de New York. Il avait les yeux d'un bleu limpide et le teint frais. Des mèches blanches striaient ses cheveux noirs. Dans l'ensemble, Dodson offrait une image débonnaire et paternelle. Mais les rides qui creusaient son visage n'étaient pas dues à l'allégresse.

— Bonjour, sergent.

Il sourit et désigna un fauteuil. « Bâti comme son père », songea-t-il en regardant le jeune homme s'encaster tant bien que mal dans le siège étroit.

— Je vous ai fait attendre ?

— Un peu.

« Comme son père », se répéta Dodson en retenant un sourire amusé. Sauf qu'on racontait que le fils s'intéressait plus à la littérature qu'à la police. Ce que Tom avait résolument ignoré. *Mon garçon suivra les traces de son vieux. Ce sera un sacré bon flic.* C'était justement ce sur quoi comptait Dodson.

— Comment va la famille ? demanda-t-il en adressant à son subordonné un regard faussement candide.

— Très bien, je vous remercie.

— Janice se plaît à l'université ?

Dodson offrit à Slade un cigare que ce dernier refusa. Pendant que le commissaire allumait le sien en prenant tout son temps, Slade se demanda comment il savait que sa sœur était à l'université.

— Et vos travaux littéraires ?

Habitué à rester imperturbable quelles que soient les circonstances, Slade parvint à cacher sa surprise.

— Difficiles, répondit-il d'un ton neutre.

Dodson secoua la cendre de son cigare. Décidément, ce garçon n'était pas bavard. Être commissaire lui donnait l'avantage. Il prit une nouvelle bouffée et observa la fumée se dérouler paresseusement vers le plafond.

— J'ai lu une de vos nouvelles dans le *Mirror*, reprit-il. Elle est excellente.

— Je vous remercie.

Où voulait-il en venir ? Slade sentait son impatience croître.

— Et le roman, ça marche ?

Presque imperceptiblement, les yeux de Slade se rétrécirent.

— Pas vraiment.

Dodson mâchonnait son cigare tout en comparant le jeune homme à son père. La ressemblance était frappante. Même visage étroit, même expression intelligente et fière. Avait-il aussi le sourire désarmant de Tom ? Les yeux étaient ceux de sa mère, d'un gris sombre et un peu voilés, habitués à cacher les émotions. Dodson connaissait ses états de service. Sans être aussi brillant que son père, Slade était efficace et fiable. Et, grâce à Dieu, moins impulsif. À trente et un ans, un détective était soit aguerri, soit mort. Slade avait la réputation de savoir garder son sang-froid et, si d'aucuns lui reprochaient d'être trop réservé, sur le plan professionnel, il n'y avait rien à dire. Dodson n'avait d'ailleurs pas besoin d'un homme exubérant.

— Slade... fit Dodson avec un léger sourire. C'est comme ça qu'on vous appelle, il me semble ?

— Oui, monsieur.

Cette familiarité inattendue le mit mal à l'aise, et le sourire fit naître ses soupçons.

— Vous avez sûrement entendu parler du juge Lawrence Winslow.

Sa curiosité piquée, Slade fouilla dans ses souvenirs.

— N'est-ce pas lui qui a présidé la cour d'appel de New York avant d'être élu premier président de la Cour suprême du Connecticut il y a quinze ans ? Il me semble qu'il est mort d'une crise cardiaque il y a environ cinq ans.

— C'était aussi un excellent juriste, compléta Dodson, un homme pour qui le mot « justice » n'était pas un vain mot. Sa femme s'est remariée il y a deux ans et vit dans le sud de la France.

« Et alors ? » s'impatienta Slade tandis que le regard de Dodson errait quelque part derrière son épaule.

— Je suis le parrain de leur fille, Jessica.

Les yeux du commissaire revinrent se poser sur lui.

— Elle habite la propriété familiale, près de Westport. Une maison splendide, à côté de la plage. C'est calme, paisible... L'endroit idéal pour écrire un roman, ajouta-t-il en tapotant son bureau.

Un pressentiment désagréable traversa Slade. Il l'écarta aussitôt.

— C'est possible.

Le vieil homme essaierait-il de le marier ? Slade faillit se mettre à rire. Non, c'était ridicule.

— Durant ces neuf derniers mois, il y a eu de nombreux cambriolages en Europe.

Ce brutal changement de sujet surprit Slade. Il haussa un sourcil, puis son visage reprit son habituelle expression imperturbable.

— D'importants cambriolages, poursuivit Dodson. Essentiellement dans des musées : pierres précieuses, pièces de monnaie, timbres. Des choses de grande valeur mais faciles à transporter. La France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie ont toutes été touchées. L'enquête a conduit les autorités de ces différents pays à penser que ces objets ont été introduits frauduleusement aux États-Unis.

— Cela relève du FBI, répliqua Slade.

Et pas d'un détective de la criminelle. Qui en outre n'a rien à faire de la petite fille chérie d'un juge, qu'il soit de la Cour suprême ou non. Une autre pensée désagréable lui traversa l'esprit. Il la repoussa avec autant d'énergie que la précédente.

— Oui, vous avez raison, cela relève du FBI, répéta Dodson d'un ton trop aimable au goût de Slade.

Il croisa les mains sur son ventre et regarda le jeune homme droit dans les yeux.

— J'ai quelques relations au FBI. La... nature délicate de cette affaire les a incités à me consulter.

Il s'interrompit le temps que Slade puisse faire un commentaire s'il le désirait. Comme ce dernier restait silencieux, il reprit :

— Une piste sérieuse a mené les enquêteurs jusqu'à une petite boutique d'antiquités très respectable. On sait à présent que le chef de la bande opère des États-Unis. Selon les informations qu'on m'a communiquées, tous les endroits susceptibles de stocker le butin de ces vols ont été étudiés et, après élimination, il ne reste que cette boutique d'antiquités. Le FBI veut y introduire un agent pour empêcher le chef de l'organisation de leur filer entre les doigts... Ce type semble malin, ajouta Dodson à mi-voix, autant pour lui-même que pour Slade.

Le commissaire se tut de nouveau pour laisser à son subordonné la possibilité de poser une question puis, rien ne venant, il enchaîna :

— On suppose que la marchandise est cachée dans un meuble ancien importé de façon tout à fait légale, puis, une fois sur notre territoire, retirée tout aussi discrètement.

— Le FBI a l'air de parfaitement contrôler l'affaire.

L'impatience le gagnant, Slade prit une cigarette. Dodson attendit qu'il l'eût allumée.

— Il y a une ou deux complications. D'une part, ils ne disposent encore d'aucune preuve, d'autre part, ils ignorent le nom du chef. Ils connaissent les complices, mais c'est lui qu'ils veulent arrêter. Lui ou elle...

Le ton alerta Slade. « Non, ne t'intéresse pas à ça. Ça ne te regarde pas. » Ravalant les questions qui avaient surgi dans sa tête, il tira sur sa cigarette et attendit.

— Il y a aussi un problème plus délicat.

Pour la première fois depuis qu'il avait mis le pied dans la pièce, Slade remarqua la nervosité avec laquelle Dodson tripotait son stylo. Après l'avoir fait tourner deux ou trois fois dans sa main, il le reposa brusquement sur son bureau.

— La personne qui possède et dirige ce magasin d'antiquités est ma filleule.

Les sourcils de Slade eurent un brusque sursaut mais son regard resta froid.

— La fille du juge Winslow ?

— Il semblerait que Jessica ignore complètement l'usage qui est fait de son magasin, dit Dodson en reprenant son stylo. Je sais qu'elle est innocente... Et pas seulement parce que c'est ma filleule, précisa-t-il, anticipant les pensées de Slade. Mais parce que je la connais. Jessica est honnête jusqu'au bout des ongles, exactement comme l'était son père. Et d'ailleurs, elle n'a aucun besoin d'argent.

— Parfait, marmonna Slade.

Il imaginait déjà une héritière gâtée, ne sachant comment occuper son temps et son argent, et jouant au receleur pour pimenter son existence. Ça devait la changer agréablement du shopping, des réceptions et du milieu jet-set dans lequel elle baignait...

— L'enquête du FBI se resserre, dit Dodson. Les trois prochaines

semaines seront décisives. Et risquent de la mettre en danger.

Slade retint un reniflement de dérision.

— Sa boutique est surveillée mais le fait qu'elle ignore tout ne sera pas suffisant pour la protéger. J'ai essayé de l'inviter à New York mais...

Il s'interrompit. Son visage prit une expression mi-amusée, mi-agacée.

— Jessica est têtue. Elle prétend qu'elle est débordée et que c'est à moi de lui rendre visite.

Dodson lâcha un bref soupir.

— De fait, ma présence à ce moment précis de l'enquête risque de tout bousiller. Cependant, je crois que Jessica a besoin d'une protection. Une protection discrète, par quelqu'un qui a l'habitude de ce genre de travail... Quelqu'un qui pourrait participer à l'enquête, mais de l'intérieur, ajouta-t-il avec un léger sourire.

Slade fronça les sourcils. Cette conversation lui déplaisait de plus en plus. Prenant son temps, il écrasa soigneusement sa cigarette.

— Et comment me voyez-vous procéder ?

Cette fois-ci, Dodson sourit franchement. Il appréciait le ton irrité de Slade autant que sa façon abrupte d'en venir au vif du sujet.

— Jessica m'obéit... jusqu'à un certain point, répondit-il en se renversant contre le dossier de son siège. Récemment, elle s'est plainte du fouillis qui règne dans sa bibliothèque, et de n'avoir pas le temps de mettre les livres sur catalogue. Je vais l'appeler, lui dire que je lui envoie le fils d'un de mes amis, qui était aussi celui de son père. Ce qui est vrai, d'ailleurs. Tom et Larry se connaissaient. Votre couverture est simple : vous êtes un écrivain à la recherche d'un coin tranquille pour travailler pendant quelques semaines. En échange, vous lui proposez de mettre de l'ordre dans sa bibliothèque et d'en établir le catalogue.

Les yeux de Slade avaient viré au noir.

— Il y a des problèmes de juridiction... commença-t-il.

— Paperasserie, l'interrompit Dodson. Ça sera réglé. D'ailleurs, le moment venu, ce seront les gars du FBI qui procéderont à l'arrestation.

— Écoutez, commissaire, je suis sur le point de boucler l'enquête sur le meurtre Bitronelli. Si...

— Tant mieux, l'interrompit Dodson d'une voix acérée cette fois-ci. La presse ridiculise depuis des mois la police de New York avec cette histoire. Et si vous êtes si près de la régler, vous pourrez rejoindre le Connecticut d'ici à deux jours. Le FBI tient à placer un flic à l'intérieur. Vos états de service ont été vérifiés et votre candidature acceptée.

— Fantastique, grommela Slade en se levant. Mais je vous rappelle que je suis affecté aux homicides, pas aux cambriolages.

— Vous faites partie de la police, répliqua sèchement Dodson.

Chargé de « baby-sitter » une petite héritière snobinarde qui jouait à se faire peur en organisant des cambriolages, ou bien était trop abrutie pour voir ce qui se passait sous son nez !

— Fantastique, marmonna-t-il à nouveau en arpentant la pièce de long en large.

Dès que Janice aurait quitté l'université, il serait libre de quitter la police et de se consacrer à la littérature. Il en avait marre. Marre de la détresse physique et morale à laquelle il se heurtait quotidiennement. Marre de la fange, de l'impuissance, marre des déchets de l'humanité que son boulot l'obligeait à fréquenter. Et marre aussi du regard soulagé de sa mère chaque fois qu'il rentrait indemne à la maison.

Il poussa un soupir. De toute façon, il n'avait pas le choix. Autant se résigner. Passer deux semaines dans le Connecticut n'était pas une perspective si désagréable. En tout cas, ce serait un changement.

— Quand suis-je censé partir ? demanda-t-il en se retournant vers Dodson.

— Après-demain, répondit le commissaire d'un ton placide. Je vais vous exposer la situation aussi précisément que possible, ensuite j'appellerai Jessica et lui annoncerai votre arrivée.

Haussant les épaules, Slade se laissa retomber sur son siège pour écouter les explications du commissaire.

1

Les premières feuilles mortes et l'atmosphère annonçaient déjà l'automne. Sous le ciel d'un bleu vif, les couleurs vibraient avec passion. Le ruban de la route serpentait à flanc de colline vers l'est et l'Atlantique. Un vent froid et odorant s'engouffrait par les fenêtres ouvertes de la voiture. Fraîcheur délicieuse dont Slade n'avait pas joui depuis des années. Rien à voir avec l'atmosphère polluée qu'on respirait en ville. Quand un éditeur aurait accepté son livre, peut-être pourrait-il installer sa mère et sa sœur dans une maison à la campagne, ou bien près de la mer. C'était toujours une question de *quand* ou bien de *dès que*. Le *si*, il refusait de le formuler.

Encore un an dans la police afin de payer les études de Janice, et puis... Slade alluma la radio. Penser à l'année prochaine ne lui faisait aucun bien. De plus, il n'était pas là pour admirer le paysage. Ce n'était qu'un boulot de plus, et un boulot qui ne lui plaisait pas.

Jessica Winslow, vingt-sept ans, se remémora-t-il. Fille unique du juge Lawrence Winslow et de Lorraine Nordan Winslow. Diplômée de Radcliffe, major de sa promotion. Bien élevée et hypocrite à coup sûr... Cette idée le fit ricaner. Il voyait le genre : tailleurs sages, queue de cheval, sweaters Ralph Lauren et mocassins Gucci.

Ravalant ses préjugés, il se récita la suite des informations qu'il avait reçues. Elle avait ouvert la Maison Winslow quatre ans plus tôt et, durant les deux premières années, s'était chargée des achats. Bonne excuse pour sillonner l'Europe.

Ensuite venait Michael Adams, l'assistant de Jessica Winslow et son acheteur actuel. Trente-deux ans. Diplômé de Yale. L'homme d'affaires type, estima Slade en lâchant une bouffée de fumée qui s'échappa par la fenêtre. Fils de Robert et de Marion Adams, une autre grande famille du Connecticut. Rien de spécial contre lui mais on avait conseillé à Slade de le tenir à l'œil. Il posa son coude sur le rebord de la fenêtre et réfléchit. Son rôle d'acheteur permettait éventuellement à Adams de diriger les opérations de part et d'autre de l'Atlantique.

Il restait encore David Ryce, qui travaillait au magasin depuis dix-huit mois. Fils d'Elizabeth Ryce, la gouvernante des Winslow. Selon Dodson, on le laissait souvent seul dans la boutique. Ce qui pouvait lui donner l'occasion de veiller au bon déroulement des opérations sur le plan local.

Slade passa en revue la liste du personnel. Un jardinier, une cuisinière, une gouvernante et une femme de ménage. Grands dieux ! Tout ça pour une seule personne ! Elle était probablement incapable de se faire cuire un œuf à la coque toute seule.

Les grilles de la propriété étaient grandes ouvertes ; deux voitures s'y seraient croisées aisément. Un oiseau lâcha une trille unique et le silence retomba. Slade suivit une longue allée goudronnée bordée d'azalées aux fleurs déjà fanées et parcourut bien trois cents mètres avant de se garer devant le bâtiment principal.

La maison était vaste mais, il dut l'admettre, de proportions plutôt agréables. Le soleil et l'air marin avaient patiné la teinte rose des briques. Une spirale de fumée s'échappait d'une cheminée qui surplombait le toit à double pente. Slade sentit le parfum des roses avant de les apercevoir.

Bien épanouies, elles poussaient le long de la maison. Une profusion de couleur cuivre et or, qui tranchait sur le rouge vif des buissons d'azalées. Il en fut charmé, ainsi que de l'odeur de feu de bois qui se dégageait de la cheminée. Tout cela respirait la paix. Ce dont il avait rarement joui dans sa vie. Chassant cette pensée déplaisante, il gravit les marches du perron et, dédaignant la sonnette, frappa à la porte.

Au bout de quelques secondes, le battant s'ouvrit sur une petite femme au visage laid mais avenant et aux cheveux grisonnants. L'odeur d'un détergent parfumé au pin rappela à Slade la cuisine de sa mère.

— Vous désirez ? demanda-t-elle avec un fort accent de la Nouvelle-Angleterre.

— Je m'appelle James Sladerman. Mlle Winslow m'attend.

Le regard noir de la femme le scruta avec soin.

— Ah, c'est vous, l'écrivain... dit-elle sans paraître impressionnée le moins du monde.

Elle recula pour le laisser entrer et referma la porte derrière lui. Slade examina le vestibule. Le parquet de chêne blond, soigneusement ciré, semblait plus que centenaire. Quelques tableaux ornaient les murs ivoire. Sur une console, une coupe en opaline vert pâle débordait de pétales de roses. Bien qu'il n'y eût aucun étalage de richesse, celle-ci était évidente. Slade reconnut le tableau suspendu à sa droite pour l'avoir vu reproduit dans plusieurs livres d'art. Une écharpe en soie bleue pendait négligemment sur la rampe de l'escalier.

Slade se tournait vers la gouvernante lorsqu'un claquement de talons en haut des marches attira son attention.

Un tourbillon de cheveux blonds et de jupe virevoltante dévalait l'escalier incurvé. Slade eut une brève impression de rapidité, de mouvement et d'énergie.

— Betsy, essaie de garder David au lit jusqu'à ce que cette fièvre tombe. Ne le laisse pas se lever. Bon sang, je vais être en retard ! Où sont mes clefs ?

S'arrêtant pile à dix centimètres de Slade, elle chancela. Il tendit la main

pour l'empêcher de tomber.

Elle avait un visage ravissant : une peau de blonde et une ossature fine avec des pommettes hautes qui lui donnaient un air un peu exotique. « Des ancêtres indiens ? Vikings ? se demanda-t-il. Ou bien celtes ? » De grands yeux ambrés le regardaient avec curiosité. Une petite ride se creusa entre les sourcils froncés. La ride de l'obstination, reconnut Slade. Sa sœur avait la même. Petite, la jeune femme lui arrivait tout juste à l'épaule. Son parfum évoquait l'automne, un mélange de fleurs et de fumée de bois. Sous le blazer en laine, le bras mince qu'il tenait semblait presque fragile. Sentant quelque chose s'émouvoir en lui, il laissa retomber sa main.

— C'est M. Sladerman, dit Betsy. Vous savez, l'écrivain...

— Oh, oui ! s'écria-t-elle tandis que la petite ride entre ses sourcils s'effaçait. Oncle Charlie m'a annoncé votre arrivée.

Il fallut un certain temps à Slade pour associer « oncle Charlie » et le commissaire Dodson. Ravalant un fou rire, il prit la main tendue.

— Charlie m'a dit que vous aviez besoin d'aide, mademoiselle Winslow.

— De l'aide ? répéta-t-elle en écarquillant les yeux. Ah oui, c'est vrai, la bibliothèque... Écoutez, je suis navrée de partir au moment où vous arrivez mais mon assistant est malade et mon acheteur est en France... et j'ai rendez-vous avec un client qui a dû arriver à la boutique il y a dix minutes, ajouta-t-elle après un coup d'œil à sa montre.

« Si cette cinglée parvient à faire marcher une entreprise, je veux bien être pendu », se dit-il tout en lui souriant aimablement.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Cela me permettra de m'installer.

— Très bien. Dans ce cas, je vous verrai au dîner.

Jetant un regard inquiet autour d'elle, elle chercha de nouveau ses clefs.

— Dans votre main, dit-il.

Elle déplaça les doigts et découvrit le trousseau niché dans le creux de sa paume.

— Dieu, que je suis bête ! Plus je suis pressée, pire c'est... Je vous en prie, ajouta-t-elle en lui lançant un regard malicieux, ne vous occupez pas de la bibliothèque aujourd'hui. Vous risqueriez d'avoir un coup au cœur et de prendre le large avant que j'aie pu arranger les choses.

Puis elle se rua vers la porte, tout en jetant pardessus son épaule :

— Betsy, dis à David qu'il est renvoyé s'il sort du lit. Ciao !

La porte claqua derrière elle. Betsy fit entendre un claquement de langue désapprouvateur.

Dix minutes plus tard, Slade inspectait les pièces qui lui étaient attribuées. L'appartement dans lequel il avait grandi y aurait tenu tout entier. Il vit tout de suite que le tapis aux couleurs passées de sa chambre n'était pas *vieux* mais *ancien*. Un feu était préparé dans la petite cheminée en marbre noir et n'attendait plus qu'une allumette pour s'embraser. Dans le salon adjacent, Slade découvrit un large bureau sur lequel trônait un magnifique bouquet de chrysanthèmes, qu'il débarrassa sans hésitation pour installer sa machine à

écrire.

Avec un peu de chance, l'écriture serait pour lui plus qu'une couverture. Entre deux séances de baby-sitting, il trouverait bien le temps de travailler. Évidemment, il lui faudrait aussi avoir l'air de s'intéresser à la bibliothèque... Agacé par cette perspective, il tourna le dos à sa machine à écrire et descendit l'escalier. Puis, déambulant de pièce en pièce, il nota leur disposition dans un coin de son cerveau, celui du policier, et leur description dans celui de l'écrivain.

Lors de ce premier examen du rez-de-chaussée, Slade ne trouva rien à reprocher au goût de Jessica. L'héritière Winslow préférait les couleurs sobres et les lignes nettes. Pour s'habiller aussi, se dit-il en se souvenant du tailleur brun qu'elle portait. Quoique son chemisier d'un vert soutenu, presque agressif, indiquât peut-être un tempérament moins discipliné.

Slade s'arrêta pour caresser du bout des doigts le piano en bois de rose. Le souvenir du piano droit, un peu délabré, que sa mère chérissait lui revint en mémoire. Il haussa les épaules et passa à la pièce voisine.

La bibliothèque. Humant les odeurs de vieux cuirs et de poussière, il fit un tour complet sur lui-même, le temps d'admirer la plus grande collection privée de livres qu'il eût jamais vue. Pour la première fois depuis qu'il avait accepté cette mission dans le bureau de Dodson, Slade éprouva un semblant de plaisir. Un rapide examen lui apprit que si les livres étaient rangés n'importe comment, au moins ils avaient tous été lus. Il traversa la pièce et monta le petit escalier qui menait au second niveau. Là aussi, les volumes s'entassaient sur les étagères dans le désordre le plus total. Slade suivit du doigt une rangée de livres. Le poète Robert Burns s'appuyait tendrement sur l'auteur de science-fiction Kurt Vonnegut.

« Un sacré boulot ! » conclut-il. Auquel il aurait pu prendre plaisir s'il n'avait eu autre chose à faire... Il descendit l'escalier et jeta un dernier regard aux murs couverts de livres, puis en préleva un au hasard. Ne pouvant rien faire pour Jessica Winslow dans l'immédiat, il décida de profiter de son loisir pour lire.

Jessica entra d'un coup de volant nerveux dans le parking situé derrière sa boutique et constata avec soulagement qu'il était vide. Elle était en retard mais son client l'était encore davantage. Ou bien il en avait eu assez d'attendre et était reparti. Étouffant un juron, elle courut ouvrir la porte et remonta en hâte le rideau métallique. Sans ralentir l'allure, elle passa dans l'arrière-boutique, jeta son sac dans un coin et remplit la petite bouilloire dont elle versa la moitié sur une plante qui dépérissait, avant de la poser sur la cuisinière. Satisfaite, elle retourna dans la boutique.

Le magasin de Jessica se composait d'une pièce de proportions relativement modestes, mais à l'atmosphère intime et raffinée. Chaque objet, judicieusement choisi, avait un cachet spécifique et représentait le goût sobre

et élégant de la propriétaire des lieux, qui s'occupait avec la même méticulosité de la gestion.

Cette boutique était le centre de son existence, elle lui consacrait tout son temps et toute son énergie. Plus qu'un travail, c'était une véritable passion qui donnait un sens à sa vie. L'affaire marchait bien et Jessica en était fière. L'argent n'était pas très important mais le fait que la boutique fût rentable, signifiait beaucoup pour elle.

Lorsqu'elle avait décidé d'ouvrir un magasin d'antiquités, à la fin de ses études, elle avait passé six mois à parcourir la Nouvelle-Angleterre puis l'Europe à la recherche de marchandise. Elle voulait peu d'objets mais de bonne qualité. L'affaire avait démarré comme un filet d'eau qui grossit peu à peu. Le bouche-à-oreille avait fonctionné. Que la fille du juge Winslow se lance dans le commerce avait suscité une certaine curiosité parmi ses amis et ses relations. Ce dont Jessica ne s'était pas offensée. Un client satisfait, c'est la meilleure des publicités.

Durant les deux premières années, elle avait travaillé seule, sans imaginer que son entreprise allait se développer au point d'outrepasser ses forces. Ce qui était pourtant arrivé. Débordée, elle avait embauché Michael Adams pour s'occuper des achats en Europe. Un homme charmant, efficace et compétent, que les clientes adoraient. Progressivement, une véritable amitié s'était nouée entre eux.

L'affaire continuant à prospérer, Jessica avait fait appel à David Ryce. Ce n'était encore qu'un très jeune homme inexpérimenté et qu'il fallait sans cesse surveiller. Jessica l'avait embauché parce qu'ils avaient été élevés ensemble ; puis elle en était venue à lui faire confiance. Meticuleux et doué pour les comptes, il était à la fois intuitif et capable de faire face à toutes sortes de situations, ce qui en faisait un collaborateur précieux.

L'énumération de ces qualités fit brusquement dériver ses pensées vers James Sladerman. Leur entretien au pied de l'escalier, si bref fût-il, lui avait donné l'impression d'un homme que peu de choses pouvaient déconcerter. Sachant garder son sang-froid, dans les affaires... ou au fond d'un coupe-gorge. L'idée la fit rire. Pourquoi diable imaginait-elle une chose pareille ?

À cause de la poigne ferme qui l'avait retenue au moment où elle allait tomber ? Ou bien parce qu'il était grand et sec ? Mais non, c'était plutôt son regard. Un regard dont la dureté n'avait pas effrayé Jessica. Durant les quelques secondes où il l'avait dévisagée avec une intensité troublante, elle n'avait pas eu peur. Au contraire, elle avait éprouvé un sentiment de sécurité. Bizarre, bizarre ! Pourquoi ce brusque sentiment de sécurité alors que rien ne la menaçait ?

La porte s'ouvrit, déclenchant une sonnerie. Elle mit de côté ses réflexions et se retourna.

— Veuillez m'excuser, mademoiselle Winslow, je suis en retard.

— Ce n'est pas grave, monsieur Chambers.

Inutile de lui signaler qu'elle aussi était arrivée en retard. Ce qu'il

ignorait ne pouvait l'offenser. Le sifflement de la bouilloire lui parvint.

— J'étais en train de faire du thé. En voulez-vous une tasse avant que nous regardions les tabatières ?

Chambers ôta le chapeau qui recouvrait son crâne chauve. Son sourire révéla une denture parfaite.

— Volontiers. Je vous remercie de me faire signe dès que vous recevrez une livraison.

— Je ne laisserai personne les voir avant de vous les montrer, déclara-t-elle de l'arrière-boutique où elle versait l'eau bouillante dans deux tasses. Michael a trouvé celles-ci en France. Il y en a deux qui devraient particulièrement vous intéresser.

Il collectionnait les petites boîtes ridiculement chargées d'ornements que portaient jadis des hommes en manchettes de dentelles. Retenant un sourire, elle jeta un coup d'œil à la silhouette bedonnante de Chambers et se demanda s'il se voyait en gentilhomme ou en dandy de la Régence. En tout cas, sa passion pour les tabatières en avait fait un client assidu, qui avait plus d'une fois recommandé la boutique de Jessica à d'autres personnes. Et, quoique un peu emprunté, il était plutôt sympathique.

— Du sucre ? demanda-t-elle en posant le plateau sur une table.

— Oh ! je ne devrais pas. Enfin, un morceau quand même.

Son regard glissa rapidement sur les jambes de Jessica tandis qu'elle s'asseyait. « Dommage que je n'aie pas vingt ans de moins », se dit-il en soupirant.

Vingt minutes plus tard, Chambers repartit avec deux tabatières du XVIII^e siècle. Jessica n'eut pas le temps d'inscrire la vente sur le livre de comptes qu'un grondement de moteur lui fit lever les yeux. Un gros camion s'arrêtait devant son magasin. Le logo de la société lui fit froncer les sourcils. Elle aurait juré que la livraison des marchandises achetées par Michael n'était prévue que pour le lendemain.

Reconnaissant le conducteur, elle le salua de la main et ouvrit la porte.

— Bonjour, mademoiselle Winslow.

— Bonjour, Don. Je croyais que vous ne deviez livrer que demain, dit-elle en prenant la liste qu'il lui tendait.

— M. Adams a demandé de faire vite.

— Mmm, fit-elle en parcourant la liste. Eh bien, il s'est surpassé cette fois-ci ! Et il y a une autre livraison samedi. Je ne... oh !

Ses yeux s'éclairèrent.

— Un bureau Queen Ann ! Je voulais justement demander à Michael de m'en trouver un et puis j'ai oublié de lui en parler. C'est de la transmission de pensée !

Bien sûr il eût été plus avisé de le sortir du camion pour l'examiner, mais l'impulsion fut la plus forte.

— Tout le chargement est pour ici, dit-elle au conducteur en lui décochant un sourire enjôleur. Sauf le bureau qui est pour chez moi. Ça vous

ennuierait de... ?

— Heu...

Le sourire de Jessica s'accroissait. Elle voyait déjà le bureau Queen Ann trôner dans le grand salon.

— Si ça n'est pas trop vous demander.

Le conducteur se dandina d'un pied sur l'autre.

— Bon, je pense que Joe sera d'accord, dit-il en désignant du pouce son camarade qui ouvrait les portes du camion.

— Merci. C'est très gentil de votre part. Ce bureau est exactement ce que je cherchais.

Avec un sentiment de triomphe, elle alla se servir une seconde tasse de thé.

Jessica revint à la maison avec la même fougue qu'elle l'avait quittée quelques heures plus tôt.

— Betsy ! cria-t-elle en accrochant à la volée son sac à la boule de la rampe d'escalier. Il est arrivé ?

Sans attendre de réponse, elle se rua dans le salon.

— Depuis tes six ans, je te demande de ne pas courir, protesta Betsy en l'interceptant sur le seuil du salon. Au moins, à l'époque, tu ne portais pas de talons hauts.

Jessica l'embrassa avec autant d'impatience que d'affection.

— Betsy, il est arrivé ?

— Oui, bien sûr qu'il est arrivé, répondit la gouvernante en lissant son tablier. Je l'ai fait mettre dans le salon, comme tu me l'as dit. Et il ne s'envolera pas. Tu n'as pas besoin de courir comme une folle.

La fin de la phrase fut perdue, Jessica ayant déjà pris son élan.

— Oh, il est ravissant !

Elle caressa le meuble du bout des doigts, puis se mit à l'examiner de tous côtés. C'était un petit bureau léger et délicat, pour dame. Elle souleva le couvercle incliné et soupira de plaisir en découvrant l'intérieur en parfait état.

— Vraiment joli. David va être séduit.

Elle tira l'un des tiroirs qui glissa sans effort.

— C'est exactement ce que je cherchais. Quelle chance que Michael soit tombé dessus !

Elle s'accroupit et passa la main sur les pieds fins.

— C'est joli, admit Betsy en pensant à la poussière supplémentaire qu'il lui faudrait essuyer. Je parie que tu aurais pu en tirer une jolie somme.

— L'avantage de posséder une boutique, c'est qu'on peut garder pour soi ce qui vous plaît. Au moins pendant quelque temps.

Jessica se releva et ferma le bureau. Il ne manquait plus qu'un petit encrier raffiné, ou peut-être un cache-pot ancien à poser dessus.

— Le dîner est presque prêt.

— Oh, parfait... fit Jessica que ce détail prosaïque rappelait à la réalité. Et M. Sladerman ? Je l'ai négligé toute la journée. Il est en haut ?

— Il est dans la bibliothèque, répondit Betsy d'un ton sinistre. Il y a passé toute la journée. Il n'a même pas voulu en sortir pour déjeuner.

— Flûte ! Je voulais le préparer au spectacle. Bon, il ne me reste plus qu'à faire assaut de charme pour qu'il ne parte pas en courant. Qu'avons-nous pour dîner ?

— Un rôti de porc farci et de la purée.

— Ça devrait aller, marmonna Jessica en se dirigeant vers la bibliothèque, un peu inquiète.

Elle entrebâilla la porte et glissa la tête. Certains lieux devaient être abordés avec révérence, sans précipitation, pensait-elle, quoique ce ne fût pas dans ses habitudes. Sladerman était assis devant une grande table sur laquelle s'empilaient des livres. Concentré, il griffonnait sur un gros bloc de papier. Une mèche sur le front, il semblait absorbé par sa tâche. À moins que ce ne fût de l'ennui pur et simple. Jessica fit son plus beau sourire.

— Bonsoir !

Il leva les yeux et Jessica se sentit épinglée comme un papillon. Sensation étrange qui, sans qu'elle s'en rendît compte, transforma son sourire en une expression crispée.

« Qui est-il ? » se demanda-t-elle en s'approchant, mue autant par la curiosité que par un sursaut de courage. La lampe du bureau éclairait son visage de côté, soulignant le dessin ferme de la bouche et laissant les yeux dans l'ombre.

— Quel fouillis, jeta agressivement Slade, de peur de se laisser subjugué par la beauté de la jeune femme. Si vous menez vos affaires de cette façon, c'est un miracle que vous n'ayez pas encore fait faillite.

Il désigna les rayonnages autour de lui. Ce reproche justifié soulagea Jessica. Le regard dur qu'il lui avait lancé ne la visait pas personnellement.

— Je sais, c'est épouvantable, admit-elle. J'espère que vous n'allez pas faire la seule chose raisonnable, c'est-à-dire prendre le large. Vous aimez les défis, monsieur Sladerman ? ajouta-t-elle en se juchant prudemment sur un coin de la table.

Elle riait. En tout cas, ses yeux riaient. Et d'elle-même, il le sentit très clairement. Tout en s'efforçant de rester froid et objectif, il ne put retenir un sourire hésitant. Peut-être était-elle innocente, après tout. Peut-être que non. Il n'avait aucune raison d'éprouver la même confiance aveugle que le commissaire. Mais le fait qu'il s'agît d'une femme belle et attirante ne lui facilitait pas la tâche.

Poussant un long soupir, il leva les yeux sur les murs couverts de livres. De toute façon, avait-il le choix ?

— Je vais céder à la pitié, mademoiselle Winslow... Et puis j'aime les livres.

— Moi aussi.

Le regard ironique de Slade la fit s'interrompre deux secondes.

— Mais si, je vous assure, reprit-elle avec un petit rire. Simplement, je ne suis pas ordonnée. Alors, affaire conclue, monsieur Sladerman ?

Elle lui tendit la main, paume en l'air. Il y jeta un coup d'œil. Une main douce et élégante. Slade la prit dans la sienne, tout en maudissant le destin qui l'avait mis sous les ordres du parrain de Jessica.

— Affaire conclue, mademoiselle Winslow.

Une main forte et dure qu'elle retint en descendant de la table.

— Vous aimez le rôti de porc farci ?

Le rôti se révéla tendre et délicieux. N'ayant pas déjeuné, Slade se resservit trois fois. Au moins, se dit-il en finissant sa tarte au fromage blanc, cette mission présentait un avantage concret par rapport à celle qu'il venait d'achever. Durant deux semaines, il avait dû se contenter de café tiède et de sandwichs rances. Et son équipier était moins agréable à regarder que Jessica Winslow. Après avoir mené adroitement la conversation durant le repas, elle glissa son bras sous le sien et l'entraîna vers le salon.

— Asseyez-vous. Je vais vous servir un verre de cognac.

À peine entré, il remarqua le bureau.

— Il n'était pas là ce matin.

— Comment ? fit-elle en se retournant, le flacon dans la main. Oh ! non, il est arrivé cet après-midi. Vous vous y connaissez en antiquités ?

Il jeta un rapide regard sur le meuble et s'assit.

— Non. Je vous laisse ce privilège, mademoiselle Winslow.

— Jessica, s'il vous plaît. Vous voulez que je vous appelle James ou Jim ?

— Slade. Même ma mère a cessé de m'appeler Jim le jour de mes douze ans.

— Vous avez une mère ?

Le ton surpris de sa voix le fit sourire.

— Tout le monde en a une.

Honteuse de sa question idiote, Jessica vint s'asseoir en face de lui, son verre à la main.

— Vous me sembliez du genre à pouvoir vous arranger tout seul.

Ils savourèrent lentement leur cognac. Entre deux gorgées, leurs regards se croisaient brièvement. Jessica eut l'impression que le temps s'arrêtait. Il lui semblait sentir le tourbillon de pensées qui se déchaînait dans le cerveau de cet homme. À moins que ce ne soit dans le sien ? Une gorgée brûlante glissa dans sa gorge et la ramena à la réalité. « Parle, s'enjoignit-elle. Dis quelque chose. »

— À part votre mère, vous avez de la famille ?

Les yeux fixés sur elle, Slade se demandait s'il avait rêvé ce moment d'intimité troublante. Il n'avait jamais rien éprouvé de tel auprès de personne, pas même d'une maîtresse. Alors comment imaginer que cela puisse se produire avec quelqu'un qu'il connaissait à peine ? Ridicule.

— Une sœur, dit-il enfin. Elle est à l'université.

— Une sœur, répéta Jessica qui, se détendant peu à peu, envoya promener ses chaussures. Quand j'étais petite, j'avais très envie d'avoir un frère ou une sœur.

— L'argent ne peut pas tout acheter, lâcha Slade.

L'expression mi-surprise, mi-blessée de Jessica lui fit comprendre qu'il avait fait une gaffe. Si elle commençait à lui en vouloir, qu'est-ce que ce serait dans une semaine ? Elle prit une gorgée et posa son verre.

— Vous n'avez pas peur des clichés, remarqua-t-elle. J'imagine que c'est parce que vous écrivez. Qu'écrivez-vous ?

— Des romans qu'on ne publie pas.

Son rire franc le fit sourire.

— Ça doit être frustrant.

— Oui, de plus en plus.

— Pourquoi le faites-vous, alors ?

— Pourquoi mangez-vous ?

Jessica réfléchit un instant.

— Oui. Je suppose que c'est pareil, n'est-ce pas ? Vous avez toujours voulu écrire ?

Il pensa à son père qui rêvait de le voir entrer dans la police. Puis il se souvint de son adolescence, lorsqu'il écrivait ses histoires, la nuit, sur un cahier à spirale. Après quoi, il revit l'expression de son père lorsqu'il avait revêtu pour la première fois l'uniforme. Et enfin il se souvint du jour où l'une de ses nouvelles avait été acceptée.

— Oui. Toujours.

Il lui était facile d'avouer à cette jeune femme ce qu'il n'avait jamais pu expliquer à sa famille.

— Quand on veut vraiment quelque chose, on finit par l'obtenir, déclara Jessica.

Slade émit un petit rire avant de boire une gorgée.

— Ça marche toujours ?

— Presque toujours. C'est comme au jeu.

— En misant gros, murmura-t-il en regardant son verre. D'habitude, je mise gros.

La liqueur ambrée était de la même couleur que ses yeux. Elle écoutait trop bien. Et lui parlait trop.

— Ah, Ulysse ! Je me demandais où tu étais.

Une grosse boule de poils venait de traverser la pièce pour se jucher d'un bond sur les genoux de Jessica.

— Non ! protesta-t-elle en pouffant de rire. Combien de fois t'ai-je dit que tu étais trop gros pour monter sur mes genoux ? Tu m'écrases !

Elle eut beau tourner la tête, la langue rose et humide trouva sa joue.

— Arrête ! Descends tout de suite.

Ordres qui ne provoquèrent que deux aboiements joyeux, tandis que le

chien continuait à lui lécher le visage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda enfin Slade.

Jessica tenta à nouveau de se dégager, mais l'animal en profita pour poser la tête sur son épaule.

— Un chien, bien sûr !

— Ce n'est pas si évident que cela.

— C'est un chien des Pyrénées, expliqua-t-elle d'une voix étouffée par les poils de la bête. Trois fois, déjà, je l'ai envoyé faire un séjour chez un dresseur, sans aucun succès. Espèce de crétin, descends de là !

Ulysse émit un long soupir de satisfaction sans bouger d'un centimètre.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, supplia-t-elle. Une fois, je suis restée coincée comme ça deux heures durant, jusqu'au retour de Betsy.

Slade se leva et regarda le chien d'un air soupçonneux.

— Est-ce qu'il mord ?

— Seigneur, je suis en train de suffoquer et ce type me demande s'il mord !

— On n'est jamais trop prudent, dit Slade en faisant la grimace. Il pourrait être hargneux.

Jessica prit un air méchant.

— Cherche, Ulysse, cherche !

Entendant son nom, le chien se redressa pour lui lécher à nouveau le visage.

— Rassuré ? Maintenant, attrapez-le par où vous pourrez et dégagez-moi de là.

Slade se pencha vers la grosse masse poilue et le dos de sa main effleura les seins de Jessica.

— Pardon, fit-il en soulevant le chien. Mon Dieu, combien pèse-t-il ?

— Pas loin d'une tonne, à mon avis.

Cette fois-ci, Slade s'arc-bouta en pesant de tout son poids. Ulysse consentit à glisser sur le sol et se coucha aux pieds de Jessica. Soulagée, elle se laissa aller contre le dossier de son siège et ferma les yeux.

Son tailleur était parsemé de poils blancs et ses cheveux blonds décoiffés. Sur son visage au repos, les pommettes se faisaient plus saillantes. La bouche entrouverte avait un dessin très féminin, l'arc classique de Cupidon avec un renflement au niveau de la lèvre inférieure. On y sentait une passion cachée, frémissante mais contenue, qui fit battre plus vite le poulx de Slade. « Hé là ! pas question de s'emballer. Ce serait stupide et irresponsable. » Il baissa les yeux sur le chien.

— Vous devriez essayer de le dresser, quand même.

— Je sais.

Avec un soupir, Jessica rouvrit ses yeux de la même couleur que le cognac. Sa tendresse pour Ulysse lui faisait oublier toutes les bêtises qu'il commettait.

— Il est très sensible. Je n'ai pas eu le cœur de le renvoyer une

quatrième fois chez le dresseur. Il prend ça pour une punition.

— C'est idiot, voyons. Il est trop gros pour se conduire comme ça.

— Vous voulez vous en charger ? riposta Jessica en tentant de se débarrasser des poils du chien.

— Merci, j'ai déjà de quoi faire.

Pourquoi était-elle agacée par le fait qu'il n'ait pas une seule fois utilisé son prénom ? Renonçant à toute dignité, elle enjamba tant bien que mal le chien couché à ses pieds.

— Merci pour le coup de main. Et j'ai pris note du conseil.

Le ton sarcastique ne troubla pas Slade.

— Je vous en prie. Mais vous m'avez plutôt l'air du genre de la dame qui gâte son chien-chien.

— Ah bon ?

Elle le regarda dans les yeux. Oui, il avait un regard dur. Dur, froid et cynique.

— Et moi, j'ai l'impression que ce genre ne vous plaît pas. Reprenez du cognac, si vous voulez. Je monte.

2

Une trêve embarrassée régna durant les deux jours suivants. Jessica s'efforçait d'éviter Slade qui faisait de même, tout en prenant note des habitudes de la jeune femme.

Contrairement à ce qu'il avait imaginé, elle n'accordait pas une minute aux mondanités, déjeuners, réunions de club ou de comité, mais travaillait sans dételer, la plupart du temps dans sa boutique. Si bien qu'il comprit qu'en restant dans la maison il ne découvrirait pas grand-chose. Il fallait aller voir ce qui se passait au magasin. D'où la nécessité de faire la paix avec Jessica.

Le troisième matin, campé devant la fenêtre de sa chambre, il vit sa voiture s'éloigner. Il était à peine huit heures. Une heure plus tôt que d'habitude. Slade lâcha un juron exaspéré. Comment le commissaire espérait-il la faire surveiller, ou protéger si c'était cela dont elle avait besoin, alors que dès l'aube plusieurs kilomètres les séparaient ? Il était temps d'inventer un prétexte pour aller lui rendre visite dans sa boutique.

Il prit sa veste et descendit l'escalier. Prétendre avoir besoin de renseignements sur les meubles anciens pour son roman lui permettrait d'examiner un peu la fameuse marchandise. Il en était au dernier tournant de l'escalier lorsqu'il entendit la voix de Betsy.

— ... rien que des ennuis.

— N'exagère pas.

Slade s'arrêta. Un bruit de pas se rapprochait et un grand jeune homme dégingandé apparut dans l'entrée. Ses cheveux blonds et raides, coupés un peu n'importe comment, s'arrêtaient juste au-dessus du col de sa chemise. Il portait un jean, des lunettes à monture métallique et, soit par fatigue, soit par habitude, se tenait un peu voûté. La tête baissée, il ne remarqua pas la présence de Slade. « David Ryce », se dit ce dernier en notant le teint livide et les yeux cernés du nouveau venu.

— Elle ne veut pas que tu ailles travailler aujourd'hui, je te l'ai déjà dit, ronchonnait Betsy en le poursuivant, un plumeau à la main.

— Je vais très bien. Si je reste au lit une journée de plus, je vais me ramollir...

Une toux violente l'obligea à s'interrompre.

— Très bien, tu vas très bien. Ah, vraiment ! s'exclama Betsy en lui assenant un coup de plumeau entre les omoplates.

— Maman, arrête.

David se retourna, exaspéré, vers sa mère et aperçut Slade. Étouffant une autre quinte de toux, il fronça les sourcils.

— C'est vous, l'écrivain ?

— Oui.

Slade descendit les deux dernières marches. « Ce n'est qu'un gamin, se dit-il en examinant brièvement David. Qui ne s'est pas encore complètement débarrassé de la méfiance de l'extrême jeunesse. »

— Jessica et moi, on avait imaginé un petit mec à lunettes, bas sur pattes et le dos rond. Je ne sais pas pourquoi... Vous vous en sortez avec la bibliothèque ?

Il avait beau s'efforcer d'être désinvolte, la fatigue l'obligeait à prendre appui sur la balustrade.

— Lentement.

— Je préfère que ce soit vous que moi, conclut David qui cherchait une chaise des yeux. Jessica est descendue ?

— Elle est déjà partie.

— Tiens, tu vois, fit Betsy en croisant les bras sur sa poitrine. Et si tu vas au magasin, elle te renverra ici. Et pas avec des fleurs.

Sentant ses jambes se dérober, David s'agrippa à la rampe.

— Elle va avoir besoin d'aide. On attend une nouvelle livraison aujourd'hui.

— J'vois pas à quoi tu pourrais être bon là-bas, grommela Betsy.

— Je pensais justement y faire un tour, intervint Slade. Pour voir la boutique et, éventuellement, glaner quelques renseignements pour mon livre. Je pourrais lui donner un coup de main.

Il vit David hésiter, partagé entre son désir d'aller au magasin et le besoin évident de s'allonger.

— Elle va vouloir tout transporter elle-même, marmonna-t-il.

— Ça, c'est vrai, grogna Betsy qui, renonçant à se tracasser pour son fils, s'agaçait à présent de l'obstination de sa maîtresse. Rien ne peut l'arrêter.

— C'est mon boulot d'installer la nouvelle marchandise et de vérifier la liste. Je ne...

— Déplacer des meubles n'exige pas de grandes compétences, déclara Slade en se hâtant d'enfiler sa veste. Et comme de toute façon j'y allais...

— Voilà, c'est arrangé, déclara Betsy. M. Sladerman va rejoindre Mlle Jessica, et toi, tu vas aller au lit.

— Je n'ai pas envie de me coucher. Je veux juste un fauteuil, dit David. Et merci, ajouta-t-il à l'adresse de Slade. Dites à Jessie que je reviendrai lundi. La paperasserie peut attendre quelques jours. Demandez-lui de se plier aux caprices d'un malade et de me la laisser.

— D'accord, je le lui dirai, dit Slade en sortant. Inspecter cette nouvelle livraison l'intéressait plus que tout.

Quinze minutes plus tard, il se garait dans le petit parking situé derrière

la boutique. C'était une petite maison en bois éclairée par plusieurs fenêtres étroites. Les stores étant remontés, il aperçut Jessica aux prises avec un gros meuble, manifestement trop lourd pour elle. Maudissant la gent féminine dans son ensemble, il poussa la porte.

Le tintement de la sonnette la fit se retourner. Que quelqu'un surgisse dans sa boutique si tôt le matin la surprit ; que Slade se tienne sur le seuil, l'air réprobateur, l'ébranla encore plus.

— Ça alors...

L'effort physique l'avait mise hors d'haleine.

— ... je ne m'attendais pas à vous voir débarquer, acheva-t-elle.

Elle se retint d'ajouter que cela l'irritait au plus haut point.

Elle avait ôté sa veste et remonté les manches de son chandail en cachemire, sous lequel sa respiration haletante faisait tressauter ses petits seins. Se souvenant de leur douceur lorsqu'il les avait effleurés pour la débarrasser du chien, Slade en oublia complètement qu'il était venu pour faire la paix.

— Faut-il que vous soyez sotté pour essayer de déplacer ce truc toute seule ! s'exclama-t-il d'un ton bourru.

Il enleva sa veste et la jeta sur un fauteuil. Jessica se redressa, le dos douloureux.

— Bonjour quand même, fit-elle d'un ton sec.

Ce qui le laissa de marbre. Il s'appuya sur le gros meuble contre lequel elle s'échinait vainement et demanda :

— Où voulez-vous le mettre ? J'espère que vous n'êtes pas de ces femmes qui changent d'avis toutes les cinq minutes.

Il vit son regard s'assombrir comme l'autre soir dans le salon. Curieusement, l'irritation la rendait encore plus séduisante. Et la façon dont elle redressait le menton était plutôt amusante.

— Je ne crois pas vous avoir demandé de l'aide, du moins pas en dehors de la bibliothèque, répliqua-t-elle d'un ton glacial. Je suis tout à fait capable d'arranger ma boutique moi-même.

— Ne vous faites pas plus stupide que nécessaire, riposta-t-il. Vous vous ferez du mal, et c'est tout. Bon, où est-ce que vous voulez mettre ce truc ?

— Ce truc, protesta-t-elle avec indignation, est un secrétaire français du XIX^e siècle.

— Ah bon ? dit-il en jetant un coup d'œil indifférent sur le meuble en question. Eh bien, dites-moi où vous voulez que je le mette.

— Je vais vous dire où vous pouvez vous le mettre...

Le rire de Slade l'interrompit. Un rire bruyant, très masculin dont le son franc la surprit. Elle recula en s'efforçant d'étouffer sa propre hilarité. Pas question de se laisser embobiner par ce type.

— Là-bas, répondit-elle froidement en pointant le doigt.

Elle se détourna pour empoigner une table de toilette qu'elle traîna dans le coin opposé. Lorsque le bruit du bois frottant sur le parquet eut cessé, elle

se retourna.

— Merci, fit-elle sans véritable gratitude. Et maintenant, que puis-je faire pour vous ?

Il se permit d'affronter son regard, puis de détailler sa silhouette. Elle se tenait très droite, les mains croisées négligemment, l'air agressif. Deux peignes en nacre retenaient ses cheveux en arrière. Elle était très mince, avec une taille fine et presque pas de hanches. La jupe de flanelle descendait jusqu'aux genoux, laissant Slade apprécier la finesse des jambes. Elle avait de petits pieds et l'un d'eux piaffait d'impatience sur le sol.

— C'est une question que je me suis aussi posée à plusieurs reprises, dit-il en la regardant à nouveau dans les yeux. Mais pour l'instant, c'est moi qui suis venu voir si je pouvais faire quelque chose pour vous. Ryce craignait que vous ne tentiez de tout déménager toute seule.

— Vous avez vu David ? s'écria-t-elle.

Son exaspération se volatilisa instantanément et elle prit le bras de Slade.

— Il était levé ? Comment allait-il ?

Il eut soudain très envie de la toucher, d'effleurer ses cheveux, son visage. Ses grands yeux ambrés le fixaient avec inquiétude.

— Il était debout. Et pas en aussi bonne forme qu'il aurait voulu nous le faire croire, à sa mère et à moi.

— Il n'aurait pas dû sortir du lit.

— Non, sans doute pas.

Ce parfum, évoquant le bois et l'automne, venait-il de ses cheveux ? Slade se sentait pris de vertige.

— Il voulait venir ici ce matin.

— Venir ici ! s'exclama-t-elle. J'ai pourtant donné des ordres pour qu'il reste à la maison. Pourquoi ne peut-il jamais obéir ?

Le regard de Slade la transperça.

— Tout le monde fait toujours ce que vous ordonnez ?

— David est mon employé, répliqua-t-elle en lui lâchant le bras. Il a intérêt à faire ce que je dis.

Sa colère disparut aussi vite qu'elle était apparue et un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Il est encore très jeune et Betsy n'arrête pas de le harceler. Elle est comme ça. C'est très gentil de la part de David de vouloir m'aider mais il faut qu'il guérisse d'abord... Si je l'appelle, il va monter sur ses grands chevaux, ajouta-t-elle pensivement, en jetant un coup d'œil au téléphone.

— Il a dit qu'il viendrait lundi. Et il voudrait que vous le laissiez s'occuper des papiers concernant la dernière livraison.

Jessica enfonça ses mains dans ses poches. Manifestement, elle songeait encore à la manière de sermonner David.

— Bon, très bien. Ça l'obligera à rester assis. Entre-temps, j'aurai tout rangé ; comme ça il n'aura pas la tentation de s'y mettre... Il est presque aussi obsédé que moi par cette boutique, reprit-elle avec un sourire. Si je déplace ne

serait-ce qu'un bougeoir, David s'en aperçoit instantanément. Juste avant de tomber malade, il essayait de me convaincre de partir en vacances.

Elle éclata de rire avec tant d'énergie que ses cheveux s'envolèrent derrière elle.

— En fait, ajouta-t-elle, je crois qu'il voulait la boutique pour lui tout seul.

— Un assistant très dévoué, commenta Slade.

— Oui, David est comme ça. Et vous, qu'est-ce que vous faites là, Slade ? Je vous croyais enterré sous les livres.

Sa réserve des derniers jours avait disparu. Slade en fut à la fois soulagé et inquiet. Il lui adressa un sourire prudent.

— J'ai promis à David de vous donner un coup de main.

— C'est très gentil, fit-elle d'un ton surpris qui le fit sourire franchement.

— Il m'arrive d'être gentil. Et puis je me suis dit que je pourrai glaner quelques informations sur le métier d'antiquaire, pour ma documentation personnelle.

— Bon, très bien. Un coup de main pour les objets les plus lourds sera le bienvenu. À quelle époque vous intéressez-vous ?

— Quelle époque ?

— Pour les meubles, précisa Jessica en se dirigeant vers un coffre bas et long. Y a-t-il un siècle ou un style qui vous intéresse plus particulièrement ? Renaissance ? XVIII^e siècle américain ? Italien ?

— Pour aujourd'hui, faites-moi juste un topo général car je ne connais pas grand-chose aux antiquités, improvisa Slade en écartant Jessica du coffre. Et ça, vous le voulez où ?

Il transporta les meubles tandis que Jessica se chargeait des objets plus légers, tout en lui donnant des informations sur ce qu'ils transportaient. Ce fauteuil était un Chippendale – remarquez le siège carré et plat et ces pieds en forme de lyre. Ce petit chiffonnier était de style rococo et venait de France – voyez la qualité des bronzes qui l'ornent. Tandis qu'elle passait un chiffon sur une petite table, elle lui parla de l'influence chinoise sur la fabrication de la porcelaine en Europe.

Une demi-douzaine de clients les interrompirent et la passionnée d'antiquités qu'était Jessica s'avéra être une excellente vendeuse. Après avoir montré telle ou telle pièce, elle en expliquait la provenance puis en justifiait le prix. Slade avait une certitude à présent : sa boutique n'était pas un jouet pour enfant gâtée. Elle savait la gérer, et travaillait plus dur qu'il ne l'avait imaginé. Elle savait convaincre sa clientèle avec une habileté qui forçait l'admiration et gagnait probablement pas mal d'argent. Les minuscules étiquettes qu'il avait remarquées sur les meubles en étaient la preuve.

Dans ces conditions, quel besoin avait-elle eu de faire du recel ? Cela aurait mis inutilement en danger cette boutique qu'elle aimait tant. Quant à pimenter son existence, elle n'en avait nul besoin. Les quelques heures

passées en sa présence suffisaient à s'en persuader. D'autre part, elle était loin d'être idiote. Était-il plausible qu'une opération de cette envergure se déroulât sous son nez à son insu ?

— Slade, je voudrais vous demander quelque chose, dit Jessica à mi-voix en s'approchant de lui.

Spontanément, elle lui prit le bras. Ce devait être un geste naturel chez elle. Et soudain il découvrit qu'il la désirait. Sans réfléchir, il se retourna et la coinça contre le coffre. La main de Jessica resta sur son bras, juste sous le coude. Bien qu'il n'y eut entre eux qu'un contact léger, il devina quel plaisir ce serait de la presser contre lui. Son regard s'attarda sur la bouche de la jeune femme puis remonta se planter dans ses yeux.

— Demander quoi ?

Elle avait oublié ce qu'elle voulait dire. Un bruit étrange lui emplissait le crâne, comme l'écho d'une vague s'écrasant sur la grève. Reculer d'un pas aurait rompu le contact ; avancer un tout petit peu l'aurait parfait. Elle ne fit ni l'un ni l'autre. Un poids énorme et invisible lui comprimait la poitrine, elle avait l'impression d'étouffer. En cet instant, tous deux comprirent qu'un seul geste de la part de Slade aurait fait basculer la situation.

— Slade, murmura-t-elle d'un ton mi-interrogateur, mi-suppliant.

Brusquement, il se ressaisit. Il n'avait pas le droit de se laisser aller.

— Vous voulez que je déplace autre chose ? demanda-t-il d'une voix glaciale, en s'écartant.

Troublée, Jessica s'adossa au coffre. Un peu de recul lui était nécessaire.

— Mme MacKenzie voudrait emporter le chiffonnier. Elle a une grosse voiture qu'elle est partie chercher. Ça vous ennuerait de mettre ce meuble dans son coffre ?

— Pas de problème.

Elle resta immobile jusqu'à ce qu'il ait franchi la porte d'entrée, le chiffonnier dans les bras. Une fois seule, elle lâcha un énorme soupir. Slade n'était pas le genre d'homme devant qui une femme pouvait se permettre de perdre la tête. Il ne serait ni doux ni gentil. Elle posa la main sur sa poitrine comme pour en alléger la pression. « La prochaine fois, reste calme », s'enjoignit-elle.

« C'est sa façon de me regarder, comme s'il pouvait lire dans mes pensées, qui me trouble. » Elle passa une main tremblante dans ses cheveux. « Quand il me regarde comme ça, mon cerveau se vide, je ne sais même plus à quoi je pensais la seconde précédente. » Elle sentait son pouls palpiter avec frénésie.

Lorsque la sonnette de la porte retentit à nouveau, elle n'avait toujours pas décollé du coffre.

— Je meurs de faim, lâcha-t-elle abruptement.

Elle courut baisser les stores, accrocher une pancarte à l'extérieur et verrouiller la porte.

— Vous aussi, j'imagine, reprit-elle d'une voix haletante. Il est une

heure passée et je vous ai fait déplacer des meubles toute la matinée. Que diriez-vous d'un sandwich et d'une tasse de thé ?

Slade parvint à sourire.

— Du thé ?

Le rire de Jessica le soulagea.

— Non ? Eh bien, je crois que David a laissé de la bière au frais.

Elle se rua dans l'arrière-boutique et ouvrit la porte du réfrigérateur, devant lequel elle s'accroupit.

— Voilà. Je savais bien qu'il y en avait.

Elle se redressa et se retourna, ce qui la fit entrer en collision avec la poitrine de Slade. Par pur réflexe, il lui saisit les bras et la lâcha aussitôt. Le cœur battant, elle recula.

— Pardon, je ne savais pas que vous étiez derrière moi. Ça ira ?

À distance prudente, elle lui tendit la bouteille.

— Très bien.

Le visage imperturbable, il prit la bière et s'assit devant la table. Sa nuque crispée lui faisait mal. Il devait faire attention à ne plus la toucher. À ne pas céder au désir de goûter à cette bouche sensuelle. Une fois qu'il l'aurait fait, il ne pourrait plus s'arrêter. La gorge nouée, il déboucha la bouteille.

— Je vais préparer les sandwiches, déclara Jessica, en retournant vers le réfrigérateur. Au rôti de bœuf, d'accord ?

— Oui, parfait.

À quoi pensait-il ? se demandait-elle tout en s'affairant. Il était impossible de le deviner. Gardant prudemment le dos tourné, elle beurra les tranches de pain et y inséra la viande. La vue de ses propres mains lui fit penser à celles de Slade. Il avait de longs doigts minces. Et forts. Séduisants. Elle les imagina brièvement sur son corps. Habiles, exigeants. L'éclair du désir fut rapide mais pas inattendu cette fois-ci. Elle le refoula en préparant avec hargne le second sandwich.

Slade regardait un rayon de soleil jouer sur les cheveux de Jessica et les différents bleus de son chandail. Il aimait la façon dont la laine soulignait son dos droit et sa taille fine. Il remarqua aussi ses épaules crispées. Si tous deux étaient obsédés par une attirance dont ni l'un ni l'autre ne voulaient, il n'arriverait pas à mener à bien sa mission. Il devait aider Jessica à se détendre, la faire parler. Et, pour cela, il connaissait un bon moyen.

— Vous avez une jolie boutique, Jessica.

Sans s'en rendre compte, il l'avait appelée par son prénom. Jessica y fut sensible, autant qu'au compliment prudent.

— Merci.

Elle posa le sandwich de Slade sur la table et se souvint brusquement qu'elle n'avait pas allumé le feu sous la bouilloire.

— Les gens ont cessé d'en parler comme du joujou de Jessica.

— Au début, c'était ça ?

— Pas pour moi.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour sortir une tasse du placard. Slade vit sa jupe se soulever légèrement.

— Mais la plupart des gens ont cru que la fille du juge Winslow voulait jouer à la marchande. Vous voulez un verre pour votre bière ?

— Non, ce n'est pas la peine. Et pourquoi les antiquités ?

— Eh bien, je m'y connaissais un peu... et ça m'a toujours plu. Autant travailler avec ce qu'on connaît et ce qu'on aime, non ?

Il pensa au revolver de service caché dans sa chambre.

— Quand on le peut, oui. Comment avez-vous commencé ?

— J'avais la chance d'avoir les fonds nécessaires pour tenir le coup durant la première année, le temps de constituer un stock et de faire les travaux de rénovation nécessaires avant d'ouvrir.

La bouilloire se mit à siffler. Jessica éteignit le feu.

— Malgré tout, ça n'a pas été facile. Je n'avais aucune idée des démarches administratives à faire et la comptabilité était du chinois pour moi, reprit-elle en déposant sa tasse et sa soucoupe sur la table. Mais on est obligé d'y passer. Je voyageais beaucoup et, le soir, je potassais des bouquins de droit et de gestion. Les deux premières années ont été exténuantes... Mais j'aimais ça, conclut-elle avant de mordre dans son sandwich.

« Sûrement », se dit-il. Même assise là, devant une tasse de thé, elle rayonnait d'énergie.

— Ça fait longtemps que David Ryce travaille pour vous ?

— Environ un an et demi. Il se trouvait à cette étape indéterminée que nous traversons tous, j'imagine, lorsque nous émergeons de l'adolescence sans encore être adulte... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Plus ou moins.

— Vous, sans doute moins que plus. En fait, il s'est d'abord agacé que je lui offre un boulot et surtout d'en avoir besoin. David et moi avons été élevés ensemble. C'est difficile pour un garçon d'admettre qu'on a besoin de sa grande sœur.

Elle soupira au souvenir de la maussaderie de David, de sa mauvaise volonté, de son manque d'intérêt initial.

— Finalement, au bout de six mois de ronchonnements, il a fini par se passionner pour ce travail et, progressivement, il s'est rendu indispensable. Il est intelligent et se débrouille très bien en comptabilité. Il est meilleur comptable que vendeur.

— Ah bon ?

— Il n'est pas toujours... très diplomate avec les clients. De sorte que je lui ai laissé le soin de tenir les comptes et les inventaires. Michael et moi, nous nous chargeons des achats et de la vente.

— Michael ? répéta Slade comme si le nom ne lui disait rien.

— Michael Adams. Il s'occupe de presque tous les achats, en tout cas des importations.

— Vous n'achetez pas vous-même la marchandise ?

— Pas ce qui vient d'Europe. Plus maintenant, répondit-elle en triturant le restant de son sandwich. Si j'avais voulu continuer, je n'aurais pas pu garder la boutique ouverte toute l'année. Je m'occupe des ventes aux enchères, et cela me prend pas mal de temps. Mais Michael a un flair incroyable, il dénêche de véritables bijoux.

Il se demanda s'il s'agissait d'une métaphore ou d'une réalité. Michael Adams faisait-il traverser l'Atlantique aussi bien à des bijoux qu'à du mobilier ?

— Cela fait presque trois ans que Michael travaille avec moi, poursuivit Jessica. Ce n'est pas seulement un bon acheteur, mais aussi un vendeur sensationnel... Surtout avec la clientèle féminine, ajouta-t-elle en riant. C'est un homme très agréable et très séduisant.

Le ton affectueux n'échappa pas à Slade. Qu'y avait-il exactement entre eux ? Si Adams était impliqué dans cette histoire de contrebande, et en même temps l'amant de Jessica... Il regarda les mains de la jeune femme. Elle portait un mince anneau d'or à la main droite et une bague d'opales à la gauche. Le soleil éveillait des éclats rouges sur le bleu délicat des pierres. « Cela lui va bien », pensa-t-il en prenant une gorgée de bière.

— En tout cas, poursuivit-elle en étirant les bras, avec la maladie de David, j'ai redécouvert ce que c'était que de faire tourner la boutique toute seule. C'est épuisant. Je serai contente de voir revenir Michael et David la semaine prochaine. Je pourrais peut-être même en profiter pour accepter l'invitation d'oncle Charlie.

— Oncle Charlie ?

La tasse de Jessica s'arrêta à mi-chemin entre la table et sa bouche.

— Oncle Charlie, répéta-t-elle, intriguée par son étonnement. Voyons, c'est lui qui vous a envoyé chez moi.

— Le commissaire ? Je n'ai pas l'habitude de l'entendre appeler « oncle Charlie », expliqua-t-il d'un ton neutre.

— Et moi je n'ai pas l'habitude de l'entendre appeler « le commissaire », rétorqua-t-elle en reposant sa tasse.

« Attention, elle est loin d'être idiote », se dit Slade. S'efforçant de prendre une attitude désinvolte, il posa le bras sur le dossier de sa chaise.

— Moi, c'est comme cela que je l'appelle, jeta-t-il négligemment avant de changer de sujet. Vous n'aimez pas voyager ? J'aurais pensé que faire les brocantes et chiner à droite et à gauche constituait la partie la plus agréable du métier.

— Oui, c'est vrai. Mais c'est fatigant. Les aéroports, les ventes aux enchères, les douanes... L'année prochaine, je m'offrirai peut-être une escapade. J'aimerais aller voir ma mère et son mari qui habitent en France. J'en profiterai pour faire quelques achats.

— Votre mère s'est remariée ?

— Oui, heureusement pour elle. Après la mort de mon père, elle était complètement perdue. Moi aussi, d'ailleurs, ajouta-t-elle à mi-voix.

Au bout de cinq ans, la douleur était toujours vivace. Un peu atténuée par le temps, mais toujours présente.

— Rien n'est plus dur que de perdre quelqu'un qu'on aime. Surtout quand on a cru cette personne indestructible et qu'elle est partie sans avertissement préalable.

Sa voix s'était teintée de chagrin, éveillant un écho en lui.

— Je sais, répondit-il étourdi.

Les yeux de Jessica se rivèrent aux siens.

— Vous le savez ?

L'intérêt qu'elle lui manifestait le toucha et l'agaça du même coup.

— Mon père était policier, répondit-il sèchement. Il a été tué en service commandé, il y a cinq ans.

— Oh ! Slade, fit-elle en lui prenant la main. C'est terrible... Ça a dû être terrible pour votre mère.

— Les femmes de policiers apprennent à vivre avec ce risque.

Il dégagea sa main pour prendre sa bière. Elle se leva et ramassa les assiettes.

— Vous voulez autre chose ? Il doit y avoir des cookies rangés quelque part.

Soulagé, Slade comprit qu'elle ne poserait pas davantage de questions. Elle lui avait offert sa sympathie puis, voyant qu'il n'en voulait pas, l'avait retirée. Très bien. Il avait déjà assez de mal à lutter contre l'attraction physique. Il n'avait pas besoin de sa sympathie en plus.

— Non merci.

Il se leva pour l'aider à ranger.

Lorsqu'ils revinrent dans la boutique, Jessica alla remonter les stores et lâcha un cri qui fit sursauter Slade. Puis elle éclata de rire.

— M. Layton ! s'écria-t-elle en ouvrant la porte. Vous m'avez fait une peur bleue.

C'était un homme d'environ cinquante ans, de grande taille et très élégant. Il portait un costume trois pièces et une cravate en soie grise de la même couleur que ses cheveux. Le visage maigre et sévère s'éclaira d'un sourire tandis qu'il prenait la main de Jessica.

— Excusez-moi, très chère, mais moi aussi, vous m'avez fait peur.

Remarquant Slade, il lui jeta un regard interrogateur.

— Je vous présente James Sladerman. Il passe quelque temps avec nous. David est malade.

— Oh... rien de grave, j'espère ?

— La grippe, c'est tout. Mais une bonne grippe... Comme d'habitude, vous avez senti que j'avais reçu une livraison ? Nous venons juste de déballer la marchandise et j'attends un nouvel envoi pour bientôt.

Il eut un rire enroué, dû à son goût pour les cigares cubains.

— Le hasard n'y est pour rien, mademoiselle Winslow. Je savais que votre ami Michael allait passer trois semaines en Europe. Avant son départ, je

lui ai demandé de me chercher deux ou trois choses.

— Eh bien...

La sonnette de la porte l'interrompit.

— Monsieur Chambers ! s'exclama-t-elle. Je ne m'attendais pas à vous revoir si tôt.

L'air penaud, Chambers ôta son chapeau.

— La tabatière avec incrustation de perles, expliqua-t-il. Je ne peux y résister.

— Allez-y, très chère, fit Layton en tapotant l'épaule de Jessica. Je vais examiner ce que vous avez reçu en attendant.

Tout en faisant semblant de s'intéresser à une collection d'étains, Slade observa les deux hommes. Layton déambulait, s'attardant ici et là. Il jucha sur son nez une paire de lunettes demi-lunes et se pencha pour regarder de près la marqueterie d'une petite table. De l'autre côté, Jessica discutait d'une voix paisible avec Chambers. L'idée qu'un homme de bon sens pût se passionner pour une tabatière semblait à Slade si ridicule qu'il eut envie de rire, mais il s'efforça de demeurer impassible. Après avoir demandé à Jessica d'emballer l'objet de son désir, Chambers se mit à discuter avec Layton, qui tournait autour d'une petite armoire.

Noter mentalement la description et le nom de ces hommes était affaire de routine pour Slade. En tout cas, ces deux-là semblaient avoir quelques connaissances en matière d'antiquités. C'était du moins ce qu'on pouvait déduire de leur conversation au sujet de l'armoire. Il s'approcha du bureau et regarda Jessica recopier sur un grand cahier les indications de l'étiquette. Une écriture nette, féminine et très lisible.

Tabatière française du XVIII^e siècle. Avec incrustation de perles.

Ce fut le prix qui lui coupa le souffle.

— C'est une blague ? demanda-t-il à haute voix.

— Chuuut !

Elle leva les yeux et constata avec soulagement que les deux hommes étaient trop occupés pour avoir entendu.

— Vous n'avez aucune faiblesse, Slade ? demanda-t-elle avec un sourire malicieux.

— Dans le domaine de la morale peut-être, mais pas dans celui du bon sens, répliqua-t-il, troublé par son sourire. Et vous ?

Elle soutint son regard. Pour la première fois, il semblait carrément amusé.

— Non, fit-elle avec un petit rire. Aucune.

Cette fois-ci, ce fut lui qui tendit la main au-dessus du bureau et lui effleura les cheveux du bout du doigt. Jessica en lâcha son stylo.

— Êtes-vous corruptible ? murmura-t-il.

Il souriait toujours mais elle se félicita qu'il y eût des clients dans la boutique.

— Je ne crois pas, balbutia-t-elle, mal à l'aise.

Le rire rocailleux de Layton attira son attention. Elle sortit de son refuge et, contournant Slade de loin, rejoignit les deux hommes.

« Attention, virages dangereux, l'avertit une petite voix dans sa tête. On en loupe un avec ce type, et on rentre de plein fouet dans le rail de sécurité, avant de basculer par-dessus la falaise. » Elle avait été trop prudente pendant trop longtemps pour prendre des risques à présent.

— C'est un joli petit meuble, dit-elle aux deux hommes. Il est arrivé l'autre jour, juste après votre départ, monsieur Chambers.

Bien qu'il ne fit aucun bruit, elle sentit que Slade déambulait à l'autre extrémité de la pièce.

Finalement, Chambers emporta l'armoire tandis que Layton optait pour un fauteuil et une console que Jessica affirmait purement Louis XV. Slade, quant à lui, n'y voyait qu'un fauteuil et une table, trop chargés d'ornements pour son goût. Mais, bien sûr, à termes élégants, prix élégants.

— Avec des clients comme ça, commenta-t-il lorsqu'ils furent seuls, vous pourriez ouvrir une boutique deux fois plus grande que celle-ci.

— Oui, je le pourrais, dit-elle en notant les ventes. Mais je ne le désire pas. Et tout le monde n'achète pas aussi facilement. Ce sont des hommes qui savent ce qu'ils aiment et qui ont les moyens de se l'offrir. J'ai de la chance qu'ils soient devenus mes clients depuis environ un an.

Elle le regarda fouiner dans la boutique, ouvrir un tiroir, examiner un objet et se camper finalement devant une vitrine contenant une collection de porcelaines.

— Elles sont jolies, n'est-ce pas ? dit-elle en le rejoignant.

Il garda le dos tourné, ce qui n'empêchait pas le parfum de Jessica de lui parvenir.

— Oui, c'est gentil, fit-il.

Elle se mordit la lèvre inférieure. C'était bien la première fois qu'elle entendait le qualificatif *gentil* attribué à des porcelaines de Saxe.

— Ma mère aime ce genre de choses.

— À mon avis, c'est celle-ci la plus belle, dit Jessica en ouvrant la vitrine pour en sortir une petite bergère délicate. J'ai failli la garder pour moi.

— C'est bientôt son anniversaire, reprit Slade, l'air songeur.

— Et elle a un fils qui ne l'oublie pas.

Il leva les yeux sur ceux de Jessica ; il remarqua qu'ils s'étaient soudain mis à pétiller.

— Combien ? demanda-t-il d'un ton volontairement neutre.

Jessica passa la langue sur ses dents. Le moment de marchander était venu. Il n'y avait rien qu'elle aimât autant.

— Vingt dollars, jeta-t-elle sur une impulsion.

— Allons, Jessica ! s'écria-t-il en riant. Combien ?

Elle secoua la tête et une ride obstinée se creusa entre ses sourcils.

— Vingt-deux cinquante. C'est ma dernière offre.

Il eut un sourire forcé.

— Vous êtes folle.

— C'est à prendre ou à laisser, dit-elle avec un haussement d'épaules. C'est l'anniversaire de votre mère, après tout.

— Ça vaut beaucoup plus que ça.

— Pour elle, ça vaudra sûrement beaucoup plus.

Agacé, Slade enfonça les mains dans ses poches et regarda à nouveau le petit personnage.

— Vingt-cinq, dit-il.

— Vendu.

Avant qu'il ait pu se raviser, Jessica se précipita vers le bureau. D'un geste prompt, elle arracha l'étiquette où était marqué le prix et la jeta dans la corbeille.

— Je peux vous faire un paquet cadeau, si vous voulez. C'est gratuit.

Il la rejoignit et la regarda envelopper la jolie bergère dans du papier de soie.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est son anniversaire. Les cadeaux d'anniversaire doivent être offerts emballés dans un joli papier.

Il posa la main sur celle de Jessica pour l'arrêter.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Pourquoi ?

Jessica le sonda du regard. Il n'aimait pas les faveurs et n'acceptait celle-ci que parce qu'elle était destinée à quelqu'un qu'il aimait.

— Parce que j'en ai envie.

Les sourcils de Slade se haussèrent et son regard devint intense.

— Vous faites toujours ce que vous voulez ?

— J'essaie, en tout cas. Comme tout le monde, non ?

Avant qu'il ait pu répliquer, la porte se rouvrit.

— Une livraison pour vous, mademoiselle Winslow.

Slade, sur le qui-vive, participa activement au déchargement. Peut-être allait-il avoir l'occasion de remarquer quelque chose d'intéressant. Il fallait boucler cette affaire et décamper au plus vite... avant d'avoir perdu son sang-froid : Jessica avait le talent de brouiller les cartes. Il ne devait pas oublier qu'il était un flic, et elle un suspect. Son boulot était de découvrir la vérité, au risque de tomber sur des preuves de la culpabilité de Jessica. Tandis qu'il ouvrait les caisses, elle pépiait d'excitation. Jamais de sa vie il n'avait rencontré personne d'apparence aussi honnête. Mais ce n'était qu'une impression, un sentiment. Il cherchait des faits.

Il profita de son rôle provisoire de déménageur pour examiner chaque pièce attentivement. Ce qui ne parut pas du tout embarrasser Jessica. Au contraire, elle semblait apprécier qu'il l'aide à vérifier que la marchandise n'avait pas souffert du voyage. Slade se sentit envahi par un bref remords, ce qui l'irrita. Il ne faisait que son boulot. Et c'était ce maudit « oncle Charlie » qui l'avait fourré là-dedans. Encore un an, se rappela-t-il. Encore un an et aucun commissaire n'aurait le pouvoir de l'obliger à jouer les baby-sitters et

d'épier une filleule aux yeux ambrés.

Il ne trouva rien. Il s'y attendait, bien que pour justifier sa présence il eût été prêt à sauter sur le moindre indice. Jessica ne cessait de s'agiter. Durant les deux heures que prit le déchargement, elle tourna dans tous les sens, essayant un objet, disposant un meuble, débarrassant les caisses vides à l'extérieur. Lorsque tout fut terminé, elle inspecta la pièce comme si elle cherchait quelque chose d'autre à faire.

— Ça y est, c'est fini, fit Slade de peur qu'elle ne décide de changer de place tous les meubles et tous les objets.

— Oui, peut-être bien, admit-elle en se frottant le dos. Ces gros meubles doivent partir lundi, ça tombe bien. La boutique est trop encombrée. Ouf, je meurs de faim... Je n'avais pas l'intention de vous garder si tard, Slade. Je suis vraiment désolée !

Sans lui laisser le temps de répondre, elle courut chercher leurs vestes qu'ils avaient laissées dans l'arrière-boutique.

— Voilà, je ferme, dit-elle avec un sourire d'excuse.

— Que diriez-vous d'un hamburger et d'un film ? lança-t-il étourdiment.

« C'est juste pour garder l'œil sur elle, pensa-t-il aussitôt pour se justifier. C'est bien ce qu'“oncle Charlie” m'a demandé, non ? »

Jessica, qui descendait un store, se retourna, étonnée. D'après son expression, Slade regrettait déjà sa proposition. Mais ce n'était pas une raison pour le laisser se tirer de là impunément.

— Quelle invitation romantique ! Comment pourrais-je refuser ? rétorqua-t-elle, amusée.

— Vous voulez une soirée romantique ? Eh bien, nous irons dans un drive-in !

Elle éclata de rire, tandis qu'il lui prenait la main pour l'entraîner dehors.

Le téléphone sonna tard. Il décrocha d'une main et prit une cigarette de l'autre.

— Allô ?

— Où est le bureau ?

— Le bureau ?

Fronçant les sourcils, il approcha le briquet de la cigarette et tira une bouffée.

— Avec le reste de la livraison, bien sûr.

— Tu te trompes, fit la voix douce et froide. Je suis passé voir à la boutique.

— Il est sûrement là, protesta-t-il d'une voix qu'un début de panique enrouait brusquement. Jessica n'a peut-être pas eu le temps de tout disposer.

— C'est possible. Je compte sur toi pour vérifier ça rapidement. Je veux le bureau et ce qu'il contient mercredi au plus tard... Tu sais ce que coûtent les erreurs, ajouta la voix après une courte pause.

3

Ce fut en pensant à Slade que Jessica se réveilla le dimanche matin. Elle mit à profit sa grasse matinée pour réfléchir à l'étrange samedi qu'ils avaient passé ensemble. « Quel drôle de type », pensa-t-elle en s'étirant paresseusement. Tantôt elle se sentait très à l'aise avec lui, tantôt il l'exaspérait, et d'autres fois encore il l'attirait. Non, ce n'était pas tout à fait vrai : même quand elle était à l'aise ou exaspérée, il continuait de l'attirer. Son attitude distante donnait envie de le percer à jour. La veille au soir, elle avait fait de gros efforts pour y parvenir mais sans aucun succès. À la fois direct et réservé, il n'était pas homme à révéler ses secrets ni à se complaire aux bavardages.

Il restait plutôt distant. Et cependant elle était convaincue de ne pas lui être indifférente. Ces instants d'attirance mutuelle n'étaient pas un effet de son imagination. Mais Slade savait si bien dissimuler ce qu'il éprouvait derrière un masque imperturbable qu'elle en ressentait un sentiment de frustration. Ses yeux gris sombre disaient très clairement : « Ne vous approchez pas ; restez à distance. » Jessica aimait prendre des risques, à condition d'avoir quelques chances. Et cette fois-ci, la situation ne semblait pas tourner à son avantage.

Mieux valait se cantonner à de prudentes relations amicales. Viser davantage n'amènerait que des ennuis. Elle se leva, enfila une robe de chambre et alla prendre sa douche. Pourtant, comme ce serait agréable d'embrasser ces lèvres au dessin si ferme. Juste une fois.

Pendant ce temps, Slade s'efforçait de continuer de ranger la bibliothèque. Il était debout depuis l'aube. À cause de Jessica. Quelle stupide impulsion l'avait poussé à l'inviter la veille au soir ? Il vida sa quatrième tasse de café et alluma une cigarette. Grands dieux ! Sortir cette jeune femme n'était pas inclus dans sa mission. Elle commençait à occuper un peu trop de place dans son esprit. Ce rire bas et musical, ces cheveux blonds et soyeux. Mais il y avait plus, hélas ! Elle possédait à peu près toutes les qualités qu'il aimait chez une femme : la spontanéité, la générosité, l'intelligence. Et une sensualité indéniable, qu'il percevait en dépit de son apparente froideur à son égard. Allons ! Il était préférable de chasser ce genre de pensées, sinon il serait incapable de résoudre cette affaire.

Perdu dans ses pensées, il tira sur sa cigarette. Il protégerait Jessica en temps voulu, ou la démasquerait s'il le fallait. Mais, d'une façon ou d'une

autre, elle était impliquée. Il ne pouvait la fuir. Même absente, elle le hantait, et son parfum se mélangeait aux odeurs de vieux cuir, de poussière et de fumée qui régnaient dans la bibliothèque.

Faisant fi des conseils de la cuisinière qui lui recommandait de manger quelque chose, Jessica vida d'un trait sa tasse de café.

— Où est David ? demanda-t-elle en voyant entrer Betsy, un chiffon et un produit pour argenterie à la main.

— Il est allé se promener sur la plage, grogna sa mère. Il a l'air mieux. Un peu d'air frais lui fera du bien.

— Je vais prendre ma veste et aller voir comment il va.

— Du moment qu'il ne sait pas que c'est pour le surveiller...

— Betsy ! protesta Jessica en feignant de se vexer. Je suis trop habile pour ça.

Le ricanement de la gouvernante fut interrompu par la sonnette de l'entrée.

— J'y vais, cria Jessica en se ruant vers la porte. Michael ! Je suis rudement contente de te revoir !

Slade sortit de la bibliothèque juste à temps pour la voir se jeter en riant dans les bras d'un grand jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux verts, plutôt beau garçon. « Michael Adams », se dit Slade en s'efforçant de conserver un air indifférent. La description qu'on lui en avait faite concordait avec ce qu'il voyait. L'éclat d'un diamant brilla sur la main que le jeune homme passait dans les cheveux de Jessica. Il avait de longs doigts manucurés et son bronzage était manifestement dû aux ultraviolets.

— Tu m'as manqué, ma chérie, dit Michael en s'écartant légèrement de Jessica pour la regarder.

Elle rit de nouveau, lui effleura la joue et se dégagea.

— Tel que je te connais, Michael, tu as eu trop à faire avec le travail... et diverses autres activités pour qu'on puisse te manquer. Combien de cœurs as-tu brisés en Europe ?

— Je ne les brise jamais, protesta Michael en l'embrassant à nouveau. Et tu m'as vraiment manqué.

— Viens t'asseoir et raconte-moi tout, ordonna-t-elle en glissant le bras sous son coude. Tu as fait des achats splendides, comme d'habitude. J'ai déjà vendu... Oh ! bonjour, Slade, s'écria-t-elle en l'apercevant.

Leurs regards se soudèrent aussitôt. Elle dut faire appel à toute sa volonté pour continuer de respirer. Ces yeux exprimaient-ils une exigence ? Une question ? Troublée, elle inclina légèrement la tête. Que voulait-il ? Et pourquoi était-elle prête à le lui donner sans même savoir de quoi il s'agissait ?

— Bonjour, Jessica, fit-il avec un petit sourire.

— Michael, je te présente James Sladerman. Il va habiter ici quelque temps et essayer de remettre un peu d'ordre dans la bibliothèque.

— D'après ce que j'ai vu, ce n'est pas une mince affaire, ironisa

Michael. J'espère que vous n'êtes pas pressé.

— Pas trop. Ça ira.

— Betsy, est-ce qu'on pourrait avoir du café au salon ! cria Jessica. Slade, vous venez avec nous ?

— Volontiers.

Acceptation qui surprit la jeune femme et contraria Michael.

— Tiens ! s'exclama celui-ci en entrant dans le salon. Que fait là le bureau Queen Ann ?

— C'est de la transmission de pensée ! s'écria joyeusement Jessica. Je voulais justement te demander de m'en trouver un. Lorsque je l'ai vu sur la liste de tes achats, je me suis demandé si tu n'étais pas médium.

Après l'avoir examiné en penchant la tête, Michael conclut :

— C'est vrai qu'il va bien dans cette pièce.

Puis il alla s'installer sur le canapé à côté de la jeune femme, tandis que Slade prenait place dans un fauteuil.

— Pas de problème avec la livraison ? s'informa-t-il d'un ton détaché.

— Non, tout est débarrassé. Et j'ai déjà vendu trois meubles qui s'en vont demain. David a été malade la semaine entière, c'est Slade qui m'a aidée à ranger.

— Vous vous y connaissez en antiquités, monsieur Sladerman ?

Michael avait sorti un étui à cigarettes en or et en proposait une à Slade. Celui-ci refusa et prit son propre paquet.

— Non, fit-il en observant la jeune homme pardessus la flamme de son allumette. À l'exception de ce que m'a appris Jessica hier.

Jetant négligemment un bras sur le dossier du canapé, Michael croisa les jambes.

— Et que faites-vous dans la vie ?

Ses doigts jouaient machinalement avec les cheveux de Jessica. Slade tira une longue bouffée de sa cigarette.

— J'écris.

— Passionnant. Aurais-je pu lire l'une de vos œuvres ?

Slade soutint son regard sans ciller.

— Je ne crois pas.

— Slade est en train d'écrire un roman, intervint Jessica que l'atmosphère légèrement tendue mettait mal à l'aise. Vous ne m'avez pas encore dit quel en était le sujet.

Il capta son regard suppliant. Non, l'heure n'était pas aux amabilités. Pas encore. Il lui fallait d'abord pousser Michael dans ses retranchements.

— La contrebande, jeta-t-il posément.

Un tintement de porcelaines qui s'entrechoquaient les fit se tourner vers le seuil.

— Merde ! fit David en rattrapant le plateau. J'ai failli tout lâcher.

— David ! s'écria Jessica en se précipitant pour le débarrasser. Tu es à peine capable de tenir debout et tu veux faire le service !

Slade remarqua l'air irrité du jeune homme qui s'affalait dans un fauteuil.

David avait très mauvaise mine. Conséquence de la grippe ou bien réaction au mot « contrebande » ? Quelques gouttes de sueur perlaient au-dessus de ses lunettes. Jessica posa le plateau sur une table et se tourna vers lui.

— Comment te sens-tu ?

— Fais pas tant d'histoires, grogna-t-il.

— Bon, très bien, dit-elle en se penchant sur lui. Si j'avais su que tu serais un aussi mauvais malade, je t'aurais apporté des cahiers de coloriage et des crayons.

Il lui tira les cheveux en souriant malgré lui.

— Donne-moi une tasse de café et ferme-la.

— Oui, m'sieur. Tout de suite, m'sieur, fit-elle humblement.

— Faut savoir s'y prendre avec ces donzelles de la haute, dit-il en adressant un clin d'œil à Slade. Bonjour, Michael. Te voilà de retour ?

Il fouilla dans ses poches et en sortit un paquet de cigarettes écrasé. Puis, cherchant autour de lui une boîte d'allumettes, son regard s'éclaira.

— Hé, qu'est-ce que c'est que ça ?

— L'une des trouvailles de Michael que j'ai déjà récupérée pour moi, répondit Jessica en lui apportant une tasse de café. Tu t'occuperas de la paperasse la semaine prochaine.

— Lundi, précisa-t-il fermement tout en examinant le bureau. Un Queen Ann !

— Il est ravissant, tu ne trouves pas ? dit-elle en servant Slade.

Puis elle revint au petit meuble et l'ouvrit.

Slade sentit sa nuque le picoter. La tension ambiante s'était accrue. Il observa les deux hommes. Michael était en train d'ajouter de la crème à son café tandis que David allumait sa cigarette. Haussant les épaules, Slade se reprocha sa nervosité excessive.

— Et attends d'avoir vu le reste, reprit Jessica en revenant s'asseoir sur le canapé. Michael s'est surpassé.

Laissant la conversation bourdonner autour de lui, Slade les observa en se contentant de répondre aux questions qu'on lui posait. Manifestement, Jessica adorait ce gamin. Cela se voyait à sa façon de l'asticoter, tout en le maternant. Elle avait dit avoir regretté toute sa vie d'être fille unique et David remplaçait le petit frère qu'elle n'avait pas eu. Jusqu'où irait-elle pour le protéger ? Jusqu'au bout, Slade en était sûr. Jessica était une femme loyale.

Ses relations avec Michael étaient plus floues. S'ils étaient amants, elle n'y accordait pas une grande importance. Mais curieusement, Slade n'avait pas l'impression que Jessica traitait ce genre de relations à la légère. Elle était trop passionnée pour cela. Mais il n'y avait aucune passion dans le baiser qu'elle avait donné à Michael.

Dans ses bras à lui, la passion se serait éveillée, se dit-il en regardant la

bouche de Jessica. Une bouche tendre, dépourvue de rouge à lèvres, qu'il sentait presque sous la sienne malgré la distance qui les séparait. Lentement, irrésistiblement, le désir s'insinua en lui, et avec le désir une douleur sourde, palpitante, qu'il n'avait jamais éprouvée jusqu'à présent. S'il pouvait avoir cette femme, ne serait-ce qu'une fois, cette douleur disparaîtrait. Slade parvint à s'en convaincre. Toucher cette peau douce, goûter à cette sensualité vibrante, et puis s'en libérer. Car il devait se libérer de Jessica.

Levant les yeux, elle se retrouva prisonnière du regard de Slade. Il l'attirait à lui aussi concrètement que s'il lui avait pris la main. Elle résista. Cet homme était dangereux comme des sables mouvants. « Si tu fais un pas de plus, tu ne t'en tireras pas. » Néanmoins, le risque la tentait.

— Jessica ?

Interrompant ses réflexions, Michael lui prit la main.

— Hmm... oui ?

— On dîne ensemble ce soir ? Dans le petit restaurant sur la plage que tu aimes bien ?

Son regard vert, familial, lui souriait. Le poulx de Jessica s'apaisa. Cet homme-là, elle le comprenait.

— Avec plaisir.

— Et tu n'es pas obligée de rentrer de bonne heure, intervint David. Je m'occuperai de la boutique demain ; reste à la maison.

Le ton impératif la fit sourciller.

— Oh, vraiment ?

— Voilà notre diplômée de Radcliffé qui prend la mouche, ricana-t-il. Elle oublie que je la connaissais déjà quand elle n'avait que douze ans et portait un ravissant appareil dentaire.

— Tu veux te retrouver au lit pour une seconde semaine ? menaça-t-elle d'un ton doux. D'accord, je serai prête à sept heures, ajouta-t-elle à l'adresse de Michael.

— Très bien, fit-il en l'embrassant sur la joue avant de se lever. À demain, David. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur Sladerman.

À peine fut-il parti que Jessica posa sa tasse et bondit sur ses pieds comme si elle n'en pouvait plus d'être restée assise aussi longtemps.

— Je vais emmener Ulysse se promener sur la plage.

— Ne me regarde pas comme ça, dit David. Je ne peux pas. Il faut que j'économise le peu d'énergie dont je dispose.

— Mais je ne te proposais pas de m'accompagner. Slade ?

Bien qu'il eût préféré s'éloigner d'elle un moment, il se leva, résigné.

— D'accord. Je vais chercher une veste.

Une brise aigre venant de la baie soufflait sur la plage. Jessica ramassa un morceau de bois et le jeta à Ulysse, qui le lui rapporta pour qu'elle le lui

lance à nouveau. Slade regarda Jessica courir parmi les embruns vers une planche déchiquetée.

« Elle ne marche donc jamais ? » se demanda-t-il. Elle éclata de rire en brandissant la planche tandis que le chien sautait autour d'elle. *Contactez-nous uniquement si vous avez quelque chose d'important à transmettre.* C'était les ordres. *Gardez un œil sur elle.* Pour ce qui était de garder un œil sur elle, on ne pouvait rien lui reprocher. Il en faisait même trop puisqu'elle ne quittait pas ses pensées. « Regarde l'effet du soleil sur ses cheveux. Et la façon dont le blue jean délavé moule ses hanches étroites. Observe le dessin de ses lèvres lorsqu'elle sourit... » Et voilà comment le sergent Sladerman fiche son enquête en l'air parce qu'il n'arrive pas à se concentrer sur autre chose que sur une petite femme maigrichonne aux yeux couleur de cognac.

— À quoi pensez-vous ?

Il sursauta. Jessica se tenait devant lui et le regardait avec curiosité. En se maudissant, il comprit que, s'il n'y prenait garde, ce n'était pas seulement sa couverture d'écrivain qu'il allait ficher en l'air.

— Je me disais qu'il y avait longtemps que je ne m'étais pas promené sur une plage, improvisa-t-il.

Le regard de Jessica se fit perçant.

— Non, je ne vous crois pas. Je me demande ce qui vous rend aussi secret.

D'un geste impatient, elle repoussa ses cheveux que le vent ramena aussitôt sur son visage.

— Mais ça ne me regarde pas, j'imagine, ajouta-t-elle.

Agacé, il ramassa un caillou et le lança sur les rochers qui bordaient la grève.

— Et moi je me demande ce qui vous rend aussi soupçonneuse.

— Curieuse, corrigea-t-elle, un peu étonnée du mot qu'il avait choisi. Vous êtes un type intéressant, Slade. Peut-être est-ce dû à tout ce que vous ne dites pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Une biographie ?

— Vous êtes bien susceptible.

— N'allez pas trop loin, Jess, gronda-t-il en pivotant brusquement vers elle.

Elle fut touchée qu'il utilise ce surnom que seul son père avait employé. Et, devant l'expression irritée de Slade, elle constata avec satisfaction qu'elle avait marqué un point. Son armure d'indifférence s'était fissurée.

— Qu'est-ce qui se passera si je le fais ?

— Vous prendrez un mauvais coup. Je ne suis pas un homme du monde.

— Ça, je le sais ! s'écria-t-elle en riant. Dois-je avoir peur ?

Elle le provoquait. Mais le savoir ne rendait pas la situation plus facile. Mince et forte à la fois, elle se tenait plantée devant lui. Ses cheveux fouettés par le vent voletaient en tous sens sur son visage. Une lueur insolente brillait dans ses yeux dorés. Non, elle ne s'effrayait pas aisément. Eh bien, on allait

voir ! Il fallait le vérifier, se dit-il en la prenant dans ses bras. Le visage de Jessica n'exprimait aucune peur. Plutôt une sorte de jubilation exaspérante. Furieux, il écrasa sa bouche sur la sienne.

Ce fut tel qu'il l'avait imaginé. Un baiser tendre, parfumé, généreux. Elle s'y abandonna avec une douceur merveilleuse. Un homme aurait pu se noyer dans tant de douceur. Le bruit sourd des vagues résonnait dans la tête de Slade. Et, sous ses pieds, la grève semblait s'effondrer, comme si la mer en montant jusqu'à lui aspirait le sable au large.

Il serra Jessica plus étroitement et sentit ses seins délicats se presser contre sa poitrine. Durant un instant, il eut envie de les caresser, d'explorer leurs courbes moelleuses. Mais toutes ses forces, toutes ses sensations se concentraient sur leurs bouches soudées l'une à l'autre. Les mains de Jessica se glissèrent sous sa veste, remontèrent le long de son dos, appuyèrent et exigèrent plus encore. Pris de vertige, il s'écarta avec difficulté. Avec un long soupir saccadé, elle posa la tête sur son épaule.

— J'ai failli étouffer.

Malgré lui, ses bras l'enserraient toujours. Jessica blottie contre lui, ses cheveux lui caressant la joue, il douta d'être capable de la lâcher. Puis elle releva la tête et il vit qu'elle souriait.

— Normalement, à ce moment-là, on respire par le nez, dit-il.

— J'avais oublié.

« Moi aussi », s'avoua-t-il.

— Alors, respirez à fond. Je n'ai pas tout à fait fini.

Avec la même puissance, la même ardeur, il reprit sa bouche. Cette fois-ci, elle s'y attendait et y réagit avec plus de fougue. Ses lèvres s'écartèrent, leurs langues se joignirent. La bouche de Slade avait un goût sombre et bouleversant, tel qu'elle l'avait imaginé. Se faisant plus avide, elle l'entendit gémir et sentit leurs deux cœurs s'emballer. Le désir envahit Jessica si brusquement qu'elle y céda sans réserve. Il n'y avait plus que Slade, ses bras, ses lèvres. Il était ce qu'elle voulait, tout ce qu'elle voulait, uniquement ce qu'elle voulait.

Jamais, jusqu'à présent, elle ne s'était sentie aussi avide, aussi dominée par l'exigence de ses sens. Et lorsque les lèvres de Slade se firent brutales, elle réagit avec la même agressivité. Ce n'était plus du désir ni de l'excitation, Jessica éprouvait une sorte de frénésie, une explosion, un appel d'énergie qui ne pouvaient être apaisés que par la possession.

« Prends-moi ! aurait-elle voulu crier tandis que ses doigts agrippaient désespérément les cheveux de Slade. Prends-moi ! Je n'ai jamais vécu cela, je ne supporterai pas de le perdre. » Elle se serra contre lui dans un mouvement qui tenait autant de la requête que de l'offrande. Il était plus fort qu'elle, ses muscles le lui disaient, mais son désir ne pouvait être plus puissant. Aucun désir ne pouvait surpasser celui qui palpitait en elle. Son corps était pris d'assaut, à la fois impuissant et invulnérable.

« Oh ! montre-moi, supplia-t-elle intérieurement dans une sorte de

vertige. J'ai tant attendu de savoir. »

Une mouette glapit au-dessus de leurs têtes. Comme une giclée d'eau froide, le cri fit sursauter Slade. Qu'est-ce qu'il foutait, nom de Dieu ? Ou, plutôt, qu'était-elle en train de lui faire ? À peine avait-il goûté à ses lèvres, à la douceur de son étreinte qu'il avait tout perdu, son objectif, son identité, son bon sens. Elle le dévisageait, les yeux assombrés et les joues enflammées par le désir. Ses lèvres restaient entrouvertes, tuméfiées de leurs baisers furieux ; elle respirait avec difficulté.

— Slade, fit-elle d'une voix rauque en tendant la main.

Il lui prit brutalement le poignet avant qu'elle ait pu toucher son visage.

— Vous feriez mieux de rentrer.

Le regard de Slade était redevenu impénétrable. Il baissait les yeux sur elle avec une absence complète d'intérêt. Durant quelques minutes, la confusion empêcha Jessica de comprendre ce qui se passait. Il l'avait entraînée jusqu'au bord, tout près du point de non-retour, puis l'avait repoussée comme si elle ne l'avait en rien ému. La honte la fit rougir. Puis la colère.

— Allez vous faire foutre, grommela-t-elle.

Elle tourna les talons, se rua vers l'escalier qui menait à la maison et gravit les marches quatre à quatre.

Jessica s'habilla avec soin. Rien de tel que le contact de la soie sur la peau pour apaiser une fierté blessée. Elle tourna devant la glace, satisfaite par son reflet. À l'exception de l'échancrure jusqu'à la taille dans le dos, la coupe de la robe était sobre. Bien qu'elle l'eût choisie en pensant plus à Slade qu'à Michael, sa conscience ne lui faisait aucun reproche. Et la couleur convenait à son humeur : un pourpre sombre et majestueux. Elle brossa ses cheveux, y agrafa deux barrettes incrustées de diamants et les laissa retomber souplement. Puis elle ramassa son sac de soirée et descendit au rez-de-chaussée.

Elle trouva Slade dans le salon, en train de fixer une vis sur une commode Chippendale. Ses longues mains fines s'affairaient avec compétence. Le souvenir de leur contact, lorsqu'elles parcouraient son corps en une quête fébrile et désespérée, assaillit Jessica.

— Un vrai bricoleur, railla-t-elle.

Il leva les yeux et ses doigts se crispèrent sur le tournevis. Fallait-il vraiment qu'elle choisisse cette robe ? Le tissu lui collait au corps et, à sa façon de marcher, il sut qu'elle en était consciente.

— Betsy trouvait que la poignée bougeait, marmonna-t-il.

— Rien ne peut vous résister, fit-elle d'un ton badin. Vous voulez un verre ? Je vais préparer des martinis.

Il allait refuser lorsqu'il commit l'erreur de la regarder. Son dos était nu, mince et lisse. La soie glissait sur elle de façon provocante tandis qu'elle

tendait la main vers la bouteille de vermouth. Le désir lui coupa le souffle comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— Un scotch, jeta-t-il.

Elle lui décocha un sourire par-dessus son épaule.

— Avec des glaçons ?

— Sec.

— Vous buvez comme un vrai mâle, hein, Slade ?

Oh, elle percevait cette fichue indifférence ! Et en savourerait chaque minute. Elle versa une bonne dose de whisky et lui apporta son verre. Il glissa le tournevis dans la poche arrière de son jean et se releva. Puis, sans la quitter des yeux, avala une longue gorgée.

— Et vous vous habillez comme une vraie femme, n'est-ce pas, Jess ?

Résolue à lui faire perdre son sang-froid, elle tournoya sur place.

— Ça vous plaît ?

— C'est pour exciter Adams ou pour m'exciter moi que vous l'avez mise ?

Elle lui adressa un sourire provocant, puis se détourna pour préparer son martini.

— Vous croyez que les femmes ne s'habillent que pour exciter les hommes ?

— Ce n'est pas le cas ?

— En principe, c'est pour moi que je m'habille.

Elle pivota de nouveau et le regarda par-dessus le bord de son verre.

— Ce soir, reprit-elle, je me propose de vérifier une théorie.

Il s'approcha d'elle. Le regard de défi de Jessica l'y obligeait. Ce qu'elle avait prévu.

— Quelle théorie ?

Le regard irrité de Slade ne la fit pas ciller.

— Avez-vous une faiblesse quelconque ? demanda-t-elle. Un talon d'Achille ?

Résolument, il posa son verre et la débarrassa du sien. Il la sentit se raidir mais elle ne recula pas. La prenant par le cou, il approcha ses lèvres à quelques centimètres des siennes. Son souffle chaud caressa Jessica.

— Vous pourriez regretter de le découvrir, Jess. Je ne vous traiterais pas comme une dame.

Le cœur battant, elle rejeta la tête en arrière.

— Et qui vous l'a demandé ? fit-elle d'un ton irrité.

Il resserra les doigts ; déjà subjuguée, elle abaissa les paupières. La sonnette de l'entrée retentit. Slade reprit son verre et le vida d'un seul coup.

— Voilà votre flirt, jeta-t-il avant de quitter la pièce.

Slade arrêta sa voiture à proximité du restaurant. Il coupa le moteur, sortit une cigarette et attendit. Le voiturier était en train de garer la Daimler de Michael. Slade aurait préféré entrer à l'intérieur pour garder un œil sur Jessica

mais c'était trop risqué.

Il vit une voiture s'arrêter derrière lui, le conducteur mettre pied à terre et s'approcher de lui. Les nerfs tendus, il glissa une main sous sa veste et agrippa la crosse de son arme. Le badge du FBI se colla contre sa vitre. Slade se détendit tandis que l'homme contournait le capot de sa voiture et montait à côté de lui.

— Salut, Sladerman, lança l'agent Brewster. Tu suis la dame et moi l'homme. Le commissaire Dodson t'a prévenu que je prendrais contact avec toi ?

— Oui.

— Greenhart surveille Ryce. Pas beaucoup d'action de ce côté-là ; le type est resté plus d'une semaine au lit. Si j'ai bien compris, tu n'as toujours rien ?

— Rien, fit Slade en cherchant une position plus confortable sur son siège. Samedi, j'ai passé la journée dans sa boutique et je l'ai aidée à installer une nouvelle livraison de marchandise. S'il y avait quelque chose d'intéressant, je peux jurer qu'elle l'ignorait. Elle est beaucoup trop détendue pour cacher quelque chose. En tout cas, je n'ai rien trouvé de suspect.

— Peut-être, dit Brewster en bourrant une vieille pipe. Mais si cette petite boutique rococo sert de dépôt, l'un d'entre eux au moins cache quelque chose... à moins que ce ne soit tous les trois. Ryce joue le rôle du petit frère, apparemment. Quant à Adams...

Brewster frotta une allumette et tira sur sa pipe. Slade attendit en silence.

— Cette charmante petite dame a dans sa manche un certain nombre de pontes de la justice et de la politique. Mais si jamais on découvre qu'elle est mouillée, nous ne la louterons pas.

— Elle n'est pas dans le coup, s'entendit-il répondre.

Après quoi, écœuré, il jeta sa cigarette par la fenêtre.

— Tu n'es pas le seul à le penser, commenta Brewster. Mais, même si elle est innocente comme l'agneau qui vient de naître, elle est dans de sales draps. La pression monte, Sladerman. Le couvercle va bientôt sauter et, à ce moment-là, ça ne sera pas beau. Winslow risque de se retrouver en plein milieu. Dodson a l'air de penser que tu es capable de la protéger quand ça arrivera.

— Je tenterai de le faire. Pour le moment, je n'aime pas la savoir seule avec Adams là-dedans.

— Bon, j'ai faim, fit Brewster en tapotant son estomac bien rond. Je vais me taper la cloche aux frais des contribuables et garder l'œil sur ta dame.

— Ce n'est pas ma dame, rectifia Slade, agacé.

Une atmosphère paisible régnait dans la salle du restaurant, éclairée seulement par des chandeliers. La table où étaient assis Michael et Jessica offrait une vue à couper le souffle sur la baie. La lune et une nuée d'étoiles se

reflétaient sur l'eau noire. Voix basses et rire étouffés, le murmure des clients restait discret. Le parfum de fleurs fraîchement coupées se mélangeait aux arômes des plats et de la cire fondue. Le champagne pétillait agréablement dans les coupes de cristal. Après une semaine de travail intense, Jessica se sentait enfin complètement détendue.

— Ce n'était pas le mal du pays, Jessica, et une seule personne me manquait : toi. Jessica, je veux t'épouser.

Les yeux de la jeune femme s'arrondirent de surprise. *L'épouser ?* Avait-elle bien compris ? Que Michael veuille se marier était déjà difficile à envisager mais qu'il veuille l'épouser, elle, dépassait tout simplement l'imagination. Cela faisait trois ans qu'ils étaient associés et amis, et jamais...

— Jessica, il faut que tu le saches, reprit-il en posant sa main libre sur leurs doigts joints. Je t'aime depuis des années.

— Je n'en avais pas la moindre idée. Oh ! pardon. C'est si banal de dire ça... Je ne sais que te dire, ajouta-t-elle en tripotant son verre de sa main libre.

— Dis simplement oui.

— Mais pourquoi maintenant ? Tout à coup ?

Elle lâcha son verre et scruta le visage de son compagnon.

— Tu n'as jamais laissé entendre que tu éprouvais pour moi d'autres sentiments qu'une simple amitié.

— Sais-tu combien ça a été dur de me contenter de ça ? demanda-t-il d'un ton calme. Jessica, tu n'étais pas prête à écouter ce que je voulais te dire. Ta boutique t'obnubilait. Il fallait d'abord que tu sois sûre que ça marche. Et moi, je voulais participer au succès de ton entreprise avant de t'en parler. Nous avons tous les deux le goût de l'indépendance.

C'était vrai. Mais comment cesser tout à coup de voir en Michael un associé, un ami, pour le regarder en amant, en mari ?

— Je ne sais que dire...

Il lui serra la main. Voulait-il la rassurer ou bien était-il déçu ?

— Je ne m'attendais pas à ce que tu me répondes immédiatement. Tu vas y réfléchir ?

— Oui, bien sûr.

Ces mots à peine prononcés, elle se souvint d'une violente étreinte sur une plage balayée par le vent.

Très tard, le téléphone sonna, ce qui ne le réveilla pas car il s'y attendait.

— Tu as retrouvé mon bien ?

Il humidifia ses lèvres puis les essuya du dos de la main.

— Oui... Jessica a emporté le bureau chez elle. Il y a un petit problème...

— Je n'aime pas les problèmes.

Des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Je vais m'occuper de récupérer les diamants. Le seul problème, c'est

que Jessica est toujours dans les parages. Je ne peux pas démonter le bureau tant qu'elle est dans la maison. Il me faut un peu de temps pour la convaincre de s'en aller quelques jours.

— Vingt-quatre heures.

— Mais ce n'est pas...

— C'est le temps dont tu disposes... ou le temps dont dispose Mlle Winslow.

Il essuya d'une main tremblante le dessus de ses lèvres.

— Ne lui faites rien. Je vais m'en occuper.

— Tu as intérêt à te dépêcher, pour le bien de Mlle Winslow. Vingt-quatre heures, pas plus. Si tu n'as pas les diamants à ce moment-là, on s'occupera d'elle. Je me chargerai moi-même de récupérer ce qui m'appartient.

— Non ! Ne lui faites pas de mal. Vous avez juré qu'elle n'y serait pas mêlée.

— Elle s'en est mêlée d'elle-même. Vingt-quatre heures !

Jessica repensait à sa conversation avec Michael. Assise sur la plage, le menton sur les genoux, elle regardait le soleil levant éclabousser la surface de la mer de ses rayons roses. Un peu plus loin, Ulysse courait au-devant des vagues et bondissait en arrière chaque fois que l'une d'entre elles venait mourir à ses pieds.

Jessica aimait la plage au lever du soleil. Ce spectacle l'aidait à réfléchir. Le glapisement des mouettes, les coups sourds des vagues sur les rochers, le triomphe progressif de la lumière sur l'obscurité l'avaient toujours apaisée et aidée à trouver une réponse au problème du moment. Mais cette fois-ci, ça ne marchait pas. Bien sûr, elle avait déjà envisagé qu'un jour elle se marierait, partagerait une maison avec un homme et élèverait des enfants. Mais sans avoir de représentation très nette de celui avec qui elle ferait toutes ces choses merveilleuses. Était-il possible que ce fût Michael ?

Elle aimait sa compagnie, échanger des idées avec lui. Ils avaient certains intérêts communs. Mais... il y avait un *mais*. Un énorme *mais*. Il l'aimait, et elle ne s'en était même pas rendu compte ! Elle était vraiment devenue d'une insensibilité incroyable.

— Je suis contente que tu m'aies invitée ce soir, Michael.

Il regarda le papillotement des flammes sur son visage creuser des ombres mystérieuses sous ses pommettes et réveiller l'étrange teinte dorée de ses yeux. Chaque fois qu'il revenait d'un long voyage, il s'émerveillait de sa beauté. Et, ce soir, plus que jamais. Pourquoi diable avait-il, sous de stupides prétextes, attendu aussi longtemps ?

— Tu m'as manqué, Jessica, dit-il en portant la main de la jeune femme à ses lèvres.

Le geste et le ton la surprirent.

— Tu m'as manqué aussi, Michael.

« Curieux d'avoir cette réputation d'aisance et de ne pas savoir comment procéder », se dit-il avec amertume.

— Jessica... j'aimerais bien que tu m'accompagnes désormais dans ces voyages.

— Que je t'accompagne ? s'étonna-t-elle. Pourquoi ? Tu es tout à fait capable de t'occuper seul des achats. Ça m'ennuie de l'admettre, mais tu t'en sors mieux que moi.

— Je ne veux plus me séparer de toi.

Confuse, Jessica émit un petit rire et lui serra la main.

— Michael, n'essaie pas de me faire croire que tu as souffert de la solitude. Je sais qu'il n'y a rien que tu aimes autant que sillonner l'Europe à la recherche de trésors. Si cette fois tu as eu le mal du pays, c'est une première.

Les doigts de Michael se resserrèrent sur les siens.

Son travail l'absorbait au point de devenir aveugle à tout le reste. N'était-ce pas excessif ? Et maintenant qu'elle savait, que devait-elle faire ou dire ?

Slade descendait les marches en fulminant. Comment garder l'œil sur une femme qui sortait avant l'aube ? Partie se promener sur la plage, lui avait dit Betsy. Seule sur une plage déserte, complètement vulnérable. C'était infernal ! Elle était incapable de rester cinq minutes à la même place. Durant un instant, il regretta de ne pas avoir affaire à l'idiote paresseuse qu'il avait imaginée.

Il la repéra enfin, la tête basse, les épaules voûtées. Sans cette masse de cheveux blonds, il ne l'aurait pas reconnue. D'habitude, Jessica se tenait droite et marchait rapidement – quand elle ne courait pas. Mais là, elle semblait s'être repliée sur elle-même, comme une vaincue. Mal à l'aise, Slade enfonça les mains dans les poches et se dirigea vers elle.

Elle ne l'entendit pas approcher mais eut soudain l'intuition d'une présence qui rompait sa solitude. Elle se redressa lentement puis fixa l'horizon.

— Bonjour, dit-elle lorsqu'il la rejoignit. Vous êtes bien matinal.

— Vous aussi.

— Pourtant, vous avez travaillé tard hier. J'ai entendu votre machine à écrire.

— Excusez-moi.

— Je vous en prie, fit-elle avec un bref sourire. Cela ne m'a pas dérangée. Le roman marche bien ?

Slade suivit des yeux une mouette blanche qui s'élevait en silence au-dessus de leurs têtes.

— Il a un peu progressé hier soir.

Manifestement, quelque chose ne tournait pas rond. Slade eut envie de s'asseoir à côté d'elle mais il se ravisa et resta debout.

— Qu'y a-t-il, Jess ?

Elle leva la tête et le regarda sans répondre immédiatement. Que ferait-il à la place de Michael ? Attendrait-il patiemment que le moment soit venu pour lui demander de l'épouser, puis accepterait-il d'attendre encore un peu, le temps qu'elle réfléchisse ? Un sourire s'esquissa sur ses lèvres. Seigneur, non !

— Vous avez eu beaucoup de maîtresses ? demanda-t-elle enfin.

— Pardon ?

Ne prêtant aucune attention à son expression ahurie, elle se détourna pour contempler à nouveau les vagues.

— J'imagine que oui, murmura-t-elle. Vous êtes un homme très viril.

Des flèches rouges et dorées transpercèrent soudain les nuages qui rampaient au ras de l'eau.

— Je n'ai besoin que de trois doigts pour compter mes amants, poursuivit Jessica d'un ton absent. La première fois, c'était à l'université ; ça a duré si peu de temps que ça paraît ridicule d'en tenir compte. Il m'apportait des œillets et me lisait du Shelley à haute voix.

Ce souvenir la fit rire ; elle reposa le menton sur ses genoux pliés.

— Plus tard, alors que je visitais l'Europe, j'ai rencontré un Français, plus âgé que moi, très chic, très cultivé. J'en suis tombée follement amoureuse... et puis j'ai découvert qu'il était marié et avait deux enfants. Ensuite, il y a eu le directeur d'une agence de publicité. Oh ! c'était un beau parleur. C'était juste après la mort de mon père et j'étais complètement... dans le brouillard. Je ne voulais pas me faire piéger de nouveau et j'ai été très prudente. Peut-être trop prudente.

Écouter la liste des hommes qu'elle avait aimés n'était guère agréable. S'efforçant de rester impassible, Slade s'assit à côté d'elle. Durant une longue minute, ils n'entendirent plus que le bruit du ressac et les cris des mouettes.

— Jess, pourquoi me racontez-vous tout cela ?

— Peut-être parce que je ne vous connais pas. Peut-être parce que j'ai l'impression de vous connaître depuis des années... Je ne sais pas.

Elle eut un rire bref et passa une main dans ses cheveux puis, inspirant profondément, elle regarda droit devant elle.

— Michael m'a demandé de l'épouser.

Le choc fut rude, comme un coup violent asséné sur la nuque, qui vous désoriente avant de vous plonger dans l'inconscience. Slade prit une poignée de sable et la laissa s'écouler entre ses doigts.

— Et alors ?

— Et alors, je ne sais pas quoi faire ! s'écria-t-elle d'un ton furieux. Je déteste ne pas savoir quoi faire.

« Calme-toi, s'exhorta-t-il. Dis-lui que ses problèmes ne t'intéressent pas. » Mais les mots jaillirent malgré lui.

— Qu'éprouvez-vous pour lui ?

— Michael est quelqu'un d'important pour moi, dit-elle très vite. Il fait partie de ma vie. Il compte beaucoup pour moi, vraiment beaucoup...

— Mais vous ne l'aimez pas, acheva Slade d'un ton placide. Du coup, vous ne savez que faire.

C'était énervant, il ne comprenait rien !

— Ce n'est pas aussi simple que ça. Il m'aime, je ne veux pas lui faire de peine et peut-être que...

— Peut-être que vous devriez l'épouser afin qu'il n'ait pas de chagrin, dit Slade avec un rire ironique. Ne soyez pas stupide !

Une bouffée de colère envahit Jessica mais elle la réprima aussitôt. Discuter avec logique était difficile. Le désarroi l'emportant sur l'agacement, elle regarda une mouette piquer dans l'eau.

— Je sais bien que l'épouser finirait par nous rendre malheureux tous les deux, surtout si ses sentiments sont aussi profonds qu'il le pense.

— Vous n'êtes pas sûre qu'il vous aime, murmura Slade, en pensant aux raisons pour lesquelles Michael voudrait l'épouser.

— Je suis sûre qu'il croit m'aimer. Je me disais que peut-être, si nous devenions amants, nous...

— Grands dieux ! s'exclama-t-il en l'empoignant par les épaules. Vous n'allez pas offrir votre corps en prix de consolation ?

— *Arrêtez !* cria-t-elle en fermant les yeux pour ne pas voir son expression sarcastique. Vous abîmez tout.

— Et à quoi pensez-vous donc alors ?

Dans un geste d'impuissance qui lui était inhabituel, elle leva les mains, paumes ouvertes.

— Ma carrière amoureuse est si pauvre que je me disais... eh bien, qu'au bout d'un certain temps, il pourrait se lasser, changer d'avis.

— C'est idiot ! jeta Slade. Dites-lui non, et c'est tout.

— Vous traitez ça à la légère, comme si c'était facile.

— C'est vous qui compliquez les choses, Jessica.

— Vraiment ?

Elle appuya à nouveau le front sur ses genoux, si désespérée qu'il avança la main vers ses cheveux et la retira juste à temps.

— Vous êtes tellement sûr de vous, Slade... Rien ne me rend plus lâche que la peur de faire mal à quelqu'un que j'aime. L'idée de l'affronter de nouveau me donne l'envie de prendre mes jambes à mon cou.

Cette vulnérabilité, qu'elle montrait si rarement, émouvait Slade. Il refoula en hâte son désir de la reconforter.

— Ce ne sera pas le premier homme dont on aura repoussé la demande en mariage.

Elle se tourna vers lui, un demi-sourire sur les lèvres.

— Ça vous est arrivé ?

— Quoi donc ?

— Qu'on vous refuse une demande en mariage ?

Son regard avait perdu son expression égarée ; il en fut soulagé et sourit.

— Non... mais, à ce moment-là, le mariage ne figurait pas à l'ordre du jour.

Un rire bref la secoua.

— Qu'est-ce qui figurait ?

Il tendit la main et lui saisit une poignée de cheveux.

— C'est leur couleur naturelle ?

— Quelle question grossière !

— Comme la vôtre.

— Bon, si je réponds à la vôtre, vous répondrez à la mienne ?

— Non.

— Alors il ne nous reste plus qu'à faire travailler notre imagination.

Riant de nouveau, elle voulut se lever mais il la retint.

Le sourire railleur de Jessica s'effaça. Les yeux de Slade la fixaient, sombres, intenses, trahissant un désir parfaitement déchiffrable. Un désir brûlant et inquiet qui éveilla celui de Jessica. Pour la première fois, elle eut peur. Il allait lui prendre quelque chose qu'elle aurait du mal à récupérer, si toutefois elle y parvenait. Il l'attira à lui ; prise d'une frayeur obscure, elle posa les mains sur sa poitrine et résista.

— Non, je ne veux pas.

Oui, oui, je le veux, disait son regard tandis qu'elle le repoussait.

Et puis, sans trop savoir comment, elle se retrouva allongée sur le sable, écrasée par le corps de Slade.

— Je vous avais prévenue que je ne vous traiterais pas comme une dame.

Sa bouche s'inclina, avide, provocante. Une avalanche de sentiments violents recouvrit la peur qu'éprouvait Jessica. Oubliant toute résolution, elle se laissa submerger par la passion. Les lèvres de Slade l'exploraient avec une avidité à laquelle elle ne put que répondre. Puis il se détacha de sa bouche et l'embrassa partout sur le visage, comme pour s'imprégner de la texture et du goût de sa peau.

Elle se débattit, cherchant fébrilement les lèvres de Slade. Puis, soudain, sauvagement, il se rua sur sa gorge, la faisant gémir. Le sable crissait sous leurs corps en proie aux tourments du désir.

Les mains de Jessica se faufilèrent sous le chandail de Slade, remontèrent sur son dos, palpèrent les muscles durs et redescendirent le long des côtes jusqu'à la taille. L'air humide embaumait le sel et la mer. Les vagues s'écrasaient dans un grondement de tonnerre sur les rochers de la grève. Les lèvres de Slade revinrent s'emparer de celles de Jessica et murmurèrent quelque chose qu'elle ne put saisir. Seul, le ton de désespoir furieux lui fut perceptible. Il laissa ses mains s'égarer avec un mélange d'attention et de brutalité sur ses hanches, puis sur ses seins où elles s'attardèrent. Jessica ne sentait plus le soleil sur ses paupières ni le sable rugueux sous son dos. Elle ne sentait que les lèvres et les mains de Slade.

Des doigts rudes parcouraient sa peau, l'éraflant, allumant de nouveaux brasiers tout en alimentant les précédents. Il prit sa lèvre inférieure entre ses dents et la mordilla jusqu'à ce que les soupirs de Jessica se muent en gémissements. Saisie d'une brusque frénésie, elle se cambra soudain contre lui, ventre contre ventre, désir contre désir, malgré la barrière frustrante des vêtements.

Le visage dans les cheveux de Jessica, immergé dans son parfum, Slade tentait de se ressaisir. L'effort pour y parvenir lui semblait insurmontable.

Avec un juron étouffé, il roula enfin sur le côté, puis se releva avant

qu'elle ait pu se raccrocher à lui.

Hors d'haleine, il s'efforçait d'apaiser le brasier qui le consumait. Il fallait être vraiment cinglé pour se comporter ainsi. Il avait failli la prendre là, sur la plage. Plusieurs secondes s'écoulèrent, rythmées par la respiration haletante de Jessica. Et par la sienne aussi.

— Jess...

— Non, ne dites rien. J'ai compris.

Sa voix était sourde et saccadée. Il se retourna et constata qu'elle était debout, en train de secouer le sable de ses vêtements. La lumière du soleil matinal dessinait un halo autour de sa chevelure dont le vent faisait voler des mèches.

— Vous avez changé d'avis. Tout le monde a le droit de changer d'avis.

Ils commencèrent à marcher côte à côte. Slade lui prit le bras. Jessica sursauta et, incapable de se dégager de sa poigne ferme, redressa le menton.

Elle souffrait. Slade le vit clairement malgré la colère qui déformait ses traits. C'était aussi bien comme ça, se dit-il. Plus intelligent. Mais les mots s'échappèrent de sa bouche avant qu'il ait pu les retenir.

— Vous auriez préféré qu'on fasse l'amour sur la plage, comme deux adolescents ?

Elle avait oublié où ils se trouvaient. Temps et lieu avaient été escamotés par le désir. Qu'il s'en soit souvenu et ait conservé assez de sang-froid pour s'arrêter à temps n'en blessa que plus profondément sa fierté.

— J'aurais préféré que vous ne me touchiez pas, riposta-t-elle froidement.

Elle baissa les yeux sur la main qui lui tenait le bras puis les releva.

— À partir de maintenant.

La poigne de Slade se resserra.

— Je vous ai avertie de ne pas me pousser à bout.

— Vous pousser ? Ce n'est pas moi qui ai commencé. Je n'ai rien demandé.

— Non, vous n'avez pas commencé, fit-il en la prenant par les épaules pour la secouer. Mais, moi non plus, je n'ai rien demandé. Alors, du calme.

Le geste furieux la fit claquer des dents. La colère l'emporta sur la douleur. Ulcérée, Jessica repoussa violemment les mains de Slade.

— Je vous défends de crier ! hurla-t-elle plus fort que lui.

Derrière eux, la mer se rua sur les rochers et rejaillit en embruns tumultueux.

— Et ne racontez pas que je me suis jetée sur vous, parce que c'est faux.

Elle secoua la tête pour repousser les mèches qui voletaient devant ses yeux.

— Si je le voulais, je pourrais vous faire ramper sur le sol.

Les yeux de Slade se rétrécirent en petites fentes grises. Sa colère était d'autant plus grande qu'il ne doutait pas qu'elle en fût capable.

— Je ne rampe devant aucune femme, et sûrement pas devant une petite

morveuse qui utilise son parfum comme une arme.

— Une petite *morveuse* ! souffla-t-elle. Eh bien, vous, vous êtes un sale con, borné et égoïste...

Ne sachant comment se protéger, elle posa la main sur la poitrine de Slade et le repoussa.

— J'espère qu'il n'y a pas de femme dans votre roman, reprit-elle d'un ton acide, parce que vous n'y connaissez rien ! Je ne *mets* pas de parfum. Et d'ailleurs je n'en ai pas besoin... Pourquoi souriez-vous ?

— Vous êtes toute rose. C'est charmant.

Les yeux étincelants de fureur, elle fit un pas menaçant vers lui. Il leva les mains et recula.

— On signe une trêve ?

Il ignorait comment mais, durant la diatribe de Jessica, sa colère s'était tout simplement volatilisée. Il le regrettait presque. Batailler avec elle était presque aussi excitant que l'embrasser. Presque.

Jessica hésita. Sa fureur n'était pas retombée mais il y avait quelque chose de troublant dans le sourire de Slade. Un sourire amical et admiratif, sans doute le premier sourire sincère qu'il lui adressait depuis qu'ils se connaissaient. Ce qui lui parut plus important que sa colère.

— Peut-être, fit-elle en refusant de pardonner trop rapidement.

— Fixez vos conditions.

Elle réfléchit deux secondes, les poings sur les hanches.

— Retirez « petite morveuse ».

La lueur amusée qui éclaira le regard de Slade lui plut.

— Alors retirez « sale con borné et égoïste ».

Marchander était le vice principal de Jessica. Prenant un air songeur, elle examina ses ongles.

— Juste « borné ». Je maintiens le reste.

Il enfonça les pouces dans les poches de son jean.

— Vous êtes dure en affaires.

— Vous avez tout compris.

Ils se serrèrent la main avec gravité.

— Encore une chose, dit Slade qui, ayant apaisé la colère de Jessica, voulait à présent atténuer sa souffrance. Je n'ai pas changé d'avis.

Elle ne répondit rien. Il posa un bras sur ses épaules et l'entraîna vers les marches. Sans trop d'efforts, il parvint à faire taire la petite voix dans sa tête qui lui reprochait sa sottise.

— Slade... fit-elle comme ils contournaient le petit bosquet en haut de l'escalier.

— Oui ?

— Ce soir, Michael vient dîner.

— D'accord, je m'éclipserai.

— Non, s'écria-t-elle. Je me demandais au contraire si vous pourriez...

— Faire le chaperon ? Attention, Jess, je vais avoir envie de vous

insulter à nouveau.

Refusant de se fâcher, elle s'arrêta au milieu de la pelouse et se tourna vers lui.

— Slade, tout ce que vous avez dit sur la plage est vrai. Mais j'aime Michael... de la même façon que j'aime David.

Le voyant se renfrogner, elle lâcha un petit soupir.

— Ce soir, je dois lui faire mal. J'aimerais juste avoir un soutien moral. Cela me faciliterait les choses si vous étiez là pendant le dîner. Ensuite, je me débrouillerai.

— Juste pendant le dîner, alors, dit Slade à contrecœur. Et vous me devrez quelque chose.

Quelques heures plus tard, Jessica arpentait le salon. Ses talons cliquetaient sur le plancher, se taisaient sur le tapis persan, puis cliquetaient à nouveau. Heureusement, David était sorti avec une amie. Il aurait été impossible de lui cacher son humeur, et encore plus impossible de se confier à lui. Désormais, entre Michael et elle, les relations risquaient de se tendre. Peut-être même Michael déciderait-il de se retirer de l'entreprise. Cette idée rendait Jessica malade.

Oh ! bien sûr, elle pourrait retrouver un acheteur, mais ils avaient formé une bonne équipe et s'étaient toujours senti des affinités que rien ne pourrait remplacer. Brusquement, elle se mordit les lèvres. C'était infernal : elle ne pouvait penser à Michael sans l'associer à la boutique. Il en avait toujours été ainsi. S'ils s'étaient connus avant, comme elle avait connu David, peut-être ses sentiments auraient-ils été différents. Jessica s'étreignit les mains. Non, il n'y avait pas eu cette... étincelle. La boutique n'avait rien changé.

Cette étincelle, elle l'avait sentie seulement une ou deux fois dans sa vie, ce sursaut du cœur qui vous dit que peut-être, peut-être... Avec Slade, il n'y avait pas eu d'étincelle mais une véritable éruption. Agacée, elle secoua la tête. Il ne fallait pas penser à Slade pour l'instant, ni aux deux épisodes turbulents qu'elle avait connus dans ses bras. Elle devait se concentrer sur la meilleure façon de dire la vérité à Michael sans le blesser.

Slade s'arrêta sur le seuil du salon pour observer la jeune femme. Toujours en train de bouger, mais cette fois-ci l'énervement l'emportait sur l'énergie. Elle était vêtue d'une robe noire très simple et très élégante, et ses cheveux tressés reposaient sur une épaule. En la regardant, Slade éprouva une brève compassion pour Michael. Ce ne devait pas être facile d'aimer une si belle femme, de le lui avouer et de la perdre. À moins que Michael ne fût un crétin fini, un seul regard sur le visage de Jessica lui ferait comprendre la réponse. Elle n'aurait même pas à ouvrir la bouche.

— Il y survivra, Jess.

Elle pivota brusquement. Slade s'avança vers le placard à alcools.

— Il y a d'autres femmes, vous savez, ajouta-t-il d'un ton délibérément

désinvolve.

Sans même se retourner, il sentit le regard furieux de Jessica le fusiller.

— J'espère qu'un jour vous tomberez vraiment amoureux, Slade. Et qu'elle vous fera un pied de nez.

— Ça ne risque pas, dit-il en se versant un scotch. Vous voulez boire quelque chose ?

— Je prendrai ça, dit-elle en lui arrachant le verre des mains.

— Vous vous donnez du courage ?

L'alcool pur lui brûla la gorge, elle parvint cependant à retenir une grimace.

— Vous faites exprès d'être odieux.

— Oui. Vous vous sentez mieux ?

Avec un rire las, elle lui rendit le verre.

— Vous êtes dur, Slade.

— Et vous, très belle, Jessica.

Cette déclaration faite d'un ton placide la décontenança. Elle l'avait entendue des douzaines de fois prononcée par des douzaines de gens mais sans que son sang se mît en ébullition. Un homme comme Slade ne devait guère se montrer prolix en compliments. Et, d'une certaine façon, elle comprit qu'il ne parlait pas seulement de beauté physique. Non, cet homme regardait au-delà des apparences, dans ce qui ne pouvait être que senti.

Leurs yeux restèrent soudés un long moment et elle se sentit mal à l'aise. N'était-elle pas à nouveau sur le point de perdre quelque chose d'essentiel, plus encore que ce matin sur la plage ?

— Vous devez être un bon écrivain, murmura-t-elle en s'écartant pour se servir un martini.

— Pourquoi ?

— Vous utilisez les mots sobrement et de façon peu banale.

Lui tournant le dos, elle se lécha les lèvres avec nervosité. La pendule de la cheminée sonna mélodieusement.

— Je doute que vous aimeriez m'écrire ce que je dois dire avant l'arrivée de Michael.

— Non, vraiment, je n'en ai pas la moindre envie.

— Slade... fit-elle en se tournant vers lui. Je n'aurais pas dû vous dire tout ça, ce matin. Ce n'est pas honnête envers Michael et ce n'est pas honnête envers vous de vous déverser ainsi toute ma vie. Mais se confier à vous est facile : vous écoutez trop bien.

— Ça fait partie de mon boulot, ronchonna-t-il en songeant au flot d'entretiens qu'il devait subir avec des suspects, des victimes, des témoins.

— J'essaie de vous remercier. Vous ne pourriez pas être plus aimable ?

— Ne me remerciez pas, je n'ai rien fait.

— Désormais, j'étoufferai plutôt que de vous remercier.

Elle se versait un martini lorsque la sonnette de l'entrée retentit.

Aucun des deux hommes ne se réjouissait particulièrement de dîner avec

l'autre mais ils firent néanmoins bonne figure. La conversation bifurqua vers la boutique.

— Je suis contente que tu y aies passé quelques heures, dit Jessica en décortiquant sans appétit ses crevettes. David n'est pas encore en état d'affronter toute une journée de travail.

— Il n'avait pas l'air en trop mauvaise forme. Et le lundi est de toute façon une journée plutôt paisible. Tu te fais trop de soucis, ma chérie.

Sans plus d'appétit que Jessica, il faisait tourner son vin dans son verre.

— Tu n'étais pas là la semaine dernière, rappela-t-elle en déchiquetant son morceau de pain.

Sans mot dire, Slade lui passa le beurre. Elle baissa les yeux, vit les miettes qui entouraient son assiette et prit son verre d'un air gêné. L'échange n'échappa pas à Michael.

— Il a été en assez bonne forme pour vendre la commode du Connecticut à Mme Donnigan, dit-il.

— David a vendu quelque chose à Mme Donnigan ? s'écria Jessica, partagée entre la surprise et l'amusement. Vous devriez faire la connaissance de cette dame, Slade. C'est une Yankee pur sang, qui ne donne ses dollars qu'avec un élastique ! Michael arrive à lui vendre des choses. Moi, rarement. Mais David... Comment s'y est-il pris ?

— En faisant semblant de n'avoir pas la moindre envie de s'en séparer. Quand je suis entré, il la poussait vers la commode en pacanier en affirmant qu'il avait promis l'autre à un client.

— Eh bien, on dirait qu'il fait des progrès ! dit-elle en riant. Je vais être obligée de céder à ses instances et le laisser t'accompagner en Europe la prochaine fois.

Michael se renfrogna un dixième de seconde en fixant son assiette d'où il préleva nerveusement une crevette.

— Si c'est ce que tu veux.

La détresse de Jessica était évidente. Avant qu'elle ait pu trouver un autre sujet de conversation, Slade intervint en demandant ce qu'était une commode du Connecticut. Elle lui lança un regard reconnaissant et laissa à Michael le soin d'expliquer.

« Pourquoi ai-je dit ça ? se demanda-t-elle. Comment ai-je pu être insensible au point d'oublier qu'il m'avait demandé de l'accompagner ? » Elle soupira et essaya de s'intéresser à ce qu'il y avait dans son assiette. « Je ne vais pas m'en tirer si bien que ça. Je ne vais même pas m'en tirer du tout. »

« Comme ils sont différents ! » constata-t-elle brusquement en regardant les deux hommes bavarder. Doté d'une aisance naturelle, Michael avait une voix et des manières raffinées et portait un costume parfaitement coupé. La tenue la plus décontractée qu'elle lui ait jamais vue était une chemisette et un pantalon de golf. Son charme était très civilisé et sa sensualité sophistiquée.

Comme s'il savait que le langage du corps pouvait révéler ses pensées,

Slade avait une étrange capacité à rester immobile. Et bien qu'il préférât les jeans et les sweaters, il n'avait cependant rien de fruste. Il n'était pas charmant, mais désarmant. Et sa sensualité était tout sauf sophistiquée. Plutôt animale.

Bien que le sujet ne l'intéressât guère, Slade posait des questions sur les antiquités, laissant ainsi à Jessica le temps de reprendre le sang-froid qu'elle avait failli perdre. Cela lui donnait aussi l'occasion de se faire une opinion plus précise sur Michael. Un type sans danger, apparemment. Joli garçon, avec assez de cervelle pour réussir en affaires. Ou pour représenter l'un des échelons de ce réseau de contrebande. Pas l'échelon supérieur. Il manquait de tripes pour ça.

Vu de l'extérieur, il semblait relativement assorti à Jessica. Policé, intelligent. Et pas mal physiquement, dans son genre. Mais apparemment ce n'était pas celui de la jeune femme. Ils n'avaient pas été amants. Quelle sorte d'homme était-il donc pour pouvoir la côtoyer quotidiennement sans coucher avec elle... ou devenir fou ? Michael était parvenu à se contrôler durant près de trois ans. Slade calcula qu'il avait échoué avant la fin du troisième jour. Michael Adams était soit éperdument amoureux de Jessica, soit plus malin qu'il ne le paraissait. Remarquant les regards incessants que Michael jetait sur elle, Slade éprouva un élan de sympathie. Amoureux ou non, il n'était pas indifférent.

Michael prit une gorgée de vin et s'efforça de poursuivre une conversation qui commençait à lui peser. Il connaissait assez Jessica pour avoir déjà lu sa réponse dans ses yeux. La seule femme qui comptait pour lui ne serait jamais sienne...

Tous trois se sentirent soulagés lorsque Betsy apporta le plateau de café.

— Jessica, si tu ne manges pas plus que ça, la cuisinière va de nouveau rendre son tablier.

— Tu sais bien qu'elle nous rend son tablier une fois par mois, répliqua Jessica avec désinvolture. Si elle ne le faisait pas, ça nous manquerait.

La perspective de devoir mettre les choses au point avec Michael lui coupait l'appétit. Il fallait pourtant le faire, sous peine de mourir de faim.

— Je prendrai le mien dans la bibliothèque, dit Slade en se versant une tasse. J'ai des choses à terminer ce soir.

— Bien, fit Jessica en évitant son regard. Allons prendre le nôtre au salon, Michael. Non, Betsy, laisse. Je vais porter le plateau, reprit-elle comme la gouvernante commençait à ronchonner.

Slade quitta la salle à manger le premier.

— Sers-toi un verre de cognac, dit Jessica à Michael en entrant dans le salon. Je ne prendrai que du café.

Il se versa une bonne dose et reboucha le flacon de cristal. Le feu que Betsy avait allumé pendant qu'ils dînaient pétillait avec une allégresse que ni Michael ni Jessica ne partageaient. Il la regarda verser le café dans les tasses en porcelaine. Le fond ivoire du service était orné de violettes délicatement

peintes. Il en compta chaque pétale avant de commencer.

— Jessica...

Voyant ses doigts se crispier sur le pot de crème, il jura en son for intérieur. Bizarre qu'il ne l'ait jamais autant désirée qu'à l'instant où il était sûr de ne pas l'obtenir. Jusqu'à présent, il était persuadé que lorsque le moment serait venu, tout se mettrait aisément en place.

— Je ne voulais pas te rendre malheureuse.

— Michael... fit-elle en le regardant dans les yeux.

— Non, ne dis rien. C'est écrit sur ta figure. La seule chose que tu n'as jamais su faire, c'est cacher tes sentiments... Tu ne veux pas m'épouser, acheva-t-il après avoir bu une gorgée de cognac.

— Non, je ne peux pas. Je suis désolée. Je regrette de ne pas avoir su plus tôt ce que tu éprouvais.

Il regarda son cognac, de la même couleur que les yeux de Jessica et tout aussi enivrant ; puis il posa son verre.

— Y aurait-il eu une différence si je t'avais demandée en mariage il y a un an ? Deux ans ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle avec un haussement d'épaules. Mais comme nous n'avons guère changé depuis, j'en doute.

Elle lui effleura le bras, regrettant de ne pas trouver de mots plus consolants.

— Je t'aime beaucoup, Michael, il faut que tu le saches. Mais je ne peux pas te donner ce que tu veux.

Il leva la main et lui encercla la nuque.

— Je ne te promets pas de ne pas essayer de te faire changer d'avis.

— Michael...

— Non, tout de suite, je n'insisterai pas. Mais j'ai l'avantage de bien te connaître, de savoir ce que tu aimes et ce que tu n'aimes pas.

Il lui prit la main et déposa un baiser sur la paume.

— Je t'aime suffisamment pour ne pas te harceler, ajouta-t-il en la lâchant. À demain, à la boutique.

— D'accord, acquiesça-t-elle tristement.

Ce baiser sur sa paume n'avait suscité qu'un vague regret.

— Bonne nuit, Michael.

La porte se referma derrière lui. Elle resta immobile. Elle n'avait ni envie de café ni le courage d'affronter Betsy et la cuisinière en rapportant le plateau à la cuisine. Laissant les choses telles quelles, elle monta l'escalier.

— Jess ? Ça va ?

Venant de la bibliothèque, la voix de Slade la fit s'arrêter sur la seconde marche.

Elle eut brusquement envie de se ruer dans ses bras et de pleurer. Au lieu de quoi, elle lança sèchement :

— Non, ça ne va pas. Je ne vois vraiment pas pourquoi ça irait.

— Vous avez fait ce que vous deviez faire. Et il n'ira pas se jeter du haut

de la falaise.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'avez pas de cœur. Vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer quelqu'un. Il faut avoir un cœur pour souffrir.

Elle grimpa en courant une dizaine de marches avant de s'immobiliser. Puis, fermant les yeux, elle envoya un coup de poing sur la rampe et fit demi-tour. Il était resté au bas des marches et l'attendait.

— Pardon, dit-elle.

— Pourquoi ? Vous avez passé un mauvais moment, je le comprends.

Mais la soudaine agressivité de Jessica l'avait touché plus profondément qu'il n'aurait voulu l'admettre.

— Non, ça n'a pas été aussi pénible que ça, dit-elle en se frottant le front avec lassitude. Et je n'ai pas le droit de vous utiliser comme punching-ball. Vous m'avez beaucoup soutenue aujourd'hui, je vous en remercie.

— Ne vous fatiguez pas, conseilla-t-il en se détournant.

Cette fois-ci, ce fut Jessica qui le rappela.

— Slade...

Il fit deux pas de plus, jura entre ses dents puis se retourna vers elle. Son regard sombre la fusillait, comme si les excuses l'avaient plus irrité que les insultes.

— Il est possible que vous ne soyez pas d'accord, mais on ne va pas en enfer pour avoir été gentil.

Sur ce, elle le laissa en plan dans le vestibule et monta l'escalier.

Deux heures du matin. La vieille horloge du vestibule sonna ses deux coups mélodieux. Jessica avait beau être épuisée, le sommeil la fuyait. Cela faisait une heure environ que le cliquetis saccadé de la machine à écrire de Slade s'était interrompu. « Il peut dormir, lui ! » pensa-t-elle, écœurée, en se retournant une fois de plus dans son lit. Mais, évidemment, il n'était pas en proie à un tel tourbillon d'émotions.

Ses pensées revinrent à Michael et elle soupira. « Non, sois honnête, Jessica. Ce n'est pas Michael qui t'empêche de dormir, c'est le type qui se trouve deux portes plus loin sur la gauche. »

Seule dans l'obscurité, gisant dans un enchevêtrement de draps et de couvertures, elle sentait à nouveau le sable lui gratter le dos, le soleil lui chauffer le visage et le vent la cingler. Slade pesait sur elle de tout son poids. Le désir s'éveilla dans son corps las, accélérant les pulsations de son cœur. Une douleur sourde lui creusa le ventre, remonta jusqu'aux seins. Elle bondit hors du lit et enfila une robe de chambre. Il lui fallait une boisson chaude pour se calmer. Et si ça ne marchait pas, elle allumerait la télévision jusqu'à ce qu'elle s'endorme devant un programme débile. Demain matin, tout s'arrangerait. Elle irait de bonne heure à la boutique et éviterait Slade jusqu'à ce qu'il ait fini de ranger la bibliothèque et rentre chez lui.

Elle sortit de sa chambre et, pieds nus, longea le couloir sans faire de bruit. S'arrêtant malgré elle devant la porte de Slade, elle leva la main vers la poignée. Non ! Grands dieux, à quoi pensait-elle donc ? Elle s'éloigna en hâte. Au point où elle en était, un cognac serait plus efficace qu'une tisane.

Contrairement à son habitude, elle descendit l'escalier à pas lents en évitant les endroits qui craquaient. Un cognac et un vieux film. Si avec ça elle ne dormait pas, c'était à désespérer. Remarquant que les portes du salon étaient fermées, elle fronça les sourcils. Qui donc avait fait ça ? On ne les fermait jamais. Avec un haussement d'épaules, elle attribua ce geste à Slade qui ne connaissait pas encore les habitudes de la maison. Elle traversa le vestibule et poussa l'une des portes.

Un rayon lumineux se braqua sur elle. Éblouie, elle leva la main pour se protéger les yeux, et recula de deux pas. Puis se figea. *Une lampe de poche.* Qui pouvait se promener dans le salon avec une lampe de poche ? La peur l'étreignit, lui nouant la gorge. Paniquée, elle fit demi-tour et monta l'escalier

quatre à quatre.

Au bruit de sa porte qui s'ouvrait brutalement, Slade se réveilla en sursaut. Une ombre se ruait sur son lit. Instinctivement, il l'empoigna, la fit basculer et la cloua sur le matelas. Au premier contact, il reconnut Jessica. Son parfum éveilla immédiatement ses sens.

— Qu'est-ce que vous foutez, bon Dieu ? s'écria-t-il en lui prenant les poignets.

Le souffle coupé, Jessica resta quelques secondes sans pouvoir répondre. La peur la faisait trembler de tous ses membres.

— En bas, balbutia-t-elle. Il y a quelqu'un en bas.

Il se raidit mais garda son calme.

— Un domestique, sans doute.

— À deux heures du matin ? s'emporta-t-elle.

Elle s'aperçut soudain qu'il était nu et qu'en basculant sur le lit les pans de sa propre robe de chambre s'étaient écartés.

— Avec une lampe de poche ? reprit-elle en se débattant.

Il se releva en hâte.

— Où ?

— Au salon.

Refermant sa robe de chambre, Jessica tenta de se convaincre que pas une seconde le désir ne l'avait effleurée.

— Vous n'allez pas descendre ? demanda-t-elle en le voyant enfiler son jean.

— Ce n'est pas ce que vous attendiez de moi en faisant irruption ?

Il ouvrit le tiroir où était rangé son revolver.

— Non. Je ne pensais à rien du tout. La police...

Elle tendit la main et alluma la lampe de chevet.

— Il faut téléphoner à la police, reprit-elle.

Elle s'interrompit brusquement, les yeux fixés sur l'objet qu'il tenait. Une nouvelle vague de terreur l'envahit.

— D'où tenez-vous ce truc ?

— Ne bougez pas.

Il était dans le couloir lorsqu'elle trouva enfin la force de se lever.

— *Non !* Vous n'allez pas descendre avec une arme. Voyons. Slade, comment...

Il la repoussa d'une poigne brutale. Son regard était glacial et dépourvu de toute expression.

— Restez tranquille, ordonna-t-il en lui fermant la porte au nez.

Trop choquée pour réagir, Jessica resta plantée devant le battant. Que se passait-il, bon sang ? C'était incroyable. Un inconnu rôdait dans le salon en plein milieu de la nuit et Slade tenait un gros revolver comme s'il était né avec ça dans la main. Les nerfs tendus à craquer, elle se mit à arpenter la pièce. Le silence la terrifia. C'était trop calme, trop silencieux. Attendre comme ça, sans rien faire, lui devint vite insupportable.

Slade venait d'examiner rapidement les pièces du rez-de-chaussée lorsqu'un craquement dans l'escalier le fit pivoter et braquer son arme. Terrifiée, Jessica chancela contre le mur.

— Bon Dieu ! cria-t-il en abaissant son revolver. Je vous avais dit de rester en haut.

Elle avait eu le temps de reconnaître l'attitude typique du tireur, telle que le présentaient les films policiers. Les tremblements la reprirent.

— Je n'ai pas pu. Il est parti ?

— On dirait, fit-il en lui prenant la main pour l'emmener au salon. Restez ici. Je vais jeter un œil dehors.

Jessica s'effondra dans un fauteuil et attendit. Un mince rayon de lune faisait naître des ombres dans la pièce obscure. Elle replia ses jambes sous elle et se recroquevilla sur son siège. La peur n'était pas un sentiment auquel elle était habituée. Fermant les yeux, elle s'obligea à respirer lentement et profondément.

Peu à peu ses tremblements s'apaisèrent et ses idées s'éclaircirent. Que faisait donc un écrivain avec un revolver ? Pourquoi n'avait-il pas appelé la police ? Un soupçon se fit jour en elle mais elle l'écarta aussitôt. Non, c'était ridicule...

Lorsque Slade regagna le salon dix minutes plus tard, elle n'avait pas bougé d'un centimètre.

Il appuya sur l'interrupteur et la lumière inonda la pièce.

— Rien, dit-il brièvement quoiqu'elle n'eût pas posé de question. Il n'y a pas signe de vie ni d'effraction.

— J'ai vu quelqu'un, je vous assure, protesta-t-elle avec indignation.

— Je n'ai pas dit le contraire.

Il disparut de nouveau sans lui laisser le temps de répondre. Lorsqu'il revint, il ne portait plus d'arme.

— Qu'avez-vous vu exactement ? demanda-t-il en entreprenant un examen plus approfondi du salon.

Les sourcils froncés, elle remarqua l'habileté professionnelle de ses gestes.

— Les portes du salon étaient fermées alors que d'habitude on les laisse ouvertes. Lorsque je suis entrée, quelqu'un a braqué sur moi une lampe de poche. Comme j'étais éblouie, je n'ai rien pu voir.

— Manque-t-il quelque chose dans cette pièce ? Des objets ont-ils été déplacés ?

Elle continua à l'observer, l'estomac serré, tandis qu'il explorait le salon. L'idée qui lui avait traversé l'esprit quelques instants plus tôt ne lui semblait plus ridicule. Tout concordait trop bien. Il avait déjà fait ça auparavant, des dizaines de fois. Il avait utilisé cette arme en d'autres occasions.

— Qui êtes-vous au juste ?

Accroupi devant l'armoire à alcools, il perçut l'intonation glaciale de sa voix. Les flacons en cristal n'avaient pas été dérangés.

- Vous le savez bien, Jess, dit-il sans se retourner.
- Vous n'êtes pas écrivain.
- Si.
- Allons donc ! Vous êtes sergent ? Lieutenant ?

Il prit la bouteille de cognac et en versa un peu dans un petit verre qu'il lui apporta.

- Je suis sergent. Buvez ça.
- Allez au diable !

Slade haussa les épaules et posa le verre à côté d'elle. Un calme mortel envahit Jessica, atténuant la souffrance d'avoir été trahie.

— Je veux que vous sortiez de ma maison. Mais, auparavant, je veux que vous m'expliquiez ce que vous êtes venu faire ici. C'est oncle Charlie qui vous a envoyé, n'est-ce pas ? Vous êtes ici en service commandé ?

Elle avait prononcé cette dernière phrase avec dégoût.

Slade garda le silence. Que devait-il lui dire pour l'apaiser ? L'empêcher de faire des bêtises ? Elle était livide, non plus de peur mais de colère.

— Bon, fit-elle en se levant. Je vais appeler moi-même votre commissaire. Vous pouvez remballer votre machine à écrire et votre revolver, sergent.

Il fouilla vainement dans ses poches ; ses cigarettes étaient restées dans sa chambre. Une chose était claire : il n'avait pas le choix, il devait tout lui dire.

— Asseyez-vous, Jess.

Comme elle ne semblait pas vouloir obéir, il la poussa dans le fauteuil, sans tenir compte de ses protestations.

— Taisez-vous et écoutez-moi. On soupçonne votre boutique d'être le siège d'un trafic de contrebande. Des objets volés en Europe seraient dissimulés dans des meubles que vous importez puis retirés ici, sans doute par un de vos clients.

À présent, elle n'essayait plus de l'interrompre. Les yeux écarquillés, elle le fixait comme s'il avait perdu la tête.

— Interpol veut mettre la main sur le chef et non sur les sous-fifres déjà connus et surveillés. Cet homme a déjà réussi à leur échapper et ils ne veulent pas que cela se reproduise. Vous, votre boutique, les gens qui travaillent pour vous resterez sous surveillance jusqu'à ce que ce bandit soit arrêté. À moins que l'enquête ne démontre qu'il s'agit d'une fausse piste. Entre-temps, le commissaire veut que vous soyez protégée.

— Cette histoire est invraisemblable ! Je n'en crois pas un mot.

Malgré ses dénégations, sa voix avait tremblé. Slade enfonça les mains dans ses poches.

— Nos informations sont très sérieuses, et mes ordres viennent directement du commissaire.

— C'est absurde, fit-elle d'une voix forte et méprisante. Croyez-vous que quelque chose de ce genre pourrait se produire dans ma boutique sans que

je sois au courant ?

Elle tendait la main vers son verre de cognac lorsqu'elle remarqua l'expression de Slade.

— Je vois...

Une douleur sourde lui étreignit la poitrine. Elle y posa la main comme pour l'apaiser puis croisa les doigts.

— Avez-vous emporté vos menottes, sergent ?

— Fermez-la, Jess.

Ne supportant plus son regard, il se remit à explorer la pièce.

— J'ai dit que le commissaire voulait que vous soyez protégée.

— Votre boulot était-il aussi de me séduire afin que je vous livre quelques informations ?

Il se retourna brusquement et elle se leva pour lui faire face. Fureur contre fureur.

— Est-ce que me faire l'amour fait partie de votre mission ?

— Je n'ai même pas commencé à vous faire l'amour, s'écria-t-il en agrippant les revers de sa robe de chambre, ce qui la fit presque décoller du sol. Et jamais je n'aurais accepté cette mission si j'avais deviné que vous alliez m'ensorceler chaque fois que je vous regarderais. Le FBI pense que vous êtes innocente. Vous ne comprenez pas que cela vous met dans une position encore plus dangereuse ?

— Comment puis-je comprendre quoi que ce soit si l'on ne me dit rien ? Quelle sorte de danger pourrait me menacer ?

Exaspéré, il la secoua.

— Ce n'est pas un jeu, Jess. Un homme a été tué à Londres, la semaine dernière. Il était tout près de découvrir qui tire les ficelles. Son dernier rapport parle de diamants d'une valeur de deux cent cinquante mille dollars.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? s'exclama-t-elle en se dégageant d'un sursaut. S'ils pensent qu'il y a des diamants planqués dans les meubles que j'importe, alors qu'ils viennent et qu'ils les démontent pièce par pièce.

— Et le numéro un sera prévenu et pourra leur échapper une fois de plus.

Nausée et migraine s'installaient inexorablement. Jessica se frotta les tempes.

— Comment êtes-vous sûr que je ne suis pas dans le coup ? C'est ma boutique, après tout.

Il la regardait se pétrir les tempes de ses doigts longs et fins.

— Vous n'êtes pas toute seule.

Elle se pétrifia puis, très lentement, baissa les mains.

— David ? Michael ? chuchota-t-elle, passant de l'incrédulité à la colère. Non ! Je ne vous laisserai pas les accuser.

— Pour le moment, personne n'accuse personne.

— Vous êtes venu pour nous espionner.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à vous.

— Alors pourquoi êtes-vous là ?

Le ton délibérément méprisant de Jessica lui donna envie de l'étrangler. Il répondit en articulant sèchement.

— Parce que le commissaire ne voulait pas que sa filleule finisse la gorge tranchée.

Cette éventualité la fit pâlir mais elle ne cilla pas.

— Qui pourrait me faire du mal ? David ? Michael ? Même vous, vous pouvez comprendre combien c'est absurde.

— Vous seriez surprise de savoir ce que les gens sont parfois amenés à faire dans certains cas. De toute façon, d'autres individus sont impliqués, des individus qui ne verraient en vous qu'un obstacle à supprimer.

Tout cela était démentiel. Jessica sentait le sol se dérober sous ses pieds. Ce n'était pas le moment de flancher. Une crise de nerfs n'arrangerait rien. Elle prit son cognac et en but une longue gorgée.

— Si vous faites partie de la police de New York, vous n'êtes pas dans votre juridiction, ici, objecta-t-elle.

Slade fut rassuré de voir la couleur revenir sur ses joues. Elle était plus forte qu'elle n'en avait l'air.

— Le commissaire a beaucoup d'influence. Je ne suis pas ici pour m'occuper de l'affaire de contrebande, en tout cas pas officiellement.

— Et pourquoi êtes-vous ici, officiellement ?

— Pour vous protéger.

— Oncle Charlie aurait dû me prévenir.

Slade haussa légèrement les épaules puis regarda autour de lui.

— Oui, peut-être... On ne peut pas savoir si ce rôdeur cherchait quelque chose ici même, ou s'il passait pour aller dans une autre pièce. La disposition de la maison ne permet pas de le dire... Y a-t-il quelque chose de déplacé, ou bien qui manque ?

Jessica suivit son regard qui balayait la pièce.

— Non. Je ne crois pas qu'il soit resté longtemps. Vous avez tapé à la machine jusque vers une heure du matin. Peut-on imaginer qu'il ait attendu que toutes les lumières soient éteintes pour commettre une effraction ? Ça semble idiot.

Il faillit lui rappeler qu'il n'y avait pas eu effraction puis se ravisa. Croire qu'il s'agissait d'un inconnu la rassurerait peut-être. Il se souvint que David couchait dans l'aile est de la maison.

— Il faut que je téléphone pour faire mon rapport. Allez vous coucher.

— Non.

Refusant d'admettre qu'elle n'osait pas monter seule, elle reprit son cognac.

— J'attendrai, dit-elle en se rasseyant tandis qu'il allait décrocher le téléphone du vestibule.

Elle l'entendit parler à voix basse mais s'efforça de ne pas écouter ce qu'il disait. Sa boutique ! Comment était-il possible que sa boutique serve à

quelque chose d'aussi invraisemblable qu'un trafic de grande envergure ? Si cela n'avait pas été aussi effrayant, elle en aurait ri.

Michael et David. Elle secoua la tête et ferma les yeux. Non, c'était impossible. Il y avait une erreur quelque part, la police et le FBI finiraient par s'en apercevoir.

Celui qui était entré dans le salon était un simple cambrioleur et rien de plus. Betsy n'avait-elle pas maintes et maintes fois rouspété parce que Jessica oubliait systématiquement de brancher l'alarme ? L'image de Slade, le revolver au poing, lui revint à l'esprit. Cette image-là, elle n'était pas près de l'oublier.

Après avoir raccroché, Slade trouva Jessica assise, les yeux fermés. Des cernes sombres creusaient son visage. Ce qu'il venait d'entendre au téléphone n'était guère fait pour les effacer. Après toutes ces émotions, elle avait besoin d'une bonne nuit de sommeil.

— Venez, dit-il en luttant contre l'attendrissement. Vous êtes fatiguée. Montez et prenez un somnifère si vous n'arrivez pas à dormir. Et demain, vous n'irez pas à la boutique.

— Mais je dois y aller.

— À partir de maintenant, vous devez faire ce qu'on vous dit de faire, rectifia-t-il. Vous serez plus en sécurité ici, où je peux garder l'œil sur vous. Désormais, vous ne quitterez plus cette maison sans moi. Ne discutez pas... Vous n'avez plus le choix, ajouta-t-il en lui prenant la main pour l'aider à se lever. Vous devez me faire confiance.

Elle avait confiance en lui, ce n'était pas là qu'était le problème. Sa première impression était la bonne. Avec lui, elle était en sécurité.

— Ça ne me plaît pas de savoir que vous êtes un flic, murmura-t-elle, tandis qu'il la poussait, marche après marche, dans l'escalier.

— Oui, ça ne me plaît pas non plus. Allez au lit, Jess.

Arrivé devant la porte, il lui lâcha le bras. Mais elle s'agrippa à sa main, pour l'empêcher de s'éloigner.

— Slade...

Ce qu'elle s'apprêtait à demander lui coûtait beaucoup. Admettre qu'elle était terrifiée à l'idée de rester seule lui était odieux.

— Je...

Elle s'interrompit, détourna les yeux puis lâcha :

— Vous voulez bien rester ?

— Je vous l'ai dit, le commissaire m'a donné des ordres.

— Non, ce n'est pas ça... Je voulais dire, avec moi... cette nuit.

Elle était si pâle, si douce, si vulnérable qu'il se sentit bouleversé. L'attendrissement le guettait à nouveau. Pour s'en défendre, il prit une voix brutale et froide.

— Quand je passe la nuit avec une femme, j'ai tendance à ne m'occuper que d'elle. Ce qui n'est pas à l'ordre du jour. J'ai autre chose à faire.

Un mélange d'excitation et de panique la fit vibrer.

— Je ne vous demandais pas de coucher avec moi, mais de ne pas me laisser seule.

Il la regarda longuement de la tête aux pieds. Une si jolie jeune femme, à la chair tiède, aux courbes douces...

— Vous me croyez capable de passer la nuit avec vous sans vous toucher ?

— Non.

La réponse était sortie d'un trait. Son corps palpitait déjà.

D'un geste prompt destiné à l'effrayer, il la poussa contre la porte.

— Pour affronter un type de ce genre, vous manquez d'expérience.

Sans aucune gentillesse, sa main se referma sur la gorge de Jessica. Le pouls de la jeune femme s'accélérait sous sa paume, mais ses yeux... ses yeux étaient dorés et ne manifestaient aucune peur. Il la désirait avec une telle violence qu'il risquait fort d'oublier tout le reste.

— Je ne suis pas l'un des messieurs polis et mondains que vous avez l'habitude de fréquenter, Jess, dit-il d'une voix d'un calme menaçant. Vous ignorez les endroits que j'ai fréquentés, les choses que j'ai vues. Je pourrais vous montrer des trucs qui feraient de votre amant français un enfant de chœur. Si je décidais de vous prendre, vous ne pourriez pas m'échapper.

Son cœur battait si fort qu'elle l'entendait à peine.

— Qui essaie de s'échapper, Slade ? demanda-t-elle, les yeux brouillés par le désir.

Ses bras lui parurent lourds, très lourds, lorsqu'elle les leva pour lui caresser le dos. Il se raidit et ses doigts se crispèrent sur la gorge de Jessica. Elle se pressa contre le corps de Slade.

Avec un gémissement, il céda et posa sa bouche sur celle de la jeune femme.

Instantanément, elle sentit ses sens s'embraser. C'était bien cela qu'elle voulait, cette folle passion que d'un seul contact il savait éveiller en elle. Ce baiser l'entraîna au bord de la folie pure. La réalité autour d'elle s'estompa, il n'y avait plus que Slade, auquel elle s'abandonnait tout entière. Qu'il lui enseigne ce qu'il voulait.

Il lui arracha sa robe de chambre, pris d'un besoin violent d'explorer chaque centimètre de son corps. Plus douce, incroyablement plus douce qu'il ne l'avait imaginée, sa peau semblait fluide sous ses doigts. En quelques secondes, il la fit trembler de tous ses membres. Elle avait des cuisses minces et musclées. Il y promena les mains avec une ardeur impatiente qui la fit se cambrer.

Désormais, il était trop tard : Slade comprit qu'il n'était plus capable de s'arrêter. Il s'était promis de la traiter sans ménagement, comme elle le méritait, puis de s'éloigner... pour leur bien à tous les deux. Mais ce corps souple et consentant le bouleversait. Son parfum tenace l'enivrait. Il releva la tête pour tenter de reprendre son sang-froid mais la bouche de Jessica se colla à sa gorge et il l'entendit murmurer son nom.

Il se retrouva dans le lit de la jeune femme sans trop savoir qui avait entraîné l'autre.

Elle se tortillait sous lui dans une sorte de délire. Dans l'enchevêtrement des draps, elle n'était plus consciente que de l'ouragan qui se déchaînait, rafales, ciel sombre, éclairs aveuglants. Le souffle haletant, il descendit sur sa gorge, sur ses seins. Ceux-ci s'érigèrent et le corps de Jessica se cambra tandis qu'il continuait sa descente éperdue. À demi folle, elle empoigna la tignasse drue de Slade, avide d'être prise avant d'exploser, tout en désirant que ce plaisir dément dure éternellement.

Il revint à ses seins, la langue traçant sur la peau douce une piste humide qui la fit s'embraser et se glacer successivement. Les dents de Slade attisaient le renflement doux d'un sein tandis que ses doigts dessinaient des méandres autour de l'autre. Lèvres et doigts poursuivirent leur supplice délicieux jusqu'à ce que Jessica soit prise de convulsions frénétiques. Elle poussa un cri.

Les caresses de Slade se firent plus audacieuses encore. Il avait toujours su que cette apparence fragile cachait une nature passionnée, mais sans imaginer qu'il s'y laisserait piéger. Elle réagissait sauvagement, comme une pouliche qu'on n'a pas encore dressée.

Le parfum musqué qu'il aimait tant chez elle semblait émaner de sa peau partout où il collait ses lèvres. Son corps était mince, presque trop mince, avec une douceur féminine qui lui donnait envie de continuer à la savourer centimètre par centimètre. Lorsque sa bouche descendit sur son ventre, elle gémit et planta ses ongles dans ses épaules en le pressant contre elle. Entre deux râles, il entendit son nom jaillir des lèvres tremblantes.

Il l'emmenait de sommet en sommet. Épuisée, Jessica n'était cependant pas encore satisfaite. Elle voulait davantage. Elle voulait tout. Animé d'une exigence surprenante, son corps palpitait. Ses lèvres ne parvenaient même plus à prononcer le nom de Slade. Ensemble, ils luttèrent contre la dernière barrière de vêtements qui les séparait. Elle agrippa ses hanches, étroites et fermes ; ses cuisses, longues et musclées.

Ils parvinrent à l'extase ensemble.

Longtemps après que Slade eût basculé sur le côté, Jessica continua de frémir. Son corps souffrait et jubilait. « Avons-nous fait l'amour ou la guerre ? » se demanda-t-elle dans une sorte de vertige. Jamais elle n'avait éprouvé quelque chose d'aussi fort et elle savait qu'elle ne l'éprouverait avec personne d'autre.

Elle s'était totalement abandonnée. Existait-il sur terre un autre homme qui eût cette puissance, cette intensité, cette... sauvagerie ? Il n'y avait jamais eu et il n'y aurait jamais personne d'autre pour elle. Elle lui avait donné son cœur longtemps avant qu'ils ne couchent ensemble.

« Oh, je t'aime, confessa-t-elle silencieusement, qui que tu sois, quoi que tu fasses. Mais le plus sûr moyen de te perdre est de l'avouer. » Fermant les yeux, Jessica posa la tête sur l'épaule de Slade. « Tu es déjà en train de te

demander comment tu t'es laissé aller ainsi, comment tu as cédé au désir et couché avec moi, devina-t-elle. Et tu cherches un moyen d'éviter que ça ne recommence. *Mais je ne te perdrai pas.* Tu ne t'en iras pas, Slade, quels que soient tes efforts. »

Elle se pencha sur lui et lui picora de baisers l'épaule puis la gorge.

— Jess...

Slade la repoussa doucement. Il avait besoin de se concentrer, de trouver un moyen de sortir du guêpier dans lequel il s'était fourré. C'était indispensable et urgent.

Jessica embrassa les doigts qui s'étaient mis en travers de son chemin, puis se hasarda jusqu'à la joue.

— Serre-moi fort, murmura-t-elle. Je veux sentir tes bras autour de moi.

Slade fit appel à toute sa volonté pour résister à cette supplique.

— Jessica, ce n'est pas malin. Nous devons...

— Je n'ai pas envie d'être maligne, Slade, murmura-t-elle contre sa bouche. Ne parle pas. Pas maintenant.

Ses doigts descendirent le long des hanches minces et elle sentit le corps de Slade se réveiller malgré lui.

— Je te veux, fit-elle.

Elle suivit de la langue le contour de ses lèvres et perçut le battement sourd du cœur qui s'emballait sous sa poitrine.

— Tu me veux. Cette nuit, c'est tout ce qui compte.

Le nuage pâle de ses cheveux, la blancheur de sa peau éclairée par la lune trouaient l'obscurité. Il vit aussi l'éclair ambré de ses yeux, avant qu'elle ne s'empare de sa bouche puis de son corps tout entier.

6

Slade ouvrit les yeux et découvrit Jessica à ses côtés. Elle dormait profondément, sa respiration était lente et régulière. Sous les longs cils, des cernes sombres marquaient sa peau blanche. Il s'était trahi durant son sommeil et l'avait enlacée pour se rapprocher d'elle. Leurs têtes reposaient sur le même oreiller. Après quelques minutes de reproches amers, il se glissa hors du lit. Jessica ne bougea pas. Silencieusement, il ramassa son jean et quitta la pièce. Une douche lui ferait le plus grand bien.

Il ouvrit le robinet d'eau froide à fond et se jeta sous le jet glacé, furieux contre lui-même. Il s'était rassasié d'elle toute la nuit. Alors, pourquoi la désirait-il encore ? Ce besoin d'elle qui le consumait allait nuire à sa mission. Il ne fallait pas oublier qu'il n'était ici qu'en service commandé.

Le bref échange téléphonique de la veille lui avait appris que la position de la jeune femme était encore plus délicate que ce qu'il croyait. Quelqu'un cherchait quelque chose dans sa maison. Quelqu'un en qui elle avait confiance. Il ne suffisait pas de découvrir son identité, il fallait aussi trouver ce que cette personne cherchait. Cette dernière tâche relevait du FBI. Lui devait surveiller Jessica jusqu'à ce que tout soit fini.

À nouveau, au téléphone, il avait suggéré d'éloigner Jessica pendant quelques jours. Mais les ordres qu'il avait reçus étaient catégoriques : il n'était pas question que Jessica s'en aille pour le moment. L'enquête était en cours, on ne pouvait pas prendre le risque de brouiller les pistes en la laissant s'éloigner. Bon, durant les prochaines quarante-huit heures, il ne la quitterait pas des yeux. Cela n'impliquait pas de coucher avec elle, se rappela-t-il, la tête sous le jet d'eau froide. Mais comment, après cette nuit de passion, vivre dans la même maison qu'elle et ne pas la toucher ?

Il attrapa le savon et se frotta vigoureusement, dans l'espoir de se débarrasser de ce parfum insistant qui semblait avoir imprégné sa peau.

Lorsqu'elle se réveilla, Jessica tendit la main. Mais la place à côté d'elle était vide. Elle en perdit instantanément sa sérénité. Au lieu de la détendre, ces quelques heures de sommeil semblaient l'avoir affaiblie un peu plus. S'il avait été là, si elle avait pu se blottir contre lui au réveil, elle n'aurait pas éprouvé cette sensation douloureuse de vide et de perte.

David et Michael. Non, il ne fallait pas y penser. Elle se couvrit le visage des deux mains et tenta d'écarter le soupçon qui s'insinuait dans son esprit. Puis elle revit le regard glacial de Slade tandis qu'il braquait son arme sur elle. Cette histoire était une erreur monstrueuse. Tout son univers basculait, il n'y avait plus aucune certitude à laquelle se raccrocher.

Prise de panique, elle bondit hors du lit. La maison lui semblait soudain une prison privée d'air. Elle s'habilla en hâte, dévala l'escalier et courut vers la plage. Elle avait besoin de respirer et de réfléchir.

Lorsqu'il vint frapper à sa porte dix minutes plus tard, Slade trouva le lit vide. Une angoisse inhabituelle lui serra la poitrine. Il jeta un coup d'œil dans la salle de bains et dans le bureau adjacent, puis descendit l'escalier. Dans la salle à manger, il n'y avait que Betsy.

— Où est-elle ?

Betsy lui jeta un regard méprisant tout en continuant de débarrasser les couverts.

— Alors vous aussi, vous êtes de bonne humeur, à ce que je vois ?

— Où est Jessica ?

— Elle avait l'air mal fichue, ce matin. Je me demande si elle n'aurait pas attrapé la grippe de David. Elle est descendue à la plage.

— Seule ?

— Oui, seule. Elle n'a même pas emmené son chien. Elle a dit qu'elle n'irait pas travailler aujourd'hui et...

Les poings sur les hanches, elle regarda le dos de Slade qui s'éloignait.

— Et voilà, marmonna-t-elle avec un claquement de langue réprobateur. Tous les mêmes. On peut toujours se fatiguer, ils n'écourent rien.

Il faisait froid. Ce qui permit à Slade de dissimuler l'étui de son revolver sous une veste. Où était encore passée cette inconsciente ? Du haut des marches, il repéra la frêle silhouette près des rochers et s'élança pour la rejoindre.

En l'entendant approcher, Jessica se retourna. Il l'empoigna par les épaules et la secoua de toutes ses forces.

— *Espèce d'idiot !* Qu'est-ce que tu fous là, toute seule ? Tu n'as pas compris ta situation ?

La main de Jessica s'abattit brutalement sur la joue de Slade. La gifle les surprit autant l'un que l'autre et leurs regards furieux s'affrontèrent. Il relâcha son étreinte, ce qui permit à Jessica de reculer.

— Ne crie pas ! ordonna-t-elle tout en caressant instinctivement la joue meurtrie. Je ne supporterai de cris de personne.

— De moi, tu devras bien, répondit-il d'un ton plus calme. Je te pardonne ce coup-là, Jess, mais la prochaine fois, rappelle-toi que je sais les rendre. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je me promène. J'ai demandé à David de tenir la boutique aujourd'hui. Conformément à vos ordres, sergent.

« Nous y revoilà », se dit-il en enfouissant les mains dans ses poches. Les

cheveux indisciplinés de la jeune femme voletaient sur son visage.

— À partir de maintenant je te défends de quitter la maison sans mon autorisation.

L'éclat furieux des yeux de Jessica se brouilla de larmes. Serrant les bras sur sa poitrine, elle s'écarta. Elle lui avait montré sa colère, elle lui avait montré sa passion, elle ne lui montrerait pas sa faiblesse.

— Je suis aux arrêts ? demanda-t-elle d'une voix enrouée.

Il aurait préféré recevoir une autre gifle plutôt que de la voir pleurer.

— Sous protection, répliqua-t-il en posant les mains sur ses épaules. Jess...

Elle secoua la tête, craignant des mots tendres qui la feraient s'écrouler. Lorsqu'elle sentit le front de Slade sur le sien, elle ferma les yeux de toutes ses forces.

— Tiens bon, murmura-t-il. Ça ne durera pas longtemps. Quand ce sera fini...

— Quand ce sera fini, que se passera-t-il ? s'écria-t-elle avec désespoir. L'un de mes amis sera en prison ? C'est ça que je dois espérer ?

Elle se détourna pour contempler la baie. La mer était agitée, grise et couverte d'écume. Le ciel se couvrait de lourds nuages annonciateurs d'orage.

— Il faut tenir bon, dit-il en resserrant son étreinte.

Ah oui ? Était-ce comme cela qu'il voyait sa propre vie ?

— Pourquoi m'as-tu laissée seule ce matin ?

Il la lâcha. Sans même se retourner, elle sentit qu'il s'était écarté. Rassemblant son courage, elle lui fit face. Slade avait repris son masque impassible. Si le corps de Jessica n'avait pas conservé les meurtrissures de leur nuit d'amour, elle aurait pu croire qu'elle avait rêvé. L'homme qui la regardait ne manifestait aucune émotion.

— Je sais ce que tu vas me dire, reprit-elle enfin. Que c'était une erreur. Un coup de folie qui n'aurait pas dû se produire et qui ne se reproduira pas.

Elle redressa le menton avec fierté.

— Je t'en prie, ne te donne pas cette peine, acheva-t-elle.

Il aurait dû la laisser partir, sans rien ajouter. Mais, malgré lui, ses doigts se refermèrent sur le bras de Jessica.

— Oui, c'était une erreur. Un coup de folie qui n'aurait pas dû se produire. Mais je ne peux pas te promettre que cela ne se reproduira pas. Il m'est impossible de vivre à tes côtés sans te désirer.

L'homme se glissa derrière le bosquet. D'un geste tranquille et sûr, il ouvrit sa mallette et commença à assembler les pièces de son fusil. Pour l'instant, il ne prêtait guère attention aux deux silhouettes qui discutaient sur la plage. Une chose après l'autre. Discipline qui expliquait sa réussite dans ce métier. Il n'avait accepté ce contrat que quatre heures plus tôt et l'aurait mené à bien en moins de temps encore.

Après avoir mis en place le viseur, il sortit un mouchoir. Ce vent froid n'allait pas soulager son rhume. Mais dix mille dollars permettraient d'acheter plus de médicaments qu'il n'en aurait besoin. Il se moucha, rangea son mouchoir puis, se campant solidement, visa les deux silhouettes.

— Pourquoi était-ce une erreur ? demanda Jessica dont les forces revenaient.

Slade poussa un soupir. *Parce que je suis un flic du Lower East Side, le quartier le plus mal famé de la ville, et que j'ai vu des choses dont je ne pourrai jamais te parler. Parce que je te veux, pas seulement maintenant, mais pour demain et les vingt années qui viennent, et que cela m'effraie.*

— L'huile et l'eau, quoi qu'on fasse, ça ne se mélange pas. C'est aussi simple que ça, Jess. Tu voulais marcher, alors marchons.

Il lui prit la main et l'entraîna.

Slade lui cachant à demi Jessica, il abaissa son arme. Le contrat ne concernait que la femme et les affaires étaient les affaires. Le vent qui s'engouffrait sous son manteau gris le glaçait jusqu'aux os. Il se moucha à nouveau puis s'assit pour attendre.

D'un coup de pied, Jessica envoya un galet ricocher contre un rocher.

— Tu es un écrivain, oui ou non ?

— C'est ce que je me dis.

— Alors pourquoi fais-tu ce métier ? Il ne te plaît pas, ça se voit.

Ce n'était pas censé se voir. Le fait qu'elle ait deviné ce qu'il avait réussi à cacher à tout le monde, y compris à lui-même par moments, le mit en colère.

— Écoute, je fais ce que j'ai à faire et ce que je sais faire. Tout le monde n'a pas le choix.

— Si. On a tous le choix.

— J'ai une mère qui n'a pour vivre qu'une pension de veuve de flic, explosa-t-il. J'ai une sœur qui est en troisième année d'université et on ne paie pas des études universitaires avec des refus d'éditeurs.

Jessica posa les mains sur les joues de Slade. Ses paumes étaient fraîches et douces.

— Alors tu as fait ton choix. Un choix que peu d'hommes auraient fait. Plus tard, quand tu seras publié, tu auras tout ce que tu désirais. L'honneur d'avoir travaillé pour ta famille et la satisfaction de faire ce qui te plaît.

— Jess...

Il lui prit les poignets mais sans écarter ses mains. Le pouls de Jessica battait sous ses doigts, le faisant réagir malgré lui.

— Tu me rends fou, marmonna-t-il.

— Et cela ne te plaît pas.

Elle se laissa aller contre lui et ferma à demi les paupières.

Il l'étreignit, dévorant la bouche consentante. Aussi fraîches que ses mains, les lèvres de Jessica s'embrasèrent vite sous le baiser. Pris déjà de frénésie, il plongeait les mains dans les boucles blondes et savoura la bouche douce qu'elle lui offrait. Il sentit les bras de la jeune femme se refermer autour de son cou, l'emprisonnant dans sa douceur, son parfum, son désir.

Le viseur d'un fusil muni d'un silencieux avait pris pour cible le crâne de Slade.

— Jess... murmura-t-il contre les lèvres de Jessica.

Il n'interrompt le baiser que pour la presser contre sa poitrine, en s'efforçant de se calmer.

— Tu es fatiguée, dit-il en l'entendant soupirer. Nous allons rentrer. Tu devrais te recoucher et dormir encore un peu.

Elle reprit docilement sa place à côté de lui. « Patience, se dit-elle. Il n'est pas homme à se donner facilement. »

— Je ne suis pas fatiguée, mentit-elle en marchant du même pas que lui. Je pourrais te donner un coup de main dans la bibliothèque.

— Exactement ce dont j'ai besoin, grommela-t-il en levant les yeux.

Un reflet blanc dans le feuillage clairsemé du bosquet attira son attention. Ses muscles se tendirent tandis qu'il scrutait les arbres. Il crut d'abord à un frémissement des feuilles dû au vent. Mais l'éclair blanc resurgit.

— Je suis une très bonne organisatrice, si je m'y mets, disait Jessica en le précédant. Et je...

Poussée brutalement par Slade, elle perdit l'équilibre et atterrit sur le sol derrière un monticule rocheux. Un claquement sec retentit, comme si une pierre en avait heurté une autre. Avant qu'elle ait pu reprendre souffle, Slade avait sorti son arme.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne bouge pas !

Sans la regarder, il la maintenait au sol tout en scrutant la plage. Les yeux de Jessica restèrent rivés sur son revolver.

— Slade ?

— Il est dans le bosquet, à environ vingt mètres de nous. Bien placé. Il ne bougera pas... du moins pour l'instant.

— Qui ? De quoi parles-tu ?

Il lui jeta un rapide coup d'œil dans lequel elle reconnut l'expression glaciale de la veille.

— L'homme qui vient de te tirer dessus.

Elle se pétrifia.

— Personne ne m'a tiré dessus. Je n'ai pas entendu...

— Il a un silencieux, fit Slade en se déplaçant légèrement afin d'avoir une meilleure vision des marches de l'escalier. C'est un pro. Il attendra que nous sortions d'ici.

Jessica se souvint du bruit étrange qu'elle avait entendu un dixième de seconde après que Slade l'eut fait tomber : une pierre frappant une pierre. Un vertige la prit, troublant sa vue. Tout se confondit autour d'elle en un brouillard gris. La voix de Slade lui parvenait de très loin. Les oreilles bourdonnantes, elle se concentra sur lui. Il regardait toujours les marches.

— ... que nous savons qu'il est là.

— Quoi ?

Exaspéré, il baissa les yeux sur elle. Le visage de Jessica était livide et ses yeux ternes et vides. Ce n'était pourtant pas le moment de s'évanouir.

— Reprends-toi et écoute-moi, dit-il d'un ton brutal en lui soulevant le menton. Notre chance est qu'il ne sait pas que nous l'avons repéré. Il croit sans doute que nous nous sommes couchés à l'abri de ces rochers pour faire l'amour. S'il avait su qui je suis, il se serait occupé de moi sans attendre de t'avoir dans son viseur. Maintenant, il n'y a qu'une seule chose à faire, Jess, tu comprends ?

— Une seule chose, répéta-t-elle d'une voix atone.

— Reste couchée.

Elle faillit céder à un fou rire hystérique.

— Ça me paraît une bonne idée. Combien de temps crois-tu qu'il faudra rester là ?

— Tu restes là jusqu'à ce que je revienne.

Les bras de Jessica se jetèrent autour de lui avec l'énergie du désespoir.

— N'y va pas ! Il va te tuer.

— C'est toi qu'il veut, répliqua placidement Slade en se dégageant. Je veux que tu fasses exactement ce que je t'ai dit.

Calmement, il ôta sa veste, décrocha l'étui de son revolver, puis sortit sa chemise de son jean et coinça l'arme dans sa ceinture.

— Je vais me mettre debout et, au bout d'une minute, me diriger vers l'escalier. Il se dira que tu n'as pas voulu de moi ou bien que nous avons fini et que tu restes là un moment.

Il était inutile de tenter de le retenir, Jessica le savait. De toute façon, il n'en ferait, qu'à sa tête.

— Et s'il te tire dessus ? Tu feras un sacré garde du corps, une fois que tu seras mort.

— S'il le fait, ça sera à la minute où je me lèverai, dit-il en lui prenant le visage dans les mains. Dans ce cas, il te restera toujours le revolver... Ne t'inquiète pas, Jessica, je vais revenir, ajouta-t-il après un baiser rapide mais ardent.

Il se leva avec nonchalance, sans la quitter des yeux. Jessica compta dix longues secondes silencieuses. Toutes ses fonctions vitales semblaient s'être ralenties. Son cerveau, son cœur, ses poumons. Respirait-elle encore ? Elle n'en avait pas l'impression. La peur l'enveloppait tout entière, la submergeait. Slade lui souriait pour la rassurer mais, son regard restant froid, elle se demanda si cette grimace n'était pas plutôt destinée à l'homme qui les

guettait.

— Quoi qu'il arrive, reste où tu es. Ne bouge pas d'un poil.

Sur ces mots, il se retourna et se dirigea tranquillement vers l'escalier. Affichant une décontraction qu'il était loin d'éprouver, il planta les pouces dans les poches arrière de son jean. Un filet de sueur dégoulinait dans son dos.

Tu feras un sacré garde du corps, une fois que tu seras mort. Les mots de Jessica résonnaient dans sa tête tandis qu'il montait lentement les marches. La balle silencieuse avait raté de peu sa cible. En se montrant à découvert, il courait un gros risque, non seulement pour lui-même mais aussi pour Jessica.

Un risque calculé, toutefois. Il compta les marches. Cinq, six, sept... Il était peu probable à présent que le tireur ait son fusil braqué sur lui. Il devait attendre que Jessica se relève. Dix, onze, douze... Avait-elle compris cette fois-ci ? « Ne te retourne pas. Pour l'amour de Dieu, ne te retourne pas. » Il n'y avait qu'une façon de la protéger.

Dès qu'il eut atteint le sommet, Slade sortit son arme et se rua vers les arbres.

Le tapis de feuilles mortes allait le trahir. Ce qui ne serait pas plus mal, car cela détournerait l'attention de l'homme de Jessica. En zigzaguant, Slade courut vers l'endroit où était apparu le reflet blanc. Juste au moment où il se jetait derrière un chêne, il entendit un bruit étouffé et des éclats de bois jaillirent à quelques centimètres de son épaule.

Près, très près, constata Slade sans s'affoler. L'homme avait dû comprendre qu'il avait raté son contrat. Et maintenant il ne pouvait ignorer que la police était sur le coup. Il avait vu le revolver de Slade et pu constater que sa réaction n'était pas celle d'un amateur.

Slade attendit patiemment. Cinq minutes interminables s'écoulèrent, puis dix. La sueur séchait dans son dos. Évitant tout bruit, les deux hommes restaient immobiles, chacun guettant l'autre. Un oiseau, que la course de Slade avait effrayé, revint se poser au-dessus de sa tête et se mit à chanter avec allégresse. À moins de cinq mètres, un écureuil cherchait des glands. S'interdisant toute supputation, Slade attendait. Les nuages orageux s'amoncelaient, cachant le soleil. Le bosquet s'assombrit et il se mit à faire froid. Le vent s'engouffrait impitoyablement dans sa chemise.

Il y eut un éternuement étouffé puis un bruissement de feuilles. Slade se jeta à terre. La silhouette furtive d'un homme apparut entre deux troncs. Slade roula sur le ventre et tira trois fois.

Une frayeur plus réfrigérante que le vent venant de la mer engourdissait Jessica. Elle n'entendait plus que le bruit des rafales et celui de la mer. Cette cacophonie sauvage, le hurlement du vent, le fracas furieux des vagues sur les rochers qu'elle adorait peu de temps auparavant lui semblaient à présent effroyables... Au-dessus d'elle, le ciel se couvrait. Elle tendit la main et attrapa la veste de Slade. Le cuir lisse et éraflé avait conservé son odeur, qui la

rassura un peu. Si elle pouvait le sentir, c'est qu'il était vivant. Et si elle le désirait de toutes ses forces et suffisamment longtemps, il le resterait.

Mais cette attente était insupportable. Slade avait promis de revenir. Elle devait le croire, envers et contre tout. Elle porta la main à ses lèvres et constata qu'elles étaient froides. La chaleur de son dernier baiser s'était évanouie depuis longtemps.

« J'aurais dû lui dire que je l'aime, se reprocha-t-elle dans un accès de désespoir. J'aurais dû le lui dire avant qu'il ne s'en aille. Si jamais... » Non, elle ne devait pas se permettre une telle supposition. Il allait revenir. Elle se déplaça de quelques centimètres sur le sol afin d'apercevoir l'escalier. Les trois détonations la firent se pétrifier. Sa poitrine se serra, bloquant toute respiration. Les poumons en feu, elle bondit hors de sa cachette et se mit à courir. La peur la rendait maladroite. Deux fois, elle trébucha sur les marches, se remit debout et reprit sa course. Déboulant dans le bosquet, elle dérapa sur les feuilles et les branches qui jonchaient le sol.

Dès qu'il l'entendit, Slade jaillit. Il fut rapide, mais pas assez cependant pour l'empêcher de voir ce qu'il voulait lui cacher. Jessica acheva sa course folle dans ses bras, le soulagement se muant en effroi et l'effroi en tremblements incoercibles.

Slade se plaça en écran entre elle et la scène qui le bouleversait.

— Tu n'écoutes donc jamais ce qu'on te dit ? demanda-t-il en la prenant dans ses bras.

— Est-ce qu'il... est-ce que tu...

Incapable d'achever, elle ferma les yeux. Pas question d'être malade. Ni de s'évanouir. L'un des boutons de la chemise de Slade s'enfonça dans sa joue ; elle se concentra sur la douleur.

— Tu n'es pas blessé ?

— Non, dit-il brièvement.

Jamais elle n'aurait dû découvrir cet aspect de sa vie. Il aurait dû y veiller.

— Pourquoi n'es-tu pas restée sur la plage ?

— J'ai entendu les détonations. J'ai cru qu'il t'avait tiré dessus.

— Eh bien, tu nous aurais rendu grand service en déboulant dans ses pieds ! grogna-t-il.

Il l'écarta pour la regarder puis la reprit dans ses bras.

— Tout va bien maintenant. C'est fini.

Pour la première fois, il avait pris un ton tendre, aimant. Cela la bouleversa plus que ne l'auraient fait des remontrances. Elle se mit à pleurer, à gros sanglots ; ses doigts s'insinuèrent sous la chemise de Slade tandis que de l'autre main elle tenait toujours sa veste.

Sans mot dire, il l'entraîna hors du bosquet, s'assit dans l'herbe et la prit sur ses genoux. Il la laissa pleurer tout son saoul, en la berçant et en lui murmurant des mots de réconfort.

— Je suis désolée, balbutia-t-elle. Je ne peux pas m'arrêter.

— Vas-y, ne te retiens pas, dit-il en l’embrassant sur la tempe. Tu n’as pas besoin d’essayer de te montrer forte cette fois-ci.

Elle enfouit son visage contre la poitrine de Slade et laissa couler ses larmes jusqu’à ce que ses yeux se tarissent. Slade la réconfortait de son mieux, mais cette fois ce n’était plus pour obéir aux ordres. S’il avait pu en trouver le moyen, il aurait effacé de la mémoire de Jessica cette horrible matinée et l’aurait emmenée très loin, à l’écart de toute ignominie.

— Quand j’ai entendu ces coups de feu, je n’ai pas pu rester sur la plage.

— Non, bien sûr, fit-il en l’embrassant sur les cheveux. Je comprends.

— J’ai cru que tu étais mort.

— Chut.

Il prit ses lèvres avec une tendresse dont ni elle ni lui ne l’auraient cru capable.

— Dans toutes les histoires, il y a les bons et les méchants. Tu devrais avoir plus confiance dans les bons.

Elle voulut sourire mais préféra se jeter dans ses bras. Ce contact lui prouvait qu’il était sain et sauf.

— Oh, Slade ! Je ne suis pas sûre de pouvoir revivre quelque chose de semblable. *Pourquoi ?* Pourquoi quelqu’un voudrait-il me tuer ? Ça n’a aucun sens.

Il l’écarta pour la regarder. Les yeux de Jessica étaient rouges et ses paupières gonflées d’avoir trop pleuré.

— Peut-être sais-tu quelque chose dont tu ignores l’importance. À mon avis, le chef de cette bande est assez malin pour s’être rendu compte que le FBI est sur sa piste. Tu représentes pour lui un risque énorme.

— Mais je ne *sais* rien ! insista-t-elle en pressant les mains sur ses tempes. Quelqu’un veut me tuer et je ne sais même pas qui c’est ni pourquoi il le veut. Tu as dit que... que cet homme était un professionnel. Ça veut dire qu’on l’a payé pour me tuer ?

— Rentrons.

Il la tira pour qu’elle se mette debout mais elle se dégagea d’un sursaut. Elle ne pleurait plus et elle avait retrouvé une énergie inquiétante, près de la crise de nerfs.

— Combien est-ce que je vauX ? Combien l’a-t-on payé ?

— Ça suffit, Jess. Tu vas rentrer et préparer un sac. Je vais t’emmener à New York.

— Je n’irai nulle part.

— Bon Dieu, si ! gronda-t-il en l’entraînant vers la maison.

Jessica se dégagea à nouveau.

— Écoute-moi. Il s’agit de *ma* vie, de ma boutique, de mes amis. Je resterai ici jusqu’à ce que ce soit fini. Je t’obéirai jusqu’à un certain point, Slade, mais je ne m’enfuirai pas.

Il la jaugea lentement du regard.

— Il faut que je fasse mon rapport. Monte dans ta chambre et attends-

moi.

Il s'était résigné trop facilement. Méfiante, elle hocha la tête.

— Très bien.

Tout aussi méfiant qu'elle, il lui emboîta le pas.

Dès qu'elle eut regagné sa chambre, Jessica se déshabilla. Il était devenu d'une suprême importance qu'elle se débarrasse de chaque grain de sable, de toute trace de cette matinée sur la plage. Elle ouvrit en grand le robinet d'eau chaude et la salle de bains s'emplit de vapeur. Puis elle plongea dans la baignoire et le contact de l'eau brûlante sur sa peau glacée lui fit pousser un petit cri. Elle prit le savon et se frotta encore et encore jusqu'à ce qu'elle ne sente plus l'odeur du sel ni celle de sa peur.

Elle avait vécu un cauchemar. Peu à peu, elle redécouvrait la réalité familière autour d'elle. Le carrelage vert qui recouvrait les murs, la fougère exubérante sur sa fenêtre, les serviettes ivoire ornées d'un liseré vert qu'elle avait choisies le mois dernier.

Un mois plus tôt, quand sa vie était simple. Aucun homme alors n'avait été payé pour la tuer. David représentait toujours le frère qu'elle n'avait pas eu. Michael était son ami et son associé. Elle n'avait jamais entendu parler d'un nommé James Sladerman.

Elle ferma les yeux et pressa sur ses paupières ses doigts humides et chauds. Non, ce n'était pas un simple cauchemar. Elle était restée blottie derrière un amas de rochers pendant qu'un homme qu'elle connaissait à peine, et qu'elle aimait, risquait sa vie pour la protéger. C'était horriblement réel. Fini le temps où elle pouvait rétorquer avec assurance à Slade qu'il se trompait, que la police faisait fausse route ! Tandis qu'elle continuait à lui faire sottement confiance, quelqu'un qu'elle aimait l'avait déçue, trahie. Utilisée.

Lequel ? Qui pouvait-elle soupçonner d'une chose pareille ? Qui de David ou de Michael avait pu accepter qu'on passe un contrat pour l'éliminer ? Non, c'était tout bonnement impensable.

Slade supposait qu'elle savait quelque chose dont elle ignorait l'importance. C'était peut-être vrai mais qu'y pouvait-elle ? Elle s'allongea dans la baignoire et ferma à nouveau les yeux. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre.

Peu satisfait de sa conversation avec son contact, Slade appela directement le commissaire.

— Quoi de neuf, sergent ?

— Quelqu'un a essayé de tuer Jessica ce matin, répondit-il abruptement.

Un silence se fit sur la ligne.

— Donnez-moi les détails, dit enfin Dodson.

Slade fit son rapport d'une voix sèche et dépourvue d'intonation. Mais ses doigts, crispés sur l'appareil, avaient blanchi à l'endroit des articulations.

— Elle ne partira pas de son plein gré, conclut-il en se plantant une cigarette entre les lèvres. Je voudrais l'emmener, aujourd'hui même. J'ai besoin que vous me donniez officiellement l'ordre de la mettre à l'écart et sous protection. Nous pourrions être à New York en moins de deux heures.

— Si je comprends bien, vous avez déjà fait cette demande.

— Vos amis du FBI veulent qu'elle reste, répondit-il sans cacher son amertume. Ils refusent que quoi que ce soit n'interfère avec l'enquête en cours. Le moment est trop délicat, selon eux... Tant qu'elle accepte de coopérer, ils ne la déplaceront pas, c'est ce qu'ils m'ont répondu.

— Et Jessica est d'accord pour coopérer ?

— C'est une cinglée, entêtée et trop obnubilée par ses copains, Adams et Ryce, et sa boutique, pour penser à elle-même.

— Il me semble que vous l'avez bien jugée, commenta le commissaire. A-t-elle confiance en vous ?

— Oui, fit Slade en lâchant un nuage de fumée.

— Gardez-la dans la maison, Slade. Dans sa chambre, si cela vous paraît nécessaire. Vous pouvez faire croire aux domestiques qu'elle est malade.

— Je voudrais...

— Ce que vous voudriez n'est pas la question, coupa froidement Dodson. Ni ce que je veux. S'ils ont été jusqu'à engager un tueur professionnel, elle sera plus en sécurité chez elle, et avec vous, que n'importe où ailleurs. Il faut que nous bouclions cette affaire rapidement et, si possible, avant que le chef de la bande n'ait compris que le contrat sur Jessica n'est plus réalisable.

— Elle n'est plus qu'un appât, fit Slade d'un ton amer.

— Eh bien, veillez à ce qu'elle ne soit pas avalée ! Ce sont vos ordres.

— Bon, d'accord.

Écœuré, Slade raccrocha brutalement. Il lui semblait qu'on lui avait ligoté les mains. Un mur de refus se dressait devant lui. L'enquête, son bien-fondé, il s'en foutait. Seule Jessica comptait. Ce qui annihilait son objectivité et, du coup, la mettait en péril. Il s'intéressait trop à elle pour réfléchir sainement.

Non, *s'intéresser* n'était pas le terme exact. Il était amoureux d'elle. Quand et comment cela était arrivé, il n'en avait pas la moindre idée. Peut-être cela avait-il commencé dès le premier jour, lorsqu'elle avait dévalé l'escalier et failli tomber contre sa poitrine. Quelle ânerie !

Il se frotta énergiquement la figure. Même en dehors du pétrin dans lequel ils étaient, c'était une ânerie. Ils étaient nés de part et d'autre d'une barrière sociale infranchissable et avaient toujours vécu aux antipodes l'un de l'autre. Il n'avait aucun droit de l'aimer, encore moins de vouloir qu'elle l'aime. Si elle avait besoin de lui à présent, professionnellement autant que moralement, il n'en serait plus de même une fois sa mission achevée.

Dans l'immédiat, il ne pouvait se permettre de réfléchir à ce qu'il éprouverait lorsque Jessica serait définitivement hors de danger. Il devait d'abord faire en sorte qu'elle le soit. Rassemblant tout son courage, il écrasa sa cigarette et monta l'escalier.

Il pénétra dans la chambre au moment où Jessica sortait de la salle de bains, drapée dans une grande serviette ivoire bordée de vert. Ses cheveux humides s'épalaient sur ses épaules et elle répandait un parfum frais de savon. La chaleur de son bain lui avait rosi les joues.

Ils se dévisagèrent un instant, sans bouger. Puis il se retourna pour fermer la porte. Elle sentit qu'il était à la fois déçu et irrité.

— Ça va ?

— Oui, fit-elle dans un soupir. Ça va mieux. Ne sois pas fâché contre moi, Slade.

— Ne demande pas l'impossible.

— Bon... Que faisons-nous à présent ?

Pour se donner une contenance, elle alla prendre sa brosse à cheveux sur la coiffeuse.

— Nous attendons, répondit-il avec une impatience mal contenue. Tu dois rester dans la maison, faire croire aux domestiques que tu es malade, ou fatiguée, ou simplement que tu as envie de te reposer. Tu ne dois ni ouvrir la porte, ni répondre au téléphone, ni voir personne si je ne suis pas avec toi.

Elle reposa brutalement sa brosse et leurs regards se heurtèrent dans le miroir de la coiffeuse.

— Je ne me laisserai pas enfermer dans ma propre maison.

— Si tu préfères une cellule, libre à toi.

— Tu ne peux pas me mettre en prison.

— Ne parie pas là-dessus, dit-il en s'adossant contre la porte pour se détendre les muscles. À partir de maintenant, tu vas faire ce que je te dis, Jess.

Au souvenir des minutes d'attente effroyable sur la plage, l'indignation de Jessica se calma. Ce n'était pas seulement sa vie qu'elle risquait, mais aussi celle de Slade.

— Tu as raison, murmura-t-elle. Excuse-moi.

Puis elle pivota brusquement et s'écria :

— Je *déteste* ça ! Tout, je déteste tout.

— J'ai dit à Betsy que tu ne voulais pas qu'on te dérange, reprit-il d'un ton placide. Elle s'est mis dans la tête que tu avais attrapé la grippe de David. On ne va pas la détromper. Tu devrais dormir un peu.

— Ne t'en va pas, dit-elle en hâte comme il posait la main sur la poignée de la porte.

— Je vais seulement descendre à la bibliothèque. Tu as besoin de repos, Jess, tu es épuisée.

— J'ai besoin de toi, corrigea-t-elle. Fais-moi l'amour, Slade... comme si nous n'étions qu'un homme et une femme qui désirent être ensemble.

Avec un regard suppliant, elle lui entoura le cou.

— Faisons comme si c'était vrai, quelques heures seulement. Donnons-nous le reste de la matinée.

Il lui caressa la joue du dos de la main, d'un geste d'une tendresse inhabituelle. Savait-elle qu'il la désirait aussi ardemment qu'elle le désirait, qu'il désirait caresser son corps et s'abîmer en elle ? Quelque chose se rompit en lui, en songeant qu'il avait bien failli la perdre définitivement.

— Tes yeux sont cernés, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Tu devrais te reposer.

Mais ses lèvres s'abaissaient déjà vers celles de Jessica. Bouleversée par cette douceur nouvelle, elle se blottit contre lui. La main de Slade parcourait son visage comme pour en retrouver les traits. Elle soupira et écarta les lèvres.

Après les étreintes tumultueuses et presque brutales de la nuit passée, la délicatesse de ce baiser les émut profondément.

Les doigts de Slade se posèrent sur la gorge de Jessica où palpitait un pouls rapide. Elle le désirait autant qu'il la désirait. Ne pensant plus qu'à cela, Slade dénoua la serviette qui recouvrait le corps de la jeune femme et l'emporta sur le lit.

Elle vit ses yeux sombres la regarder intensément tandis qu'elle déboutonnait sa chemise. Puis, la bouche de Slade s'emparant de la sienne, ses doigts se retrouvèrent prisonniers entre leurs corps. La nuit précédente, il l'avait fait planer ; à présent, il la faisait flotter. Baisers tendres, mots tendres, tous inattendus, plurent sur elle. Il coiffa ses cheveux humides, les étala sur l'oreiller, s'y attarda comme s'il voulait les toucher, un à un.

Les mains libres à nouveau, elle s'en prit aux derniers boutons de la chemise de Slade et sentit ses mains curieuses déclencher en lui un frisson. Puis, comme elle le débarrassait du reste de ses vêtements, elle entendit un murmure incohérent sortir de sa bouche. Chair contre chair, ils entamèrent le voyage. La pluie se mit à crépiter contre les vitres de la fenêtre.

Il n'avait jamais été un amant particulièrement délicat. Intense, oui. Passionné, oui. Doux, jamais. Jessica libérait en lui quelque chose de généreux et de tendre. Il ne la désirait pas moins désespérément que la nuit précédente mais cette faim s'accompagnait du souffle apaisant de l'amour. Une émotion sereine les guidait pour satisfaire les désirs tacites de l'autre. *Caresse-moi là. Laisse-moi goûter. Regarde-moi.* Un accord parfait unissant les cœurs et les esprits, les mots étaient inutiles.

Il se promenait sur ce corps déjà familier. Dans la lumière grise de ce jour de pluie, il l'adora des mains, des lèvres et des yeux. Nue, les yeux lourds, la peau rosie par le désir, Jessica laissait le regard intense de Slade la dévorer. Prisonnière volontaire d'un monde dense et vibrant, où régnaient plaisir et sensation. La pluie tomba plus dru et la pièce s'assombrit.

Elle lui prit le visage des deux mains et l'attira à elle. Sa langue suivit le contour de la bouche de Slade puis s'y insinua avec avidité. Parfums et saveurs la pénétrèrent jusqu'à ce que cela ne lui suffise plus. Le désir s'accrut.

Avec moins de sérénité, et moins de douceur, ils s'explorèrent l'un

l'autre. Les baisers devinrent possessifs, les caresses pressantes. Sous le crépitemment de la pluie, elle entendait le halètement de Slade. Sous la pression de ses mains, elle sentait ses muscles se bander. Un plaisir brûlant la catapultait hors de cette pièce isolée et grise, vers un lieu lumineux et embrasé.

La bouche de Slade s'acharnait sur elle, enflammant sa peau. Elle se hissa sur lui pour achever ce voyage éperdu. Membres enchevêtrés, ils se livrèrent à une chorégraphie sauvage. La lumière n'était plus blanche à présent, mais rouge, et parcourue de flammes bleues.

Elle entendit son nom jaillir des lèvres de Slade avant qu'elles ne s'écrasent sur les siennes. Toute folie qu'il pût dire s'étouffa contre elle, dans une étreinte ardente. Le désir se mua en délire. Tout s'accéléra jusqu'à l'extase où ils parvinrent ensemble.

Épuisée, Jessica resta immobile. La bouche de Slade se pressait contre sa gorge et ses mains s'enfouissaient dans ses cheveux. La pluie, poussée par le vent, s'abattait avec rage contre les vitres. Le corps chaud et humide de Slade pesait sur elle. Une sensation de sécurité et, en même temps, de lassitude physique l'envahit. Slade souleva la tête et remarqua son regard embrumé.

— Maintenant, tu vas dormir.

Ce n'était pas une question mais un ordre, qu'il tempéra par un baiser.

— Tu vas rester ? balbutia-t-elle en luttant contre le sommeil.

— Je vais allumer du feu.

Il se leva et alla s'agenouiller devant la cheminée. Après avoir ajouté du papier, il frotta une longue allumette qui crissa. Les flammes jaillirent.

Quelques minutes s'écoulèrent. Il gardait les yeux fixés sur le feu sans le voir. Il savait ce qui lui arrivait. Non, ce qui lui était arrivé. Il était amoureux d'une femme dont il n'aurait jamais dû s'approcher. Une femme qu'il ne devait pas aimer. Une femme dont la vie dépendait de lui. Tant qu'elle n'était pas hors de danger, il ne pouvait se permettre de réfléchir à ses propres sentiments, ni à leurs conséquences. Pour le salut de Jessica, le policier devait passer avant l'homme.

Il se redressa et se retourna pour la regarder. Le choc reçu dans la matinée l'avait épuisée. Elle reposait sur le ventre, une main sur l'oreiller. Ses cheveux, secs à présent, étaient étalés autour de son visage livide. Le feu jetait des éclats lumineux sur sa peau.

Elle était trop frêle, trop innocente pour encaisser le drame de la matinée et pour affronter ce qui pouvait encore se produire. Et lui, de quelle utilité pouvait-il être ? L'amour faussait son jugement, ralentissait ses réflexes. Quelques instants plus tôt, à une fraction de seconde près, il aurait pu la perdre... Il secoua la tête et commença à s'habiller. Cela ne se reproduirait pas. Il la garderait dans la maison, quitte à l'enchaîner. Il l'aiderait à traverser cette épreuve, et ensuite...

Ensuite, il sortirait de la vie de Jessica et la chasserait de la sienne.

Il tira sur le drap pour la recouvrir et laissa sa main s'attarder deux

secondes sur ses cheveux avant de quitter la pièce.

Slade se tenait devant la fenêtre de la bibliothèque et regardait le jardin. La matinée touchait à sa fin. Une lumière délavée tombait des nuages sur les buissons et l'herbe trempés. Les fleurs qui avaient résisté à la bourrasque inclinaient la tête et dégouлинаient sur les pétales éparpillés à leurs pieds. L'orage avait dépouillé les arbres de leurs feuilles qui gisaient, grises et détrempées, sur le sol. Le vent était tombé.

Quelqu'un avait ouvert la porte à Ulysse qui déambulait, renflant ça et là, sans manifester grand intérêt. Il ramassa un bout de bois entre ses dents et trotta vers la plage. Un sacré chien de garde ! Mais comment reprocher à ce chien de ne pas aboyer devant quelqu'un qu'il connaissait, quelqu'un qu'il voyait depuis des années dans cette maison ?

Slade se frotta le visage et se détourna de la fenêtre. Cette attente lui tapait sur les nerfs, ce qui était mauvais signe. Attendre faisait partie du métier, il n'aurait pas dû s'énervier. Tant que Jessica obéirait, personne ne pourrait s'introduire dans la maison. L'homme qui rôdait dans le salon, la nuit passée, ne tenterait pas de revenir en plein jour, au risque de se faire surprendre par les domestiques. Si tout marchait comme prévu, il suffirait de tenir bon jusqu'à ce que le FBI prenne l'initiative. *Si* tout marchait comme prévu. L'élément humain avait une sale tendance à faire déraiper les plans les mieux établis.

Jessica dormait depuis déjà une demi-heure. Avec un peu de chance, elle dormirait toute la journée. Au moins, pendant ce temps-là, elle ne courait aucun danger.

Il prit un livre de la pile qu'il avait commencé à cataloguer. Une fois sa vie remise sur ses rails, Jessica allait devoir trouver quelqu'un d'autre pour venir à bout de ce fouillis. Une fois sa vie remise sur ses rails, il retournerait à New York, loin d'elle. Il reposa le livre avec un soupir. Allait-il vraiment pouvoir s'éloigner d'elle ? Bien sûr, il pouvait mettre quelques centaines de kilomètres entre eux. Il lui suffisait de monter dans sa voiture et de s'élancer sur la route. Mais combien de temps lui faudrait-il pour chasser Jessica de ses pensées ? Brusquement, il eut peur d'être incapable de faire ce qu'il avait projeté.

— Slade ?

Il se retourna. Jessica se tenait sur le seuil, le visage toujours aussi pâle

et les yeux cernés. Il en fut exaspéré.

— Qu'est-ce que tu fais là au lieu de dormir ? Tu as vraiment une tête épouvantable.

— Merci, fit-elle avec un sourire hésitant. Vous savez comment remonter le moral des femmes, sergent.

— Tu ferais mieux de te reposer.

— Je n'arrive pas à m'endormir.

— Prends un somnifère.

— Je n'en prends jamais.

Elle se refusait à lui raconter le cauchemar qui l'avait réveillée en lui arrachant un cri étouffé. Elle n'avait pas non plus envie de lui dire qu'elle avait tendu la main en quête de réconfort et n'avait trouvé qu'une place vide et froide à côté d'elle.

— Tu travailles ?

Se renfrognant, Slade jeta un coup d'œil sur les livres entassés sur la table.

— Je ferais aussi bien de m'y mettre sérieusement, dit-il avec un haussement d'épaules. Ce n'est pas le temps qui me manque.

— Je peux t'aider.

Consciente de sa démarche gauche et saccadée, elle fit quelques pas.

— Et ne m'accable pas de remarques insidieuses, poursuivit-elle. Je sais que cette bibliothèque est dans un état épouvantable et que je devrais avoir honte mais je peux te donner un coup de main. En tout cas, je peux au moins trier les livres ou les transporter...

Il interrompit ce flot de propos désordonnés en lui prenant les mains. Elles étaient glacées. Instinctivement, il les serra pour les réchauffer.

— Jess, retourne te coucher. Dors un peu. Je demanderai à Betsy de t'apporter un plateau.

— Je ne suis pas malade ! protesta-t-elle violemment en se dégageant.

— Si tu ne prends pas soin de toi, c'est ce qui va arriver.

— Cesse de me traiter comme une enfant. Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter.

— Ah bon ? fit-il, amusé par ce terme qu'il avait lui-même employé pour qualifier sa mission. Alors, dis-moi, combien d'heures as-tu dormi ces deux derniers jours ? Et quand as-tu pris un vrai repas ?

— Hier soir, j'ai dîné.

— Hier soir, tu as repoussé ta nourriture soigneusement tout autour de ton assiette, rectifia-t-il. Continue comme ça et tu vas tomber dans les pommes. Mon boulot n'en sera que plus facile.

— Je ne vais pas m'évanouir.

Ses yeux s'étaient assombris, rendant sa peau encore plus blanche. Slade ravala sa colère et se tourna vers la pile de livres.

— Je ne parierais pas là-dessus, mais fais comme tu veux. De toute façon, que tu sois consciente ou non n'a guère d'importance.

— Je suis désolée mais je n'ai pas autant que toi l'habitude de ce genre de situation. Ce n'est pas tous les jours que le FBI enquête sur mon compte et qu'un tueur professionnel me prend pour cible. La prochaine fois que je découvrirai un cadavre dans ma propriété, je serai sans doute capable de banqueter avec plaisir. Tuer un homme fait sans doute partie d'une journée de travail normale pour toi Slade, n'est-ce pas ?

Il sentit un nœud se former dans sa poitrine. Affichant une décontraction qu'il était loin d'éprouver, il sortit une cigarette et l'alluma.

— Tu n'éprouves donc *rien* ? demanda Jessica, bouleversée.

Il tira une longue bouffée et s'obligea à prendre un ton calme.

— Que veux-tu que j'éprouve ? Si j'avais été plus lent, c'est moi qui serais mort.

Elle se détourna et alla appuyer son front contre la fenêtre. Les quelques gouttes laissées sur la vitre par la pluie brouillèrent sa vue. Elle ferma les yeux. Ce qu'il avait fait, il l'avait fait pour elle.

— Pardon, murmura-t-elle. Je suis désolée.

— Pourquoi ? fit-il d'une voix aussi froide que la vitre sous son front. Tu as passé un mauvais moment, c'est tout.

Elle inspira un grand coup et se tourna vers lui. Oui, il avait remis son masque mais elle le connaissait mieux à présent. Ce n'était pas avec froideur qu'il s'était comporté ce matin.

— Tu détestes t'apercevoir que tu n'es qu'un être humain, comme nous tous, n'est-ce pas ? Cela t'exaspère d'avoir des sentiments, des émotions, des besoins humains ? Est-ce pour cela que tu n'es pas resté avec moi après que nous avons fait l'amour ? enchaîna-t-elle en avançant vers lui. Tu as peur que je ne découvre tes faiblesses, Slade ? Une petite fissure que je pourrais bien élargir ?

— Ne va pas trop loin. Tu pourrais ne pas apprécier le voyage de retour.

— Tu détestes avoir besoin de moi, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il en écrasant sa cigarette.

Elle ouvrait la bouche pour répliquer lorsque la porte s'ouvrit et David entra. Il mit ses lunettes pour regarder Jessica.

— Tu as une sale gueule. Pourquoi n'es-tu pas au lit ?

— David...

Ce fut plus fort qu'elle. Elle se rua dans ses bras et l'étreignit. Le jeune homme jeta un regard surpris à Slade tout en tapotant gauchement le dos de Jessica.

— Que se passe-t-il ? Tu as de la fièvre ? Allons, allons, Jessie.

« *Pas lui*, suppliait-elle désespérément. Je vous en prie, mon Dieu, pas David ! » Faisant appel à toute sa volonté, elle refoula les larmes qui affluaient.

Slade les observait en silence. Jessica se cramponnait au corps frêle de David comme à une ancre au milieu de la tempête. Le jeune homme se laissait faire gentiment, l'air inquiet et embarrassé à la fois. Perplexe, Slade enfonça

les mains dans ses poches.

— Hé, qu'y a-t-il ? Elle est en plein délire ? demanda David en écartant Jessica pour la regarder en face. On dirait que tu vas tomber dans les pommes.

Il lui tâta le front de la main et hocha la tête.

— Maman m'a appelé à la boutique en m'accusant de t'avoir passé mes microbes... Voilà ce que tu as gagné en venant dans ma chambre pour me forcer à avaler ce bouillon de poule.

— Je vais très bien, protesta-t-elle. Un peu fatiguée seulement.

— Tiens donc ! Raconte plutôt ça à quelqu'un qui n'a pas passé toute la semaine dernière à gémir sur son lit de douleur.

Surmontant son angoisse, Jessica recula et lui sourit.

— Ça va aller. Je vais juste m'accorder deux jours de repos.

— Tu as appelé le médecin ?

— David...

Son ton irrité enchantait le jeune homme.

— C'est délicieux, ce renversement de situation, dit-il à Slade. Elle n'a fait que me casser les pieds deux semaines durant pour que je fasse venir le médecin. C'est faux, Jessica ?

— Quand j'aurai besoin d'un médecin, je l'appellerai. Pourquoi n'es-tu pas à la boutique ?

La question et le ton vif, plus conformes à ce dont il avait l'habitude de la part de Jessica, soulagèrent David.

— Ne t'inquiète pas. J'y retourne immédiatement. Après le coup de fil de maman et son acte d'accusation, j'ai voulu vérifier comment tu allais. Les commandes ont été livrées chez les clients sans problème. La boutique est plutôt calme mais j'ai fait un chiffre d'affaires suffisant pour mériter mon salaire... Je ne veux pas te voir là-bas avant la semaine prochaine. Michael et moi, nous pouvons nous occuper de tout. En fait, un peu de vacances ne te feraient pas de mal.

— Si tu me dis de nouveau que j'ai une sale gueule, tu peux dire adieu à cette augmentation dont tu me parles régulièrement.

— Voilà ce qui arrive quand on travaille pour une femme, jeta David à Slade en se dirigeant vers la porte. Maman demande que vous veniez déjeuner, tous les deux. À *toi*, maintenant, d'avalier du bouillon de poule.

Avec un sourire satisfait, il quitta la pièce.

La porte refermée, Jessica appuya les mains sur sa bouche. Ce qui l'envahissait, ce n'était pas du chagrin mais une sorte de souffrance diffuse, accablante, qui lui engourdissait le cœur et la tête. Elle ne fit pas un geste ni un bruit. Pendant un instant, elle eut l'impression qu'elle avait tout simplement cessé d'exister.

— Pas David, murmura-t-elle enfin.

Ses propres mots la firent sursauter et déclenchèrent un torrent d'émotions.

— *Pas David !* répéta-t-elle en se retournant vers Slade. Je ne le croirai

pas. Rien de ce que tu pourrais me dire ne me fera croire qu'il ait pu me faire du mal. Il en est incapable, tout comme Michael.

— Dans deux jours, ce sera fini, dit Slade d'un ton calme. Alors tu sauras, d'une façon ou d'une autre.

— Je sais *maintenant* !

Elle virevolta et se rua vers la porte. Slade la rattrapa et l'empêcha de tourner la poignée.

— Non, ne le suis pas.

Comme elle tentait de se dégager, il la prit par les épaules. Il détestait la voir ainsi, tourmentée, désespérée. Et le pire était qu'elle n'avait qu'une personne à qui s'en prendre, lui-même. Mais il n'avait pas le choix.

— Tu ne vas pas le suivre, répéta-t-il en détachant chaque syllabe. Donne-moi ta parole, sinon je te ligote dans ton lit et je verrouille la porte de ta chambre... Je parle sérieusement, Jess, ajouta-t-il comme la jeune femme essayait de se libérer.

Ce ne fut pas contre lui qu'elle se tourna, mais vers lui. Et ça, ce fut vraiment le pire.

— Pas David, murmura-t-elle en s'effondrant contre la poitrine de Slade. Je ne peux pas le supporter. Je pourrais tout supporter sauf l'idée que l'un d'eux est impliqué dans cette histoire, dans ce qui s'est produit ce matin.

Elle semblait si fragile qu'il eut peur de la voir se fracasser en mille morceaux. Et maintenant, que faire d'elle ? Il savait comment faire face à sa colère. Il pouvait même affronter des torrents de larmes. Mais que faire lorsqu'elle s'effondrait et avouait dépendre complètement de lui ? Elle réclamait des promesses qu'il ne pouvait faire, un échange de sentiments qui le terrifiait.

— Jess, tu te fais du mal. Interdis-toi toute hypothèse durant ces deux jours.

Il lui souleva le menton et la regarda dans les yeux. Le regard de Jessica exprimait sa confiance en même temps qu'une prière.

— Laisse-moi prendre soin de toi, s'entendit-il dire. Je veux prendre soin de toi.

Sans qu'il l'eût décidé, ses lèvres trouvèrent celles de Jessica. Sa vulnérabilité sapait ses résolutions. La protéger, cœur, corps et âme, devint son unique objectif.

— Pense à moi, murmura-t-il, exprimant malgré lui les pensées qui bouillonnaient dans sa tête. Ne pense plus qu'à moi.

Il la serra étroitement et la dévora de baisers.

— Dis-moi que tu me veux. Je veux l'entendre.

— Oui, je te veux.

La respiration haletante, elle se laissa passivement embrasser. Pour l'instant, elle n'avait pas la force d'offrir quoi que ce soit d'autre que cette soudaine docilité. Dans les bras de Slade, le souvenir du cauchemar s'estompait, la réalité devenait moins atroce.

Il lui prit les mains et embrassa ardemment une paume puis l'autre. Cette ferveur la surprit et lui fit reprendre ses esprits. Slade n'était pas homme à se livrer à des gestes romantiques. Frissonnant sous ses baisers, elle comprit que sa faiblesse et son désespoir lui rendaient encore plus difficile la tâche. En demandant à Jessica de penser à lui, il avait fait preuve de plus de sagesse. Rassemblant ses dernières forces, elle redressa les épaules et lui sourit.

— Betsy se met en rogne quand elle doit garder les plats au chaud.

Satisfait, il lui rendit son sourire.

— Tu as faim ?

— Oui, mentit-elle.

Jessica parvint à manger un peu, bien que la nourriture lui parût effroyablement difficile à avaler. Consciente du regard de Slade, elle fit semblant d'apprécier son repas. Elle parla de tout et de rien, en évitant ce qui lui encomrait l'esprit. Trop de sujets de conversation pouvaient conduire à la boutique, à David, à Michael. À l'homme caché dans le bosquet. Jessica s'efforçait de ne pas tourner les yeux vers la fenêtre. Regarder dehors lui rappelait inévitablement sa condition de prisonnière.

— Parle-moi de ta famille, dit-elle enfin.

Jugeant plus habile de céder à sa prière que de la supplier de manger ou de dormir, Slade lui passa la crème pour le café qu'elle laissait refroidir.

— Ma mère est une femme calme, le genre de personne qui ne parle que si elle a quelque chose à dire. Elle aime les bibelots comme le personnage que j'ai acheté dans ta boutique ; elle aime aussi la jolie verrerie. Elle joue du piano, elle a commencé à prendre des leçons l'année dernière. La seule chose sur laquelle elle a vraiment insisté, c'est que Janice et moi apprenions le piano.

— Tu joues du piano ?

— Mal, dit-il avec un sourire confus. Avec moi, elle a fini par renoncer.

— Que pense-t-elle de... de ce que tu fais ? acheva-t-elle après une hésitation.

— Elle n'en parle pas.

Slade la regarda tourner distraitemment sa cuillère dans sa tasse jusqu'à ce que se forme un petit tourbillon.

— À mon avis, il n'est pas plus facile d'être la mère d'un policier que sa femme. Mais elle le supporte. Elle l'a toujours supporté.

Avec un hochement de tête, elle reposa sa tasse sans y tremper les lèvres.

— Et ta sœur, Janice... tu m'as dit qu'elle était à l'université.

— Elle veut devenir chimiste, dit-il avec un petit rire amusé. C'est ce qu'elle a annoncé après son premier cours de chimie au lycée. Tu devrais la voir en train de préparer ses mixtures. Cette grande fille dégingandée avec son regard doux et de longues mains fines... ce n'est vraiment pas le style savant fou. Et pourtant elle a fait sauter notre salle de bains quand elle avait seize

ans.

Jessica éclata de rire – son premier rire sincère depuis vingt-quatre heures.

— C'est vrai ?

— Une explosion sans gravité, précisa Slade, heureux de retrouver la Jessica gaie et spontanée des premiers jours. Les explications de Janice sur les combinaisons instables n'ont pas du tout impressionné le gérant.

— On peut le comprendre. Quelle université fréquente-t-elle ?

— Princeton. Elle a une demi-bourse.

Cette précision laissa Jessica songeuse. Même avec cet apport, le coût des études devait engloutir une bonne partie des revenus de son frère. Combien gagnait un policier ? Sûrement pas assez, compte tenu des risques qu'il courait quotidiennement. En tout cas, Slade faisait passer son désir d'écrire après les études de sa sœur. Janice Sladerman se rendait-elle compte du sacrifice que cela représentait pour lui ?

— Tu dois beaucoup l'aimer, murmura-t-elle, les yeux fixés sur son café froid. Et ta mère aussi.

Slade haussa les sourcils. Il y pensait rarement. C'était comme ça, voilà tout.

— Oui, je les aime. Les choses n'ont pas été faciles mais elles ne se plaignent jamais et ne demandent jamais rien.

— Et toi ?

Levant les yeux, Jessica le regarda attentivement.

— Comment as-tu fait pour leur cacher ce que tu désires réellement ?

Sentant qu'il se repliait sur lui-même, elle lui prit la main.

— Tu n'aimes pas qu'on sache combien tu es gentil, n'est-ce pas, Slade ? Ça ne colle pas à l'image du flic coriace que tu veux donner... Et ce n'est pas la peine de me raconter comment tu passes à tabac les suspects jusqu'à ce qu'ils avouent. Je te connais maintenant.

— Tu regardes trop de vieux films, répliqua-t-il, embarrassé.

Pour masquer sa gêne, il l'aïda à se lever.

— C'est l'un de mes vices. Je ne sais pas combien de fois j'ai vu *Le Grand Sommeil*.

— Le héros est un détective privé, pas un policier, objecta-t-il tandis qu'ils regagnaient la bibliothèque.

— Quelle est la différence ?

Il lui jeta un regard.

— De combien de temps disposes-tu ?

Elle réfléchit, heureuse d'oublier le monde extérieur pour quelque temps.

— Eh bien, voyons... ça pourrait être intéressant d'apprendre pourquoi l'on appelle l'un « poulet » et l'autre « limier ».

L'expression de Slade trahit un mélange d'agacement et d'amusement.

— Ce sont de très, très vieux films que tu regardes.

— Des classiques. Mais beaucoup sont des chefs-d'œuvre, je t'assure.

Slade se contenta de hausser un sourcil, dans une mimique qui remplaçait chez lui un long discours. Il désigna les piles de livres qui recouvraient la table.

— Puisque tu tiens à m'aider, occupe-toi du catalogue. Ton écriture doit être plus lisible que la mienne.

— Très bien, fit-elle en prélevant une fiche. Je suppose qu'il faut noter les références, titre, auteur, éditeur, date de publication et tout et tout ?

— Oui, c'est ça.

— Slade... Tu ferais mieux de travailler à ton livre plutôt que de faire ce boulot ennuyeux. Pourquoi ne prendrais-tu pas deux jours pour toi ?

Il pensa au roman, presque achevé qui l'attendait sur le bureau de sa chambre. Puis il pensa à l'expression égarée de Jessica lorsqu'elle avait franchi la porte de la bibliothèque, une heure auparavant.

— Ce genre de pagaille me rend malade, dit-il. Autant profiter de mon séjour ici pour te montrer ce qu'il faut faire. Ensuite, tu n'auras plus qu'à continuer. Combien de livres y a-t-il ?

— Je n'en ai aucune idée, dit-elle en promenant les yeux autour d'elle. La plupart étaient à mon père. Il adorait lire... Ses goûts étaient éclectiques mais il avait une nette préférence pour les romans à suspense, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Et toi ? De quoi parle ton livre ? C'est un roman policier ?

— Celui sur lequel je travaille en ce moment ? Non.

— Alors ? insista-t-elle en s'asseyant sur le coin de la table. De quoi parle-t-il ?

Il entreprit de lui faire un peu de place pour qu'elle s'installe plus commodément.

— C'est l'histoire d'une famille. Ça commence dans les années quarante, juste après la guerre, et ça va jusqu'à notre époque. J'essaie de décrire son évolution, la manière dont elle s'adapte aux situations nouvelles, ses déceptions, ses victoires.

— J'aimerais bien le lire, tu ne veux pas me le montrer ? demanda-t-elle impulsivement.

Il lui semblait qu'elle comprendrait mieux l'homme qu'il était réellement à travers son écriture.

— Il n'est pas fini.

— Ça ne fait rien.

Cherchant un crayon, Slade tentait de gagner du temps. Que ses textes soient lus, commentés, appréciés, c'était son rêve depuis toujours. Mais Jessica n'était pas un public anonyme, privé de visage. Son opinion, bonne ou mauvaise, pèserait lourd.

— Peut-être, concéda-t-il. Bon, si tu veux m'aider, tu ferais mieux de t'asseoir.

Elle l'enlaça et posa la joue sur son dos.

— Slade, je t'embêterai jusqu'à ce que tu dises oui. Je suis très douée pour ça.

Ce geste d'intimité l'émut. Les seins de Jessica se pressaient doucement contre son dos et ses mains s'étaient nouées devant sa taille. L'amour le submergea, plus profond que la tendresse, plus puissant que le désir. Ses mains emprisonnèrent celles de Jessica.

Savait-elle qu'il ne pouvait rien lui refuser ? Se rendait-elle compte qu'en l'espace de quelques jours elle était devenue pour lui l'unique femme au monde, son rêve le plus cher et, par là-même, sa vulnérabilité ? Puisque, pour le bien de Jessica, ils devaient faire semblant que rien ne les menaçait, pourquoi ne pas faire semblant, pour son bien à lui, qu'elle lui appartenait ?

— Je relève le défi, dit-il en se retournant pour la prendre dans ses bras. Mais je te préviens, je ne me rends pas facilement.

Avec un rire étouffé, Jessica se hissa sur la pointe des pieds pour lui effleurer les lèvres.

— Je peux seulement espérer que la tâche est à ma mesure.

L'embrassant avec plus d'ardeur, elle glissa les mains sous sa chemise et lui caressa le dos.

— Voilà qui pourrait te permettre de lire deux pages, murmura-t-il. Tu veux essayer d'obtenir un chapitre ?

Elle suivit de la langue le contour de ses lèvres, tout en promenant les doigts sur sa peau. La réaction immédiate de Slade ne lui échappa pas, bien qu'il s'efforçât de la lui dissimuler. Elle l'embrassa avec fougue puis s'écarta au moment où il paraissait vouloir en réclamer plus.

— Méfie-toi. Le marchandage est mon point fort. Combien de chapitres y a-t-il dans ton livre ?

Slade ferma les yeux, savourant le plaisir d'être l'objet d'une entreprise de séduction, alors qu'il était déjà prêt à se rendre.

— Oh ! la la !... Au moins vingt-cinq.

— Hmm, fit-elle contre sa bouche. De quoi occuper toute une journée.

— Pourquoi pas ?

Brusquement il l'écarta et prit son visage dans ses mains.

— Nous entamerons les négociations dès que nous aurons abattu un peu de travail ici.

— Oh !...

Jessica jeta un regard éperdu aux innombrables livres qui les environnaient.

— Après ?

— Après, confirma Slade en la poussant sur une chaise. Écris.

Les heures s'écoulèrent sans que Jessica s'en rendît compte ; une heure, puis deux, puis trois. Il travaillait avec un calme, une régularité et une patience dont elle se sentait incapable. Slade connaissait les livres bien mieux qu'elle. Jessica gardait la lecture pour les rares moments où, épuisée physiquement, il lui restait encore un peu d'énergie intellectuelle à dépenser.

Elle appréciait les livres, tandis que lui les aimait. Petite découverte qui le rendait soudain moins mystérieux.

Dans cette atmosphère paisible, il était facile de le faire parler. *As-tu lu ça ? Oui. Et qu'en penses-tu ?* Il lui répondait sans réticence, tout en continuant à travailler. « Il aurait plu à mon père », se dit Jessica. Le juge Winslow aurait apprécié la culture et l'intelligence de Slade, sa rigueur et ses brusques éclairs d'humour. Il aurait perçu la bonté que le sergent s'efforçait de cacher. Slade ne se rendait sans doute pas compte qu'en la laissant travailler à ses côtés, il lui laissait voir un aspect inattendu et poétique de sa personnalité. Aspect dont elle avait eu l'intuition alors même qu'il se montrait pragmatique ou brutal. C'était un homme complexe, qui pouvait avec autant d'aisance porter une arme et discuter du *Don Juan* de Byron. Cet après-midi, c'était du poète qu'elle avait besoin. Peut-être l'avait-il compris.

La lumière s'estompait en une pénombre douce. Les ombres s'amassaient dans les coins de la pièce. S'appliquant à bien recopier les références des livres, Jessica s'était peu à peu détendue. La sonnerie du téléphone le fit tressaillir et deux douzaines de fiches dégringolèrent par terre. Elle s'empressa de les ramasser.

— Ça m'a fait un coup au cœur, expliqua-t-elle à Slade qui gardait le silence.

Agacée, elle empila soigneusement les fiches devant elle.

— Tout était si calme, c'est pour ça.

Furieuse contre elle-même, elle envoya un coup de poing dans la pile de fiches qui s'éparpillèrent à nouveau.

— Bon sang, ne reste pas comme ça à me regarder ! Je préférerais que tu m'injuries.

Il vint s'accroupir devant elle.

— Calme-toi, sinon il va falloir que je trouve un autre assistant.

Avec un petit rire étranglé, elle appuya son front contre celui de Slade.

— Accorde-moi un sursis, c'est mon premier jour de travail.

Betsy ouvrit la porte, haussa les sourcils et pinça les lèvres. Et voilà ! Elle avait toujours pensé qu'il n'y avait pas de fumée sans feu et elle avait senti une odeur de fumée à la minute même où ces deux-là s'étaient rencontrés. Elle toussota, ce qui fit sursauter Jessica comme si elle s'était brûlée.

— M. Adams est au téléphone, annonça-t-elle d'un ton solennel avant de refermer la porte.

Slade serra la main de Jessica.

— Rappelle-la. Qu'elle lui dise que tu te reposes.

— Non, dit-elle en se levant. Cesse de me demander de fuir, Slade, car je pourrais bien le faire finalement et alors je me détesterais.

Elle se retourna et décrocha le téléphone.

— Allô, Michael ?

Slade l'observait d'un air apparemment indifférent.

— Non, ce n'est rien, juste un petit accès de grippe, dit Jessica d'un ton égal, tout en enroulant nerveusement le fil du téléphone autour de ses doigts. David se sent coupable parce qu'il croit m'avoir passé ses microbes. Il n'aurait pas dû t'inquiéter. Je me soigne.

Elle ferma les yeux deux secondes mais sa voix resta légère et stable.

— Non, je n'irai pas travailler demain.

Le fil du téléphone rentra dans sa chair. Elle le déroula prudemment.

— Ce n'est pas nécessaire, Michael... Non, vraiment. Je te le jure... Ne t'inquiète pas. J'irai... j'irai bien d'ici deux jours. Oui, d'accord... Au revoir.

Après avoir reposé l'écouteur, Jessica resta immobile un instant, les yeux fixés sur ses mains vides.

— Il s'inquiétait, expliqua-t-elle. Je ne suis jamais malade. Il voulait venir me voir, mais j'ai refusé.

— Bien, fit Slade un peu sèchement car il estimait que la sympathie ne lui serait pour le moment d'aucune aide. Pour aujourd'hui, nous avons assez travaillé. Pourquoi ne monterions-nous pas maintenant ?

Il se dirigea vers la porte, comme s'il tenait pour acquis son accord, puis se retourna. Jessica n'avait pas bougé.

— Viens, Jess.

Elle se décida à le rejoindre mais s'arrêta sur le seuil.

— Michael ne ferait rien qui puisse me faire du mal, dit-elle sans le regarder. Je voudrais seulement que tu comprennes ça.

— À condition que, toi, tu comprennes que je dois considérer tout le monde comme une menace éventuelle. Tu ne dois voir ni l'un ni l'autre, ni personne d'ailleurs, hors de ma présence.

Remarquant un éclair de rébellion dans ses yeux, il poursuivit :

— Si David et Michael sont innocents, il ne leur arrivera rien de mal durant les deux jours à venir. Et si tu es persuadée de leur innocence, tu devrais pouvoir supporter cette attente.

Il ne céderait pas d'un pouce, comprit Jessica en refoulant larmes et colère. Peut-être était-ce mieux ainsi.

— Tu as raison. Il vaut mieux que je me calme. Tu vas travailler à ton livre maintenant ?

Slade ne se montra pas décontenancé par ce brusque changement de sujet.

— Oui, j'y pensais.

Jessica prit la résolution de se montrer aussi pragmatique que lui.

— Bien. Monte. Je vais chercher du café pour nous deux... Tu peux me faire confiance, ajouta-t-elle avant qu'il ait pu émettre une objection. Je t'obéirai à la lettre, rien que pour te montrer que tu te trompes. Je *vais* te prouver que tu te trompes, Slade.

— C'est parfait, du moment que tu respectes les règles.

Avoir un objectif rasséréna Jessica. Elle sourit.

— Pendant que je lirai ce que tu as écrit, tu pourras travailler à la suite.

C'est le meilleur moyen de me faire rester tranquille jusqu'à la fin de la journée.

Il lui pinça doucement le lobe de l'oreille.

— C'est du chantage ?

— Si tu n'es pas capable de repérer un chantage, c'est que tu es un flic minable !

Le café de Jessica refroidissait dans sa tasse. Elle était assise sur le lit de Slade, entre deux piles de feuilles dactylographiées. Le tas des pages déjà lues, qui s'élevait à toute allure, dépassa rapidement celui des pages à lire. Captivée, elle n'avait pas relevé les remarques acerbes de Betsy lorsque celle-ci avait apporté un plateau chargé d'un bol de soupe et de sandwiches. Jessica lui avait promis machinalement de manger, promesse qu'elle s'était empressée d'oublier à peine la porte refermée. Et, bien que les marges soient couvertes de notes et de corrections, elle avait aussi oublié qu'elle lisait l'œuvre de Slade. L'histoire et les personnages l'absorbaient complètement.

Elle suivait l'existence d'une famille ordinaire depuis la difficile période de l'après-guerre jusqu'aux turbulences des années soixante. Les enfants grandissaient, les valeurs se modifiaient. Il y avait des morts, des naissances, certains des rêves des personnages se réalisaient, d'autres s'anéantissaient. Et, au fur et à mesure du temps qui passait, une nouvelle génération affrontait les années soixante-dix. La manière dont Slade avait construit son récit rendait cette histoire passionnante et ses héros étaient formidablement sympathiques.

Le style de Slade alliait la force à l'élégance. Il atteignait parfois une puissance qui coupait le souffle, mais savait aussi émouvoir ou faire rire son lecteur. Il obligeait Jessica à ouvrir les yeux sur des choses qu'elle n'avait pas toujours envie de voir, mais à aucun moment elle n'eut envie d'interrompre sa lecture.

Arrivée à la fin d'un chapitre, elle tendit machinalement la main pour prendre la page suivante et se rendit compte avec désarroi qu'il n'y en avait plus. Pour la première fois en près de trois heures, elle perçut le cliquetis de la machine à écrire de Slade.

La nuit était tombée et la lune s'était levée sans qu'elle s'en rende compte. Le feu allumé par Slade n'était plus qu'un tas de braises rougeoyantes. Jessica se dit qu'elle avait besoin d'un instant de réflexion avant d'aller retrouver Slade.

Lorsqu'elle avait insisté pour lire son manuscrit, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle éprouverait à cette lecture ni de ce qu'elle pourrait en dire ensuite. Pas un seul instant elle n'avait imaginé qu'elle serait à ce point captivée par son récit. À présent, il lui fallait un peu de temps pour analyser dans quelle mesure ses sentiments pour Slade influençaient son

jugement.

En rien, conclut-elle finalement. Elle n'avait pas achevé le premier chapitre qu'elle avait déjà oublié que son objectif était de connaître un peu mieux l'auteur. Et de fait, elle avait atteint cet objectif sans réfléchir.

Elle avait pressenti sa finesse et son intuition. Elle venait de découvrir la sensibilité et la profondeur de Slade. À travers ses personnages, c'était de lui-même qu'il parlait, c'était lui-même qu'il révélait. La pudeur qui l'empêchait d'exprimer ses propres émotions lui faisait choisir ce détour par la création littéraire. L'écriture lui permettait d'extérioriser ses sentiments.

Et dire qu'elle lui avait reproché de ne pas connaître les femmes ! De fait, il les connaissait presque trop bien. Que comprenait-il, lorsqu'il la regardait, de ce qu'elle croyait tenir secret ? Que découvrait-il, lorsqu'il la touchait, de ce qu'elle était certaine de parvenir à cacher ?

Savait-il qu'elle l'aimait ? Instinctivement, Jessica jeta un coup d'œil vers la porte qui séparait la chambre du bureau, où Slade continuait à taper à la machine. Non, il n'imaginait sûrement pas à quel point ses sentiments étaient profonds. Ni qu'elle avait décidé de le retenir lorsqu'il aurait achevé sa mission, quel qu'en soit le dénouement. S'il le découvrait, il la repousserait probablement. Slade était un homme prudent, très prudent, qui s'estimait fait pour une vie solitaire. Eh bien, il allait avoir une surprise lorsqu'elle aurait repris le contrôle de sa vie.

Elle se leva pour aller vers lui. Slade lui tournait le dos et la lumière de la lampe éclairait ses mains sur les touches. À la crispation de ses épaules, elle devina qu'il était en pleine concentration. Craignant de le déranger, elle resta sur le seuil, appuyée contre le chambranle de la porte. Le cendrier à côté de lui était déjà plein et une cigarette oubliée s'y consumait. Sa tasse de café était vide mais il n'avait pas touché à son dîner. Comme Betsy, elle eut envie de lui reprocher de ne rien manger.

« Voilà comment nous pourrions vivre, une fois ce cauchemar fini, se dit-elle tout à coup. Il travaillerait ici et j'entendrais sa machine cliqueter en rentrant à la maison. Parfois, il se lèverait au milieu de la nuit et fermerait la porte pour ne pas me réveiller. Le dimanche matin, nous ferions des promenades sur la plage... et les après-midi de pluie, nous resterions au salon et regarderions le feu brûler dans la cheminée. Pourquoi est-ce que cela n'arriverait pas un jour ? »

Avec un soupir agacé, Slade s'arrêta de taper. Il porta la main à sa nuque douloureuse. L'élan qui l'avait emporté trois heures durant s'était soudain brisé. Il voulut prendre une gorgée de café et découvrit que sa tasse était vide. Peut-être qu'en allant la remplir, il retrouverait l'inspiration qui l'avait porté jusque-là... En trois pas, Jessica le rejoignit.

Elle jeta les bras autour de son cou et posa la joue sur sa tête. L'amour la submergeait. Elle l'étreignit, tout en ravalant l'aveu qu'il n'était sans doute pas encore prêt à entendre.

— Slade, ne renonce pas à ce pour quoi tu es fait.

Hésitant sur le sens à accorder à cette déclaration, il fronça les sourcils.

— Combien de pages as-tu lues ?

— J'ai lu tout ce que tu m'as donné, et ça ne me suffit pas. Quand auras-tu fini ?... Oh, Slade, c'est merveilleux ! C'est un chef-d'œuvre. Tout est excellent : le style, la construction, les personnages, les sentiments sont justes. Vraiment, c'est très beau.

Il se retourna pour scruter son visage. Il redoutait qu'elle ne le flatte mais les yeux de Jessica brillaient d'enthousiasme.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une histoire qui pourrait être vraie mais que tu racontes avec une telle profondeur, un tel sens psychologique que c'est bouleversant.

Comme il restait réservé, elle poursuivit :

— Parce que ton livre m'a fait pleurer, frémir et rire. Il y a des passages, en particulier la scène dans le parking, au chapitre sept, que je ne voulais pas lire. C'était dur et barbare. Mais il fallait que je les lise, même si cela me faisait mal. Slade, aucun lecteur ne pourra rester indifférent... Et n'est-ce pas le but de tout écrivain ? Toucher ses lecteurs ?

Il la regardait dans les yeux et comparait ce qu'il y lisait avec les mots qu'elle prononçait.

— Tu sais, dit-il enfin, je me rends compte seulement maintenant du risque que j'ai pris en te laissant lire mon manuscrit.

— Un risque ? Pourquoi donc ?

— Si tu n'avais pas été touchée, je n'aurais peut-être pas pu l'achever.

Il n'aurait rien pu révéler de plus important. Elle prit sa main et la porta à sa joue. Se rendait-il compte de ce qu'il avait dit en une seule phrase ?

— J'ai été touchée, Slade. Profondément. Et lorsque ce livre sera publié et que je le lirai, je me rappellerai qu'une partie en a été écrite ici.

— Tu vas édifier un monument ?

— Je me contenterai d'apposer une plaque, répondit-elle en s'inclinant pour l'embrasser. Je ne voudrais pas que ça te monte à la tête... Est-ce que tu as un agent seulement ?

Avec un petit rire, il l'attira sur ses genoux.

— Oui, j'en ai un. Jusqu'à présent, ni lui ni moi n'avons tiré profit de notre accord mais il m'a vendu quelques nouvelles et il fait tout son possible pour vendre mon autre roman.

— Ton autre roman ? répéta Jessica en s'écartant de Slade. Il est fini, celui-là, alors ?

— Hmmmm. Reviens, supplia-t-il pour savourer le creux doux et sensible de son épaule.

— Quel en est le sujet ? demanda-t-elle sans obéir. Quand pourrai-je le lire ? Il est aussi bon que celui-ci ?

— On ne t'a jamais dit que tu posais trop de questions ?

La main de Slade se glissa sous son chandail et s'empara d'un sein. Du

pouce, il en caressa le téton jusqu'à ce qu'il sente le cœur de la jeune femme s'emballer.

— J'aime ça, murmura-t-il en lui picorant la base du cou. J'aime sentir ton poulx s'affoler au premier contact.

Sa main descendit lentement jusqu'à la taille de Jessica.

— Tu as maigri, remarqua-t-il en fronçant les sourcils. As-tu mangé ce soir ?

— On ne t'a jamais dit que tu parlais trop ? ironisa Jessica avant de presser ses lèvres sur celles de Slade.

Il y répondit par un gémissement avide. La bouche de Jessica avait un goût chaud, et sa langue était provocante. Il crut l'entendre émettre un rire rauque ; il agrippa sa nuque pour s'immerger en elle. Avant qu'il ait pu se relever pour l'emporter vers le lit, elle le poussa et tous deux roulèrent sur le sol.

Jessica était en proie à un désir urgent, torride. L'énergie qu'elle avait contenue toute la journée refaisait surface dans un torrent de passion. Avidement, elle déboutonna la chemise de Slade tandis que sa bouche parcourait son visage et sa gorge. Son agressivité le surprit, tout en l'excitant. Voyant dans ce déchaînement un moyen de combattre ses frayeurs, Slade lui laissa l'initiative et cessa de réfléchir.

Elle le dévêtit fébrilement, en suivant des lèvres le trajet de ses mains. Elle ne lui laissait le temps de s'attarder sur aucune de ses caresses affolantes mais les lui faisait toutes éprouver, dans un tourbillon de sensations.

Se sentir possédé n'était pas dans les habitudes de Slade. Il se laissa pourtant engloutir, cœur, corps et esprit. Elle l'entraînait au-delà de la raison et, incapable de se décider à l'arrêter, il y répondit de la seule façon possible, en se joignant à sa fougue.

La bouche de Jessica revint se plaquer sur la sienne tandis qu'il s'escrimait sur son chandail. Ses mains, d'habitude sûres, se mirent à trembler au contact de la peau de Jessica. Prise de frénésie, elle se hissa sur lui avec une agilité déconcertante. Leurs peaux moites glissaient l'une sur l'autre.

La vulnérabilité de Slade excitait Jessica. Cet homme fort et implacable était en son pouvoir, alors qu'elle ne disposait pour toute arme que de son désir. Sa faiblesse le lui rendait plus cher. C'était pour elle que tremblait ce corps ferme et musclé.

La lampe du bureau éclairait le visage de Slade ; elle plongea dans son regard lourd de passion. Il tendait les lèvres dans une sorte de suppliche désespérée. Elle s'en empara, savourant le goût enivrant du désir et son souffle chaud. L'odeur du bureau encaustiqué lui parvenait et elle sut que toute sa vie elle y associerait le souvenir de la première fois où il s'était complètement donné à elle. Car elle le possédait à présent, depuis le plus petit nerf frémissant jusqu'à l'âme palpitante. Lorsqu'il en redeviendrait maître, il ne pourrait effacer cet instant d'abandon complet.

Un plaisir aigu les traversa, les entraînant tous deux jusqu'à une crête

ultime où ils planèrent quelques secondes. La vague se retirant, elle eut l'impression de se dissoudre en lui et ils restèrent ainsi, membres enchevêtrés, cœurs et corps rassasiés.

Slade ne parvenait pas à se ressaisir. Le corps de Jessica reposait inerte sur le sien. Il voulut s'écarter, sans doute dans l'idée de se prouver, et de prouver à Jessica, qu'il en était capable. Mais ses mains ne firent que plonger dans les cheveux de la jeune femme et descendre jusqu'à la peau douce et tendre de son cou. Malgré son épuisement, elle sentait leurs deux cœurs battre en harmonie sur un rythme saccadé. Physiquement repu, il ne se lassait pas de leur étreinte.

— Jess...

Il lui releva le menton pour la regarder. Elle avait les yeux assombris et un peu écarquillés. Ses traits tirés, qu'éclairaient encore les dernières lueurs de la passion, trahissaient sa fatigue. Pris de remords, Slade pensa qu'il n'avait pas le droit de la laisser s'épuiser pour satisfaire son désir égoïste.

— Non, s'il te plaît, pria Jessica.

Elle vit à son expression que, déjà, il reprenait ce qu'il lui avait donné si brièvement, l'abandon total de tout son être.

— Ne me repousse pas, chuchota-t-elle. Ne me repousse pas si vite.

Malgré lui, il suivit du pouce le contour de ses lèvres.

— Dors avec moi cette nuit, dit-il.

Slade attendit qu'elle dorme profondément pour se glisser hors du lit. Sans la quitter des yeux, il s'habilla en silence. Le clair de lune inondait son visage et ses épaules nues puis, comme un nuage traversait le ciel, s'éteignit brièvement avant de revenir la faire resplendir. Avec un peu de chance, Slade pourrait inspecter le rez-de-chaussée et surveiller quelque temps le salon puis regagner la chambre, avant que Jessica ne se fût aperçue de son absence. Il lui jeta un dernier regard et quitta la pièce.

Avec l'efficacité silencieuse due à des années d'expérience, il vérifia les innombrables portes et fenêtres. Seuls des cambrioleurs amateurs se laisseraient arrêter par d'aussi rudimentaires serrures, remarqua-t-il, écoeuré.

La maison était remplie d'argenterie et d'objets aisément transportables. Un paradis des voleurs, ouvert à tous les vents. La porte de la cuisine était si peu défendue qu'une carte de crédit ou une épingle à cheveux suffiraient à en venir à bout. Avant de regagner New York, il obligerait Jessica à installer des verrous plus efficaces.

La masse blanche et poilue d'Ulysse ronflait sur le carrelage, indifférente aux allées et venues de Slade qui agita à dessein la poignée. Le petit bruit ne troubla aucunement la respiration paisible du chien.

— Réveille-toi, espèce de bon à rien.

L'animal souleva une paupière, agita la queue deux fois et replongea dans le sommeil.

Tant pis. L'intrusion d'un vulgaire cambrioleur n'était pas le problème du jour. Slade enjamba le chien et le laissa ronfler.

Il traversa sur la pointe des pieds l'aile réservée aux domestiques. Un rai de lumière filtrait au-dessus d'une porte d'où parvenaient les rires étouffés d'une émission tardive. Le reste du bâtiment était silencieux. Slade jeta un coup d'œil à sa montre : minuit à peine passé. Il regagna le salon.

Choisissant un coin sombre, il y tira doucement un fauteuil et s'y installa. Surveiller et attendre. Il n'y avait rien d'autre à faire. Alors qu'il brûlait d'envie de faire quelque chose, n'importe quoi qui puisse hâter l'enquête. Le commissaire s'était trompé en le désignant pour cette mission. Slade n'avait plus la patience nécessaire pour attendre des heures sans s'énervier. Cette fois-ci, il était prêt à la bagarre. Le salaud qui avait engagé un tueur pour éliminer Jessica allait payer son forfait. Slade n'en doutait pas. Mais il eût préféré s'en charger personnellement.

Dans cette affaire, seule la femme qui dormait au premier étage était importante. Les diamants n'avaient qu'une vulgaire valeur marchande. Jessica, elle, n'avait pas de prix. Avec un petit rire muet, Slade étendit les jambes. Dodson ne pouvait deviner que son garde du corps trié sur le volet tomberait amoureux de l'objet de sa mission. Slade connaissait sa propre réputation : ténacité, précision et sang-froid.

Eh bien, il avait perdu son sang-froid à la seconde même où il avait vu débouler ce petit tourbillon blond aux pommettes de Viking ! Et à présent il ne pensait plus comme un policier en train de faire son boulot, mais comme un homme avide de vengeance. Et ça, c'était dangereux. Tant qu'il resterait dans la police, il lui fallait respecter les règles. Et la première interdisait toute implication personnelle.

À cette idée, Slade retint un éclat de rire. Bafouée définitivement, la règle numéro un ! Comment aurait-il pu être plus impliqué qu'il ne l'était ? Non seulement il était amoureux d'elle, mais en plus il était son amant. Il ne leur manquait plus que de se marier et d'avoir des enfants...

Cette idée le refroidit. Pas question de laisser ses pensées divaguer dans cette direction. James Sladerman ne convenait pas à Jessica Winslow. Il fallait mettre un terme à cette histoire dès que l'enquête serait achevée. C'était ce qu'il voulait, ce qu'il avait décidé dès le début. Il avait sa propre vie à mener, les exigences de sa profession, des responsabilités familiales, des livres à écrire. Même s'il y avait de la place pour une femme dans son existence, ce n'était pas celle-ci. Leurs chemins divergeaient complètement. Et il était peu probable qu'ils se croisent à nouveau. Le hasard seul les avait réunis, et le reste, intimité et sentiments, était dû aux circonstances. Il finirait bien par l'oublier.

Il se pinça le nez. Tu parles !

Un homme n'avait-il pas le droit de rêver ? Lui était-il interdit de penser à l'avenir lorsqu'une femme douce et tiède reposait dans ses bras ? Il avait bien droit à un peu d'égoïsme, quand même ? Avec un bref soupir, Slade se

renfonça dans son fauteuil. L'homme peut-être y avait droit, mais pas le policier. Et c'était surtout du policier qu'avait besoin Jessica, qu'elle en fût persuadée ou non.

Slade monta la garde dans l'obscurité jusqu'à trois heures du matin. Puis, jugeant qu'il perdait son temps, il décida d'aller dormir un peu. Pour protéger Jessica et surtout la tenir occupée durant la journée entière, il lui fallait être en forme. Les muscles raides d'être resté si longtemps immobile, il s'extirpa de son fauteuil et monta sans bruit l'escalier. Si Brewster était aussi près du but qu'il l'avait laissé entendre, l'affaire serait conclue d'ici à un jour ou deux tout au plus.

La fatigue nouait ses muscles. Quatre heures de sommeil rechargeraient les batteries ; en d'autres occasions, il s'était contenté de moins. Parvenu devant la porte de sa chambre, il tourna doucement la poignée.

Jessica se tenait recroquevillée au milieu du lit. Sa respiration était haletante et saccadée. Ses épaules, blanches sous le clair de lune, étaient parcourues de frissons.

— Jess ?

Elle rejeta la tête en arrière et jeta un regard terrorisé à Slade. Puis, le reconnaissant, elle se mordit les lèvres et ravala son hurlement. Les frissons persistèrent. Slade s'élança vers elle et la prit dans ses bras. Sa peau était moite et ses joues ruisselaient d'un mélange de larmes et de sueur. Quelqu'un s'était-il introduit dans sa chambre ? Non, ce n'était pas possible.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que t'arrive-t-il ?

— Ce n'est rien.

Elle serrait ses bras contre elle, dans un effort désespéré pour contrôler ses tremblements. Un cauchemar avait jailli dans son sommeil, avec une vraisemblance telle que ses sens eux-mêmes avaient été leurrés. Le vent froid, l'odeur des embruns salés, le bruit sourd du ressac, les pas lourds d'un homme qui la poursuivait en courant, les ombres jetées par les nuages traversant le ciel, le goût métallique de sa propre terreur... Et pire, bien pire, la peur de se retourner et de découvrir le visage haineux d'un être cher.

— Je me suis réveillée, balbutia-t-elle. J'ai paniqué quand j'ai vu que tu n'étais pas là.

Vérité partielle et déjà difficile à avouer. Admettre qu'un rêve l'avait terrifiée lui était impossible.

— J'étais au rez-de-chaussée, expliqua-t-il en repoussant les cheveux humides de sueur de Jessica. Je voulais vérifier que tout était bien verrouillé.

— Manie de professionnel ? demanda-t-elle avec un faible sourire avant de se blottir contre lui.

— Oui.

Il avait beau la serrer dans ses bras, elle ne cessait de trembler. Ce n'était pas le moment de la sermonner à propos de ses serrures de pacotille.

— Je vais aller te chercher un verre de cognac, proposa-t-il.

— Non !

Honteuse de sa véhémence, elle se mordit la lèvre.

— Non, je t'en prie, reprit-elle sur un ton plus calme. Je me sens assez bête comme ça.

— C'est normal que tu sois nerveuse, Jessica, dit-il en l'embrassant sur les cheveux.

Elle mourait d'envie de se cramponner à lui, de le supplier de ne pas la laisser seule, ne fût-ce qu'une minute. De déverser tout ce qui l'effrayait, la hantait, la terrorisait. Elle s'y refusa, autant pour son salut à elle que pour celui de Slade, et s'efforça de plaisanter :

— Même avec un policier à demeure ?

Elle rejeta la tête en arrière et le contempla.

— Viens te coucher. Tu dois être fatigué... Comment un homme peut-il mener deux carrières simultanément, sergent ? ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire.

— Je me débrouille, répondit-il en lui caressant les épaules. Comment une femme parvient-elle à être aussi belle à trois heures du matin ?

— D'après ma mère, c'est une question d'ossature. Je préfère croire à une explication moins scientifique, comme d'être née durant une éclipse de lune, par exemple.

Sous les caresses de Slade, ses muscles se décrispaient lentement. Il l'embrassa dans le cou avec un petit rire.

— Tu es née pendant une éclipse de lune ?

— Oui. Mon père disait que cela expliquait mes yeux de chat... afin que je voie clair même dans l'obscurité.

Slade l'écarta et se leva.

— Si tu ne dors pas, ils seront tout rouges demain.

— Quelle remarque galante, fit Jessica en le regardant se déshabiller. Et toi, alors ?

— Quand c'est nécessaire, je peux me contenter de trois ou quatre heures.

Elle lui adressa une grimace de mépris.

— Ton machisme refait surface, Slade...

Il tourna la tête et la lune inonda son visage, soulignant son sourire. Jessica sentit son cœur palpiter. Ne devrait-elle pas s'être habituée à lui maintenant ? À ses humeurs changeantes, à ses accès d'humour, à sa gravité ? Son corps était lisse et souple, profilé comme celui d'un nageur de compétition et musclé comme celui d'un boxeur poids léger. Son visage exprimait le goût de l'effort intellectuel et celui de l'action qu'exigeaient ses deux métiers.

« Il veillera sur toi, se dit-elle, rassérénée. Aie confiance. » Mais la lune soulignait aussi les rides dues à la fatigue et à la tension nerveuse.

Elle sourit et lui tendit les bras.

— Viens te coucher.

Slade s'allongea et la serra contre lui. Son désir apaisé, il éprouvait une

sérénité d'autant plus précieuse qu'il y avait rarement goûté. Durant les quelques heures suivantes, ils allaient, pour la première fois, partager l'intimité du sommeil. Jouissance ineffable.

Jessica s'interdit de bouger et s'efforça de respirer calmement jusqu'à ce que Slade s'endormît. Encore secouée par la peur qu'elle avait éprouvée, elle regarda la lumière de la lune jouer sur l'épaule de Slade qui s'élevait et s'abaissait au rythme de sa respiration. L'aube grise tamisait les contours des meubles lorsqu'elle s'assoupit enfin.

La sonnerie du téléphone le tira d'un sommeil agité. La sueur perla instantanément sur son front. Déchiré entre la peur de répondre et l'envie de savoir, il finit par décrocher.

— Allô ?

— Ton temps est écoulé.

— Il m'en faut un peu plus.

Sachant qu'aucune faiblesse ne serait tolérée, il s'efforçait de parler d'une voix ferme.

— Quelques jours... Ce n'est pas facile de les récupérer avec tous ces gens dans la maison.

— Dois-je te rappeler qu'on ne te paie pas pour ne faire que ce qui est facile ?

— J'ai essayé la nuit dernière... J'ai failli me faire coincer.

— Alors c'est que tu es négligent. Et ce n'est pas une excuse.

« Ni négligence ni faiblesse », se dit-il en humidifiant ses lèvres.

— Jessica... Jessica ne se sent pas bien.

Il prit une cigarette pour se calmer. S'il voulait rester vivant, il lui fallait penser vite et bien.

— Elle n'a pas l'intention d'aller à la boutique ces jours-ci. J'espère parvenir à la convaincre de partir pour un long week-end. Elle m'écouterà, je crois.

Était-ce vrai ? Il tira une longue bouffée.

— Si elle quitte la maison quelques jours, je pourrai récupérer les diamants sans prendre de risques, reprit-il en essuyant son visage trempé de sueur du dos de la main. Vous les aurez ce week-end. Deux jours de plus, ça n'a pas d'importance.

Le soupir excédé qui courut sur la ligne le glaça jusqu'aux os.

— Tu fais erreur, une fois de plus... Tu commets trop d'erreurs, mon jeune ami. Tu te souviens de mon associé à Paris ? Lui aussi faisait des erreurs.

Le téléphone glissait dans sa main humide. Comment oublier qu'on avait retrouvé l'homme dans la Seine ?

— Ce soir, dit-il avec désespoir. Je vais essayer de vous les apporter ce soir.

— Dix heures à la boutique.

L'homme fit une pause pour laisser la menace faire son effet. Le souffle saccadé qui lui parvint le satisfît.

— Si cette fois-ci encore tu échoues, je ne serai plus aussi... compréhensif. Jusqu'à présent, tu as toujours été efficace. Cela m'ennuierait beaucoup de te perdre.

— Je les apporterai. Et ensuite... ensuite je veux arrêter.

— Nous en discuterons plus tard. Dix heures à la boutique.

Il y eut un déclic et la communication s'interrompit.

9

Comme à l'accoutumée, Slade se réveilla d'un seul coup. Cela faisait des années qu'il ne s'offrait plus le luxe de s'éveiller doucement, par paliers paresseux. Il avait dû s'entraîner à s'endormir et à se réveiller vite, afin d'être immédiatement opérationnel. Habitude avec laquelle il rêvait de rompre, sans toutefois croire qu'il y parviendrait un jour.

À la lumière oblique du soleil, il sut qu'il était encore tôt. Il tourna la tête vers la pendule de la cheminée : sept heures à peine. Ses quatre heures de sommeil avaient fait leur effet.

Il se souleva légèrement pour regarder Jessica. Les cernes bleutés qui bordaient ses paupières le firent se renfrogner. Elle semblait encore plus fatiguée que la veille. Aujourd'hui, il veillerait à ce qu'elle prenne plus de repos, quitte à glisser un somnifère dans son café. Et, de gré ou de force, elle avalerait quelque chose. Il avait l'impression qu'elle maigrissait d'heure en heure.

Il eut beau s'efforcer de ne pas la réveiller en se levant, la main de Jessica se referma sur son bras et ses yeux s'ouvrirent.

— Dors encore un peu ! ordonna-t-il en lui effleurant les lèvres.

— Quelle heure est-il ?

Sa voix était rauque mais sa main ne tremblait pas.

— Très tôt.

Elle se détendit, muscle après muscle, mais sans le lâcher.

— Tôt comment ?

— Trop tôt.

Il s'inclina pour lui donner un autre baiser mais elle en profita pour l'attirer à elle.

— Trop tôt pour quoi ?

Elle sentit les lèvres de Slade se retrousser dans un sourire.

— Tu n'es même pas encore bien réveillée.

— Tu veux parier ?

Elle promena les doigts sur son ventre plat. Le baiser ensommeillé l'embrasa.

— Peut-être que finalement deux ou trois heures de sommeil ne te suffisent pas.

Fronçant les sourcils, il releva la tête.

— Tu veux parier ?

Ses lèvres étouffèrent le rire de Jessica.

Jamais elle n'avait connu cela. Chaque étreinte la laissait abasourdie, conquise, consumée. Dans les bras de Slade, elle pouvait tout oublier. Tout ce dont elle avait vraiment besoin ces jours-ci.

Il avait tout de suite découvert ses zones de sensibilité. Chaque fois, il trouvait de nouvelles variantes, sans la laisser s'y habituer ni lui donner le temps de désirer autre chose. Il envahissait son âme, y régnait en maître et l'entraînait dans un monde de pure sensualité, qu'elle ignorait jusqu'alors.

Tout aiguïsait ses sens, depuis la simple caresse d'un doigt jusqu'à la pression brutale de ses lèvres. Sa peau devenait tellement sensible qu'elle percevait même la texture du drap sous son dos. Ses oreilles captaient le moindre son ; le tic-tac de la pendule retentissait comme le tonnerre. La pâle lumière du jour dansait dans la pièce, grise et fantomatique, soulignant l'enchevêtrement sombre des cheveux de Slade dans lesquels elle plongeait les mains.

Il lui murmura à l'oreille une remarque à la fois absurde et poétique sur le grain de sa peau. Malgré la révérence de son ton, ses mains s'affairaient avec agressivité. Elle lui chuchota ce qu'elle désirait et lui offrit ce qu'il cherchait.

Il la prit lentement et observa à la lumière ténue du jour les tressaillements de plaisir sur son visage. Savourant les mille sensations dont son corps était la proie, il lui mordilla les lèvres. Il s'en délecta puis embrassa ses paupières fermées tandis qu'elle se cambrait d'impatience. Il s'obligea à ralentir son rythme, prolongeant l'ultime délice.

— Jess... souffla-t-il à grand-peine. Ouvre les yeux, Jess. Je veux voir tes yeux.

Les paupières frémirent, comme si le poids des cils les alourdissaient.

— Ouvre les yeux, mon amour, et regarde-moi.

Il n'avait pas l'habitude de prononcer des mots tendres. À travers le brouillard de désir et de sensations, Jessica en fut bouleversée. Une vague d'émotion l'envahit et s'ajouta à l'extase physique. Elle ouvrit les yeux.

Les iris étaient opaques, leur ambre riche tamisé par la passion. Comme il se mouvait en elle, les paupières frémirent, menaçant de s'abaisser à nouveau.

— Non, regarde-moi.

La voix de Slade n'était plus qu'un murmure rauque. Leurs lèvres étaient si proches que leurs souffles se mélangeaient, frisson pour frisson.

— Dis-moi que tu me veux, demanda-t-il. Je voudrais te l'entendre dire, juste une fois.

Emportée sur les vagues successives du plaisir, Jessica articula avec peine :

— Je te veux, Slade... Tu es le seul.

Il étouffa son cri d'un baiser fougueux, tout en l'entraînant vers le

paroxysme. Sa dernière pensée fut presque une prière : que les mots qu'il venait d'entendre soient véridiques et qu'il sache en tenir compte.

Le corps plus détendu, plus reposé qu'à son réveil, Slade déposa un baiser entre les seins de Jessica.

— Maintenant, dors un peu, ordonna-t-il.

Il voulut se lever mais les bras de Jessica noués sur sa nuque le retinrent.

— Je ne me suis jamais sentie aussi éveillée de ma vie. Que vas-tu me faire faire aujourd'hui, Slade ? Remplir encore un tas de petites fiches stupides ?

— Ces fiches stupides, répondit-il en glissant une main sous les genoux de Jessica, sont la base même de toute bibliothèque bien organisée.

— C'est très ennuyeux, dit-elle comme il la soulevait pour l'emporter vers la salle de bains.

— Quelle enfant gâtée !

— Je ne suis pas du tout gâtée.

La petite ride réapparut entre ses sourcils tandis qu'il ouvrait un robinet de la douche.

— Si. Mais ça n'a pas d'importance, je t'aime comme tu es.

— Oh, tu m'en vois ravie !

Il sourit, l'embrassa et la déposa sous la douche.

Jessica poussa un cri de surprise.

— *Slade !* C'est glacé !

— Le matin, il n'y a rien de mieux pour la circulation, dit-il en la rejoignant sous le jet... Enfin, après autre chose.

— Mets l'eau chaude, supplia-t-elle. Je deviens toute bleue.

Il l'embrassa et lui pinça le bras pour vérifier.

— Non, pas encore. Tu veux le savon ?

— Non merci, je vais prendre ma douche chez moi.

Agacée, elle tenta de sortir mais se retrouva immobilisée contre Slade, sous le jet glacé.

— Arrête ! C'est de l'abus de pouvoir.

Elle releva la tête et fut suffoquée par l'eau qui jaillissait.

— Slade !

Crachant, elle ferma les yeux. Son corps tremblant de froid se pressait contre celui de Slade.

— Tu me le paieras, je te le jure.

Elle se débattait furieusement mais en vain. La maintenant d'un bras, Slade se mit à la savonner.

— Arrête !

La colère se mélangeait à l'excitation. Lorsque la main de Slade se promena sur ses fesses, elle se débattit avec désespoir. Puis elle l'entendit rire. L'exaspération lui fit rejeter la tête en arrière et ses yeux ne virent plus que des contours brouillés par l'eau.

— Écoute-moi, commença-t-elle.

Les doigts savonneux s'attardèrent sur ses seins.

— Slade, non !

Avec un gémissement, elle se cambra pour échapper à la main perfide qui s'insinuait entre ses cuisses.

— Non.

Mais sa bouche cherchait déjà celle de Slade et l'eau ne lui paraissait plus aussi froide.

Lorsqu'elle sortit de la douche, sa peau flambait. Même ses joues avaient repris couleur. Ce qui enchantait Slade, malgré l'expression faussement indignée de Jessica.

— Je vais m'habiller, annonça-t-elle en se drapant dans une serviette.

Ce ton hautain et cette nudité n'allaient pas ensemble. Slade ne put retenir un sourire. Agréablement délassé, il se noua une serviette autour des reins.

— D'accord, je te retrouve en bas dans dix minutes pour le petit déjeuner.

— J'y serai quand je pourrai, riposta-t-elle avec morgue.

Sous le regard narquois de Slade, elle lui prit sa chemise et l'enfila.

— Délicieux spectacle auquel je pourrais bien prendre goût. Trempée et à demi nue...

— Ton machisme de nouveau, marmonna-t-elle en s'interdisant de sourire.

— Dix minutes, lui rappela-t-il comme elle s'élançait vers le couloir en lui jetant un regard noir.

Elle claqua la porte derrière elle et s'autorisa à sourire, pour se renfrogner aussitôt. David se tenait devant sa chambre, la main sur la poignée. Le claquement de la porte lui avait fait tourner la tête. Ses yeux scrutèrent Jessica de la tête aux pieds, notant la chemise de Slade, la peau humide et encore rose, les cernes qui ombrageaient ses joues.

— Je vois que tu es déjà levée, remarqua-t-il sèchement.

Elle sentit ses joues s'enflammer. Bien qu'ils eussent vécu côte à côte dans la même maison, ils avaient toujours pris la précaution de respecter leurs vies privées. C'était la première fois qu'ils tombaient l'un sur l'autre en de semblables circonstances.

« Nous sommes des grandes personnes maintenant », se rappela-t-elle en s'approchant de lui. Oui, mais ils avaient grandi ensemble...

— Oui, je suis levée. Tu voulais me voir ?

Elle se sentait déchirée entre la méfiance et l'envie de se jeter dans ses bras comme la veille. À cela s'ajoutait une pointe de remords, qui lui permit de rester sur ses gardes. Il s'en rendit compte et, le regard désapprobateur, resta distant.

— Je voulais vérifier certaines choses avec toi avant d'aller à la boutique. Mais puisque tu es occupée...

— Je ne suis pas occupée, David. Entre.

Avec une politesse froide, Jessica ouvrit la porte de sa chambre et lui fit signe d'entrer. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'en discutant seul à seule avec David, elle transgressait l'une des règles imposées par Slade. D'ailleurs, même si elle s'en était souvenue, elle n'aurait pas pour autant refusé de recevoir le jeune homme.

— Il y a eu des problèmes hier ?

— Non...

Il ne put s'empêcher de remarquer le lit non défait et sa voix se tendit.

— Pas de quoi se tracasser. Manifestement, tu as de quoi t'occuper.

— Ne fais pas d'ironie, David. Cela ne te va pas.

Elle ôta la serviette qui recouvrait ses cheveux mouillés et la jeta sur une chaise.

— Si tu as quelque chose à me dire, vas-y, dit-elle en prenant son peigne.

— Est-ce que tu sais ce que tu fais ? lâcha-t-il abruptement.

La main de Jessica s'immobilisa au-dessus de sa tête ; puis, lentement, très lentement, elle reposa le peigne sur la coiffeuse. Le miroir lui renvoya l'image de son visage livide, de sa peau encore humide, des cernes sous ses yeux, et surtout de la chemise froissée de Slade.

— Sois plus précis.

— Tu couches avec l'écrivain.

Remontant ses lunettes sur son nez, il fit un pas vers elle.

— Et alors ? riposta-t-elle d'un ton léger. Ça ne te plaît pas ?

— Que sais-tu de lui ? demanda David d'une voix vibrante qui la surprit. Ce type tombe des nues, et comme par hasard les poches vides. Il a trouvé la bonne affaire : une grande maison, des repas à l'œil et une femme consentante.

Elle se raidit et le regarda avec colère.

— Fais attention à ce que tu dis, David.

— Comment sais-tu que ce n'est pas juste un pique-assiette ? Tu vaux de l'or, Jessica. Tu es une proie idéale.

La colère de Jessica se teinta de douleur.

— Naturellement. À quoi pourrait-il s'intéresser, sinon à mon argent ?

L'empoignant par les épaules, il la força à lui faire face.

— Voyons, Jessie, fit-il, le regard radouci derrière les lunettes. Tu sais bien que je ne voulais pas dire ça. Mais ce type est un parfait inconnu et tu es... eh bien, tu es trop confiante.

— C'est vrai, David ? demanda-t-elle en refoulant un accès de larmes. Ai-je fait l'erreur d'être trop confiante ?

— Je ne veux pas qu'on te fasse souffrir... Tu sais combien je t'aime.

Il lui étreignit les épaules puis enfonça les mains dans ses poches.

— Bon sang, Jessica, reprit-il. Tu sais bien que Michael est fou de toi. Il t'aime depuis des années.

— Mais, moi, je ne l'aime pas. C'est Slade que j'aime.

— Tu l'aimes ? Mais, Jessie, tu connais à peine ce type. Tu es dingue !

L'emploi de cette exclamation enfantine la fit rire. Elle passa la main dans ses cheveux.

— Oh ! David, je le connais mieux que tu ne le penses.

— Écoute, laisse-moi me renseigner sur lui, découvrir s'il...

— Non ! s'écria Jessica. Non, David, je te l'interdis. C'est mon affaire.

— Tout comme ce salaud de Madison Avenue qui t'a piqué dix mille dollars, marmonna-t-il.

Se détournant, elle se couvrit le visage des mains. Comme c'était bizarre, se dit-elle, de ne pas pouvoir rire. Deux des personnes qui comptaient le plus pour elle lui conseillaient de se méfier de l'autre.

— Hé ! Jessica, pardon, excuse-moi, dit David en lui tapotant gauchement la tête. C'était stupide de ma part de dire ça. Bon, je m'écrase mais... sois prudente quand même. D'accord ?

Intrigué par la réaction excessive de Jessica, il se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Tu ne vas pas te mettre à pleurer, si ?

Reconnaissant le ton soupçonneux qu'il prenait, à l'âge de douze ans, lorsqu'elle rentrait à la maison après s'être disputée avec son petit ami de l'époque, elle ne put retenir un petit rire. La loyauté revint, submergeant tout le reste.

— David...

Elle se retourna et posa les mains sur les épaules du jeune homme pour le regarder dans les yeux, au-delà des verres de lunettes.

— Si tu étais dans le pétrin... si tu avais fait une erreur, une grosse erreur, et que tu te sentes pris à la gorge, est-ce que tu me le dirais ?

Il fronça les sourcils, sans qu'elle pût deviner s'il s'agissait chez lui de curiosité ou de remords.

— Je ne sais pas. Ça dépendrait.

Ce ton trop sérieux le mettait mal à l'aise. Il s'ébroua, comme pour s'en débarrasser.

— La prochaine fois que tu m'engueuleras pour une erreur comptable, je m'en souviendrai en tout cas. Jessie, tu n'as vraiment pas l'air en forme. Tu devrais aller te reposer quelques jours.

— Ça va aller... mais j'y réfléchirai, promit-elle, de peur d'une nouvelle dispute.

— Bien. Il faut que j'y aille. J'ai dit à Michael que c'est moi qui ferais l'ouverture aujourd'hui.

Il l'embrassa sur la joue.

— Pardonne-moi si j'y ai été un peu fort aujourd'hui. Mais quand même, je crois... enfin, chacun fait comme il pense.

— Oui, murmura-t-elle. Oui, exactement. David... si toi ou Michael, vous avez besoin d'argent...

— Tu vas nous augmenter ? demanda-t-il, la main sur la poignée de la

porte.

S'efforçant de sourire, elle reprit son peigne.

— Nous verrons cela quand je reprendrai le travail.

— Grouille-toi, alors, jeta-t-il en quittant la pièce.

Jessica regarda la porte fermée puis le peigne qu'elle tenait. Soudain, rageusement, elle le jeta loin d'elle. Elle venait de prendre conscience qu'elle avait interrogé David en espérant qu'il avoue. Dans le seul but de mettre un point final à cette sale histoire. Elle l'avait observé, en guettant le moindre signe sur son visage. Et elle ne pourrait s'empêcher de faire la même chose avec Michael. Un tel comportement l'horrifiait.

Elle se laissa tomber sur le tabouret de la coiffeuse et se regarda dans le miroir. C'était épouvantable d'éprouver cette méfiance, de s'éloigner des deux personnes qui avaient été ses plus proches amis. De les épier, d'attendre qu'ils se trahissent. Pire encore : d'espérer qu'ils commettent une erreur, afin qu'elle puisse cesser de guetter et d'attendre.

Elle s'examina attentivement. Ses cheveux humides et emmêlés encadraient un visage livide. Les cernes n'en étaient que plus visibles. Elle avait l'air malade et déjà à moitié vaincue. À cela, au moins, on pouvait remédier avec un peu de fond de teint. S'il ne lui restait que l'illusion de la force, autant l'utiliser au mieux.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter et envoyer à terre un petit vase en porcelaine, qui se fracassa en morceaux trop petits pour que l'on puisse espérer les recoller.

Betsy décrochait lorsque Slade arriva au rez-de-chaussée.

— Oui, il est là. De la part de qui, s'il vous plaît ?

Elle fit signe à Slade de s'arrêter et lui tendit l'appareil.

— C'est une Mme Sladerman, annonça-t-elle d'un ton pincé.

— Allô, maman ? fit Slade, agacé.

Betsy émit un reniflement soupçonneux et s'éloigna.

— Pourquoi m'appelles-tu ici ? Tu sais que je travaille. Il y a un problème ? Janice va bien ?

— Il n'y a pas de problème et Janice va très bien, fit la voix rassurante de sa mère. Et toi, comment vas-tu ?

L'agacement de Slade refit surface.

— Maman, tu sais que tu ne dois pas m'appeler quand je travaille, sauf si c'est important. Si la plomberie a de nouveau rendu l'âme, appelle le gérant.

— Pour ça, j'aurais sans doute pu y penser toute seule, admit Mme Sladerman.

— Écoute, je serai sans doute rentré d'ici à deux jours. Ça peut attendre, non ?

— Comme tu voudras. Mais tu m'avais demandé de te mettre au courant si ton agent téléphonait. Enfin, nous en parlerons à ton retour. À bientôt, Slade.

— Attends une minute ! s'écria-t-il en prenant l'écouteur de l'autre main. Si c'est pour me transmettre un nouveau refus, tu n'étais pas obligée de m'appeler.

— Non, bien sûr. Mais je pensais que pour une acceptation, c'était différent.

Il ouvrit la bouche puis la referma. Trop espérer ne menait qu'à la déception.

— Il s'agit de la nouvelle pour le *Mirror* ?

— Voyons, il me semble qu'il a parlé de ça aussi... dit-elle sans se hâter jusqu'à ce qu'elle sente que son fils allait exploser. Mais il a surtout parlé du roman. Il était dans un tel état d'excitation que je n'ai pas tout enregistré.

Les oreilles de Slade se mirent à bourdonner.

— Quel roman ?

— Ton roman, abruti ! *Seconde Chance*, de James Sladerman, prochainement publié par les éditions Fullbright.

Le choc fut tel que Slade ferma les yeux. Toute sa vie il avait attendu cet instant, et voilà que tout son être se désagrégeait...

— Tu es sûre ? insista-t-il, la gorge nouée.

— Si je suis sûre... Slade, je ne suis pas sourde et je peux arriver à comprendre le jargon d'un agent littéraire. Il a dit qu'ils étaient en train d'établir un contrat et qu'il te contacterait pour les détails. Au sujet des droits d'auteur et de la vente des droits au cinéma et à la télévision... Bien sûr, ajouta-t-elle comme son fils gardait le silence, c'est à toi de décider. Si tu refuses l'à-valoir de cinquante mille dollars...

Elle attendit un peu, puis lâcha un soupir.

— Tu n'as jamais été expansif, Slade, mais là, ça devient carrément grotesque. Enfin, dis quelque chose ! N'est-ce pas ce que tu as toujours désiré ?

Toujours désiré, se répéta-t-il dans un brouillard obscur. Naturellement, elle avait deviné... Comment cacher à sa mère ce qui vous tient le plus à cœur ? Quant à la question de l'à-valoir, elle n'avait pas encore pénétré son cerveau. Seul le mot *publié* résonnait dans sa tête.

— Je n'arrive pas à réfléchir.

— Eh bien, quand tu y arriveras, tâche de terminer celui sur lequel tu travailles en ce moment. Ils veulent le lire. Apparemment ils ont l'impression d'avoir découvert une mine d'or. Slade... je me demande si je t'ai assez souvent répété combien j'étais fière de toi.

— Si, lâcha-t-il avec un long soupir. Tu l'as fait. Merci.

Le rire de sa mère lui fit chaud au cœur.

— C'est bien, chéri. Garde tes mots pour tes romans. J'ai une bonne centaine de coups de fil à passer maintenant. J'adore me vanter. Toutes mes félicitations.

— Merci, dit-il brièvement. Maman... ?

— Oui ?

— Achète-toi un nouveau piano.

— À bientôt, Slade, dit-elle en riant.

Il resta à écouter la tonalité une longue minute.

— Excusez-moi, monsieur Sladerman. Vous prendrez votre petit déjeuner maintenant ou plus tard ?

L'air hagard, Slade se retourna. Betsy se tenait derrière lui, petite femme aux yeux noirs et perçants, au visage craquelé de mille rides, aux cheveux gris et aux jambes épaisses et courtes. Elle répandait une légère odeur de produit à argenterie et de sachet de lavande. Le sourire un peu fou de Slade la fit reculer d'un pas.

— Vous êtes très belle.

Elle recula encore.

— Monsieur ?...

— Vraiment très belle.

La soulevant à pleins bras, il la fit tourner et lui planta un gros baiser sur la joue. Betsy émit un petit cri étouffé.

— Reposez-moi tout de suite et tenez-vous correctement, ordonna-t-elle avec toute la dignité qu'elle pût rassembler.

— Betsy, je suis fou de vous.

— Fou, point à la ligne, corrigea-t-elle en s'interdisant de se laisser attendrir par son regard brillant. C'est bien d'un écrivain de picoler avant le petit déjeuner. Reposez-moi et je vais vous préparer un bon café bien noir.

— Je suis un écrivain, affirma-t-il avec une sorte d'étonnement dans la voix.

— Mais oui, mais oui. Reposez-moi par terre comme un gentil garçon.

Jessica se pétrifia au milieu de l'escalier. Était-ce bien Slade qui tournait sur lui-même comme un fou en soulevant sa gouvernante à dix centimètres du sol ? Bouche bée, elle le vit planter un second baiser sur la joue de Betsy.

— Slade ?

Entraînant Betsy dans une demi-volte impeccable, il se retourna. Jessica eut la brusque certitude que jamais elle ne l'avait vu aussi heureux.

— À ton tour, annonça-t-il en reposant Betsy sur ses pieds.

— Complètement bourré, annonça la gouvernante avec un regard qui en disait long. Avant le petit déjeuner.

— Édité ! corrigea Slade en soulevant Jessica dans ses bras. Avant le déjeuner.

Sa bouche s'écrasa sur les lèvres de la jeune femme avant qu'elle ait eu le temps de dire quoi que ce fût. L'émotion fusait de Slade comme une gerbe d'étincelles, une joie pure, sans la moindre arrière-pensée et terriblement contagieuse.

— Édité ? Ton roman ?

— Oui, oui, oui.

Il l'embrassa avant de répondre à ses questions.

— Je viens de recevoir un coup de fil. Fullbright accepte mon manuscrit

et veut lire celui sur lequel je travaille en ce moment.

Comme il l'attirait à lui de nouveau, elle remarqua un bref changement dans son regard. Toujours aussi joyeux, il avait l'air de commencer seulement à comprendre ce qui lui arrivait.

— Ma vie m'appartient, maintenant, murmura-t-il pensivement.

— Oh Slade, je suis si contente pour toi ! s'exclama Jessica en s'accrochant à lui. Et ce n'est que le début. Rien ne t'arrêtera maintenant, je le sais... Betsy, il nous faut absolument du champagne !

— À neuf heures du matin ? s'indigna la gouvernante.

— Il nous faut du champagne à neuf heures *ce matin*. Nous avons quelque chose à fêter.

Avec une pétarade de claquements de langue réprobateurs, Betsy s'éloigna. Les écrivains ne valaient guère mieux que les artistes. Et on savait bien quel genre de vie menaient *ces gens-là*. Pourtant, pour un voyou, ce garçon-là était plutôt charmant. Elle s'autorisa un petit rire peu conforme à sa dignité habituelle, avant d'aller mettre la cuisinière au courant des derniers événements.

— Viens, ordonna Jessica. Raconte-moi tout.

— Je t'ai tout raconté, dit Slade en se laissant pousser dans un fauteuil. Ils acceptent mon manuscrit, c'est l'essentiel. Mon agent me communiquera les détails plus tard.

Les cinquante mille dollars proposés lui revinrent soudain en mémoire.

— Et ils me donnent une avance, ajouta-t-il avec un rire bref. De quoi survivre en attendant de finir l'autre.

— Cela ne sera pas long. Je l'ai lu, rappelle-toi.

Dans un brusque sursaut d'enthousiasme, elle lui prit la main.

— Quel film formidable ça pourrait faire ! Réfléchis-y, Slade. Tu pourrais écrire le scénario. Il faudra que tu fasses attention aux droits cinématographiques ; ne cède pas ce que tu pourrais regretter ensuite... Choisis plutôt un pourcentage sur les recettes, ajouta-t-elle. Oui, c'est préférable. Ça te permettra de...

— Tu n'as jamais pensé à fermer ta boutique d'antiquités pour devenir agent littéraire ?

— Une négociation est une négociation, répliqua-t-elle avec un sourire. Et, en matière de négociation, je suis une artiste.

Avec une expression offusquée, Betsy apporta le plateau.

— Y aura-t-il autre chose pour votre service, mademoiselle Winslow ?

L'usage de formules aussi protocolaires indiquait que la gouvernante avait dépassé le stade des reproches.

— Non, merci, Betsy.

Jessica attendit que la vieille femme fût sortie pour jeter un regard sinistre à Slade.

— C'est ta faute. Elle va afficher une extrême politesse et un air de martyr toute la journée ; tout ça parce que tu l'as un peu bousculée et que nous

buons du champagne avant le petit déjeuner, ce qui est un signe de dépravation.

— On pourrait lui en offrir un verre, suggéra-t-il en débouchant la bouteille.

— Tu tiens vraiment à m'attirer des ennuis.

Le bouchon sauta avec un petit « pop » guilleret. Jessica approcha les verres.

— Au jour où j'écirai « James Sladerman » sur l'une de ces fiches indispensables à toute bibliothèque digne de ce nom !

Slade fit tinter son verre contre celui de Jessica.

— Tu auras le premier exemplaire, promit-il.

— Quel effet cela te fait-il, Slade ? demanda-t-elle entre deux gorgées. Comment te sens-tu exactement ?

Il remplit à nouveau leurs verres puis parut chercher dans les bulles les mots exacts.

— Libre, répondit-il enfin. Je me sens libre.

Il se mit à déambuler dans la pièce.

— Après toutes ces années de contrainte, j'ai enfin la possibilité de faire ce que je veux. L'argent qu'on m'offre va me permettre de payer les études de Janice et de survivre sans trop de problèmes financiers. À présent, la porte est ouverte...

— Tu vas quitter la police ?

— J'avais l'intention de le faire l'année prochaine, dit-il en jouant avec la mèche d'une bougie.

L'impatience, qu'il s'était toujours interdite, s'empara de lui.

— Mais je vais pouvoir partir plus tôt, beaucoup plus tôt. Revenir à la vie civile.

Elle pensa au revolver caché quelque part dans la chambre de Slade et soupira avec soulagement.

— J'imagine qu'on ne s'y habitue pas du jour au lendemain.

— J'y arriverai.

— Tu vas... donner tout de suite ta démission ?

— Inutile d'attendre. J'ai un peu d'argent de côté et l'éditeur peut me demander d'apporter quelques corrections au manuscrit. Il me faudra du temps. Et puis, j'ai ce roman à terminer et un autre qui me trotte dans la tête. Je me demande quel effet ça fait d'écire à plein temps au lieu de grappiller quelques heures par-ci par-là.

— C'est ce pour quoi tu es fait, Slade.

— Je le saurai dès que j'en aurai fini avec cette affaire, dit-il en contemplant le jardin par la fenêtre.

— Fini ?

Elle regarda fixement son dos tourné.

— Tu vas rester ? insista-t-elle.

— Comment ?

Distrait de ses réflexions, il se retourna et remarqua l'expression de Jessica.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je pensais que tu allais passer l'enquête à quelqu'un d'autre, dit-elle en prenant la bouteille de champagne pour se resservir, alors que son verre était encore aux trois quarts plein. Que tu voudrais regagner New York le plus vite possible.

Slade reposa son verre avec une prudence délibérée.

— Je termine toujours ce que j'ai commencé.

— Oui, bien sûr. Tu n'es pas du genre à tout laisser tomber sans prévenir.

— Tu croyais que j'allais m'en aller et t'abandonner ?

— Je crois que, lorsqu'on est sur le point d'obtenir ce pour quoi on a beaucoup travaillé, ce qu'on a attendu pendant des années, on ne doit pas prendre de risques.

Il s'approcha d'elle et lui prit son verre des mains.

— Et moi, je crois que tu dis beaucoup de bêtises... Ce doit être le champagne.

— C'est stupide de perdre du temps avec cette enquête ! s'exclama-t-elle.

Les yeux mi-clos, il l'embrassa avec une sorte de brutalité.

— Et toi, tu es stupide de croire que j'ai le choix.

— Mais si, tu as le choix ! protesta Jessica d'un ton radouci. Je te l'ai déjà dit, nous avons toujours le choix.

— Très bien. Dans ce cas, je rentre à New York aujourd'hui même... à condition que tu viennes avec moi.

Elle secoua la tête.

— Alors nous restons ici ensemble, jusqu'à ce que cette histoire soit finie.

Jessica se jeta dans ses bras et l'étreignit. Elle désirait qu'il reste aussi violemment qu'elle aurait voulu le voir partir. L'angoisse des lendemains allait la hanter, elle le savait.

— Mais rappelle-toi, je t'ai donné ta chance. Tu n'en auras pas d'autre. Un jour je te le rappellerai : c'est toi qui as pris la décision de rester.

Il acquiesça sans remarquer l'ambiguïté de sa phrase.

— Bon, allons manger quelque chose pour atténuer l'effet de ce champagne. Avant que Betsy ne t'arrache la tête...

La journée se traînait. Pour Jessica, le seul fait d'être condamnée à ne pas sortir relevait de la torture. Elle supportait de plus en plus difficilement de rester prisonnière entre quatre murs, alors que le soleil brillait au-dehors. Par ailleurs, elle se demandait si elle aurait été capable de se promener sur la plage sans se retourner à chaque instant.

Penser à sa boutique lui déclenchait des maux de tête. La seule chose qu'elle avait conçue et bâtie sans l'aide de personne lui avait été retirée. Peut-être ne pourrait-elle jamais plus en être fière. Sa lassitude était telle qu'elle en vint peu à peu à ne plus s'en soucier.

Jessica détestait être malade. Son arme habituelle contre toute faiblesse physique était de l'ignorer et de tenir bon. Mais, cette fois, elle ne disposait d'aucune échappatoire. La bibliothèque paisible et les tâches monotones que lui imposait Slade commençaient à lui taper sur les nerfs. Au point que, excédée, elle finit par jeter son crayon sur la table et bondir sur ses pieds.

— C'est insupportable ! s'écria-t-elle. Slade, si tu m'obliges à rédiger encore une seule de ces fiches, je crois que je vais devenir folle. N'y a-t-il pas quelque chose d'autre à faire ? N'importe quoi ? Cette attente est insupportable.

Slade se renversa contre le dossier de sa chaise. Toute la matinée il l'avait vue lutter fébrilement contre l'ennui, la tension et l'épuisement. Sa seule surprise était qu'elle eût tenu le coup aussi longtemps avant d'exploser. Rester tranquille n'était pas le fort de Jess Winslow. Il repoussa la pile de livres qui se dressait devant lui.

— Gin, suggéra-t-il.

Jessica enfonça d'un geste furieux les mains dans ses poches.

— Bon sang, Slade ! Je n'ai pas besoin d'un verre. J'ai besoin de *faire* quelque chose !

— Rummy, acheva-t-il en se levant.

— Rummy ? répéta-t-elle d'un air ahuri. Une partie de *cartes* ? Je suis près de me cogner la tête contre le mur, et toi, tu me proposes de jouer aux cartes ?

— Oui. Tu en as ?

— Sans doute.

Elle passa la main dans ses cheveux qu'elle maintint en arrière deux

secondes avant de laisser retomber le bras.

— C'est tout ce que tu as à me proposer ?

— Non, fit-il en s'approchant d'elle pour suivre du pouce les cernes qui lui ombrèrent les joues. Mais je crois que nous avons donné assez d'émotions à Betsy pour la journée.

Se résignant à ce pis-aller, Jessica alla ouvrir le tiroir d'une petite table.

— Bon, d'accord, jouons aux cartes. On mise à combien ?

— Ton capital est plus important que le mien, fit-il remarquer. Vingt cents le point.

— Quel dépensier ! Bon, comme tu voudras.

Elle brandit le paquet de cartes qu'elle avait trouvé.

— Prépare-toi à perdre !

Ce qu'il fit, avec fracas. Sur la suggestion de Slade, ils s'étaient installés au salon. Il avait imaginé qu'assise sur le canapé, devant un bon feu, elle se détendrait et qu'un jeu un peu ennuyeux la ferait s'endormir. Car l'expérience lui avait appris que seul le sommeil permettait à Jessica d'endurer l'attente sans perdre la tête.

Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était qu'elle se montrerait aussi forte à ce jeu, et encore moins qu'il se ferait complètement étriller.

— Gin, annonça de nouveau Jessica.

Il jeta un regard écœuré sur les cartes qu'elle étalait.

— Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un qui ait autant de chance.

— D'habileté, corrigea-t-elle en ramassant les cartes pour les battre.

L'opinion de Slade n'était pas tout à fait identique.

— Tu oublies que j'ai pas mal fréquenté les bas-fonds, dit-il comme elle distribuait une nouvelle donne. Je sais reconnaître une tricherie.

— Les bas-fonds ? fit-elle d'un air innocent. Ce devait être passionnant.

— Par moments.

— Dans quel service es-tu actuellement ?

— La criminelle.

— Oh... J'imagine qu'il y a aussi des moments intéressants, finit-elle par dire d'un ton résolument léger.

Il grommela quelque chose qui pouvait passer pour un acquiescement puis ôta une carte de son jeu. Jessica la retourna et la glissa dans son propre jeu. Au regard soupçonneux de Slade, elle répondit par un sourire.

— Ton travail a dû te faire rencontrer un tas de gens passionnants, remarqua-t-elle en posant une carte. Ce qui explique pourquoi tes personnages ont autant de profondeur.

Il pensa aux dealers, aux prostituées, aux voleurs à la tire et à leurs victimes, qu'il avait côtoyés pendant des années. Pourtant, d'une certaine façon, elle avait raison. À trente ans, Slade s'était dit qu'il avait tout vu. Ensuite, il avait découvert qu'il lui restait encore beaucoup à apprendre.

— Oui, j'ai rencontré un tas de gens.

Il jeta une seconde carte que Jessica ramassa à nouveau.

— Dont quelques tricheurs professionnels, précisa-t-il.

— C'est vrai ? fit Jessica d'un ton candide.

— Il y avait entre autres une rouquine de grande classe, improvisa-t-il. Elle jouait dans des grands hôtels de New York. Un léger accent du Sud, des mains blanches et fines et un jeu de cartes truqué.

À tout hasard, il préleva une carte et l'examina à la lumière avant de la jeter.

— Elle en a pris pour trois ans.

— Vraiment ?

Jessica secoua la tête d'un air attristé tout en s'emparant de la carte.

— Gin.

— Voyons, Jess, ce n'est pas possible...

— On dirait bien que si, répliqua-t-elle d'un ton compatissant tout en étalant son jeu.

Il examina rapidement les cartes étalées et lâcha un juron.

— D'accord. Calcule mes pertes, je m'arrête.

— Voyons, voyons...

Mâchonnant son crayon, Jessica fit les totaux.

— Tu as perdu gros, cette fois-ci, dit-elle en griffonnant sur le petit carnet. Tu me dois huit dollars cinquante-sept cinquante... Je te le laisse à huit dollars cinquante-sept.

— Tu es généreuse.

— Mais tout de suite, dit-elle en tendant la main, paume ouverte. À moins que tu ne veuilles jouer à quitte ou double ?

— Pas question.

Slade sortit son portefeuille de sa poche et jeta sur la table un billet de dix.

— Je n'ai pas de monnaie. Tu me dois un dollar quarante-trois.

Un sourire affecté sur les lèvres, Jessica alla chercher son sac dans le placard de l'entrée.

— Un dollar, dit-elle en revenant au salon, les doigts plongés dans son porte-monnaie. Et... vingt-cinq, trente, quarante-trois...

Elle laissa tomber les pièces dans la main de Slade.

— Nous sommes quittes.

— Pas du tout, fit-il en l'empoignant par l'épaule pour l'embrasser avec ardeur. Si tu tiens absolument à m'estamper, le moins que tu puisses faire est de m'offrir une compensation.

— Ça me paraît raisonnable.

Elle lui tendit les lèvres.

Seigneur, comme il la désirait ! Pas seulement pour un moment, ni pour la journée ou pour l'année, mais pour toujours. Pour l'éternité. Désir qu'il ne s'était jamais permis de formuler. Un mur se dressait entre eux, cette différence de statut social qu'il oubliait dès qu'elle était dans ses bras. Bien sûr qu'il n'avait pas le droit d'éprouver ce qu'il éprouvait ni de demander ce

qu'il mourait d'envie de demander... Mais, Dieu qu'elle était chaude et douce, et que le goût de ses lèvres consentantes l'enivrait !

— Jess...

— Ne dis rien, fit-elle en l'étreignant plus étroitement. Embrasse-moi plutôt.

Sa bouche se souda à celle de Slade, étouffant les mots prêts à jaillir. Et plus le baiser se prolongeait, plus mince se faisait le mur qui les séparait. Slade eut l'impression de l'entendre se fissurer, puis s'effondrer silencieusement.

— Jess, murmura-t-il en enfouissant le visage dans sa chevelure odorante. Je voudrais...

La sonnette de la porte la fit sursauter.

— J'y vais, dit-elle.

— Non, laisse Betsy s'en occuper.

Il la garda dans ses bras une minute de plus, cœur battant contre cœur battant. Lorsqu'il la relâcha, elle s'écroula dans un fauteuil.

— C'est idiot...

Comme Michael entra dans le salon, elle s'interrompit.

— Bonjour, Jessica, dit le jeune homme. Tu as très mauvaise mine... Tu devrais être au lit.

Elle sourit mais ne put empêcher ses doigts de se crispier.

— Tu sais bien que j'ai horreur de rester au lit. Ne t'inquiète pas, Michael, je ne vais pas si mal que cela.

— Comment veux-tu que je ne m'inquiète pas ? dit-il en lui caressant doucement la main. Surtout quand David ne cesse de rouspéter et de dire que tu ne sais pas prendre soin de toi.

— C'est que...

Elle s'interrompit, le temps de jeter un coup d'œil à Slade.

— David et moi avons eu une petite dispute ce matin. Mais je me sens bien, je t'assure.

— On ne dirait pas. Tu as l'air épuisée.

Il suivit le regard de Jessica et découvrit la présence de Slade. Sur son visage se succédèrent une expression de colère, puis de résignation.

— Au lieu de faire la conversation à ses invités, elle devrait être au lit, jeta-t-il à Slade.

Avec un haussement d'épaules d'impuissance, celui-ci s'assit dans un fauteuil.

— Ce n'est pas mon rôle de dicter sa conduite à Jessica.

— Et quel est précisément votre rôle ?

— Michael, je t'en prie, s'écria Jessica en se levant. Je vais bientôt monter, c'est promis.

Elle jeta un regard suppliant à Slade et reprit :

— Je t'ai empêché de travailler. Tu n'as pas écrit une ligne de toute la journée.

— Pas de problème, répondit-il en sortant une cigarette. Je travaillerai ce soir.

Michael restait planté au milieu de la pièce. Quoiqu'il n'eût plus rien à faire là, il ne paraissait pas disposé à s'en aller.

— Je m'en vais, dit-il enfin. À condition que tu me promettes d'aller te coucher.

— Si cela suffit à te tranquilliser...

Elle enlaça affectueusement la silhouette mince et élégante du jeune homme, et retrouva le parfum frais de son after-shave.

— David et toi, vous comptez tant pour moi. J'aimerais pouvoir vous dire à quel point.

— David et moi, répéta-t-il en lui caressant les cheveux. Oui, je sais.

Il jeta un dernier regard à Slade, toujours assis dans son fauteuil, et s'écarta.

— Bonne nuit, Jessica.

— Bonne nuit, Michael.

Slade attendit le claquement sourd de la porte d'entrée qui se refermait.

— Quel genre de dispute as-tu eu avec David ?

— Ça n'a rien à voir avec ta mission. C'était personnel.

— Rien n'est personnel.

— Ça l'était.

Elle lui jeta un regard las ; il nota la petite ride d'obstination qui s'était creusée entre ses sourcils.

— J'ai le droit d'avoir une vie privée, Slade.

— Je t'ai demandé de ne pas les voir seule, lui rappela-t-il.

Il affronta ses yeux noirs de colère.

— Ne recommence pas.

— Oui, sergent, soupira-t-elle en passant la main dans ses cheveux.

Excuse-moi.

— Ne t'excuse pas. Contente-toi de faire ce qu'on te dit.

— Je crois que je vais monter. Je suis fatiguée.

— Bien, fit-il, sans bouger ni la quitter des yeux. Tâche de dormir.

— Oui, c'est ça. Bonne nuit, Slade.

Il l'écouta monter l'escalier puis jeta sa cigarette dans le feu d'un geste exaspéré.

Jessica remplit sa baignoire. Elle n'avait besoin que de deux choses : une aspirine pour sa migraine et un bain brûlant pour se détendre. Ensuite, elle dormirait. Il fallait qu'elle dorme ; son corps le réclamait à grands cris. Pour la première fois de sa vie, elle expérimentait la sensation étrange d'apesanteur que procure une extrême fatigue. La salle de bains s'était remplie de vapeur. Jessica entra dans la baignoire.

Elle savait fort bien qu'elle n'avait pas dupé Slade. Il lisait dans ses pensées encore mieux qu'elle. La visite de Michael avait couronné une journée déjà pleine de craintes non formulées et de tensions.

Il ne s'était rien passé, constata-t-elle, déçue, en s'allongeant dans la baignoire. Combien de temps encore faudrait-il attendre ainsi ? Une journée ? Une semaine ? Deux semaines ? Elle exhala un long soupir et ferma les yeux. Jessica se savait incapable d'affronter une autre journée comme celle qu'elle venait de passer. Quant à une semaine... ce n'était tout simplement pas envisageable.

Il était sept heures du soir. Elle allait s'appliquer à tenir bon jusqu'à huit heures.

À huit heures vingt, Slade fit le tour du rez-de-chaussée et examina systématiquement chaque serrure. Durant cette longue journée, il avait attendu le coup de téléphone qui lui annoncerait que sa mission était achevée. En silence, il couvrit d'injures le FBI, Interpol et Dodson. Jessica était incapable de supporter plus longtemps cette tension. La visite de Michael l'avait prouvé sans ambiguïté.

Une autre chose était devenue parfaitement évidente : il était lui-même près de flancher. Si la sonnette de l'entrée n'avait pas retenti, il aurait tenu des propos qu'il valait mieux taire et posé des questions qu'il n'avait pas le droit de poser à une femme que les événements avaient rendue trop vulnérable.

« Elle aurait pu dire oui. Elle aurait dit oui », rectifia-t-il en passant près de la masse ronflante d'Ulysse. Lorsque la vie aurait repris son cours normal, elle l'aurait regretté. Que se serait-il passé s'il lui avait demandé de l'épouser et qu'ils se fussent mariés avant qu'elle ait eu le temps de reprendre ses esprits ? « C'est la meilleure façon de bousiller définitivement deux vies. » Il était préférable de rompre tout de suite et que chacun retrouve son rôle habituel.

Au moins, pour le moment, elle était au premier étage en train de se reposer et non à côté de lui, en train de l'inciter à franchir la limite qu'il s'était imposée. Quand elle n'était pas près de lui, il lui était plus facile de voir les choses avec objectivité.

Les domestiques s'étaient retirés dans leurs appartements, d'où lui parvenaient le murmure de la télévision et le léger remue-ménage de placards qu'on rouvre et qu'on referme. Il allait vérifier les serrures une dernière fois, puis il monterait écrire dans sa chambre. Il se frotta la nuque où se concentrait toute la tension accumulée de la journée. Ensuite, il dormirait dans son lit, seul. Oui, tout seul.

Comme il se dirigeait vers la cuisine, Slade vit la poignée de la porte tourner lentement. Muscles bandés, il recula dans l'obscurité et attendit.

Huit heures trente. Jessica jeta un coup d'œil à son réveil sans cesser de tourner en rond dans sa chambre. Ni le bain ni l'aspirine ne l'avaient suffisamment détendue et le sommeil semblait définitivement inaccessible. Si

seulement Slade pouvait monter... Non. Elle devenait trop dépendante et cela ne lui ressemblait pas. Pourtant, elle pressentait que le bruit seul de la machine à écrire lui calmerait les nerfs.

Une heure après l'autre, se rappela-t-elle en regardant à nouveau le réveil. Elle avait tenu bon de sept à huit mais, jusqu'à neuf, c'était au-dessus de ses forces. À bout de patience, Jessica se dirigea vers l'escalier.

Si Slade se fâchait, tant pis. Rester confinée dans la maison était déjà assez pénible. Elle accepterait n'importe quoi pour s'occuper, même remplir quelques-unes de ces fiches stupides, jusqu'à ce que...

Ses réflexions s'interrompirent brutalement à la seconde même où elle parvint au rez-de-chaussée. Les portes du salon étaient à nouveau fermées. Un frémissement parcourut sa colonne vertébrale, la poussant à tourner les talons pour se réfugier dans sa chambre. Elle avait déjà reculé d'un pas lorsqu'elle s'arrêta.

N'avait-elle pas protesté vertueusement lorsque Slade lui avait conseillé de s'enfuir ? C'était sa maison, après tout. Elle était responsable de ce qui s'y passait. Prenant son courage à deux mains, elle ouvrit les portes du salon et appuya sur l'interrupteur.

La porte de la cuisine s'ouvrit doucement. Une ombre apparut, Slade reconnut tout de suite la silhouette dégingandée. Soulagé, il avança dans la lumière que dispensait la lune. Surpris, David pivota brusquement et lâcha un juron.

— Vous m'avez fait une peur de tous les diables, protesta-t-il en laissant la porte se refermer derrière lui. Qu'est-ce que vous faites là, dans le noir ?

— Je vérifiais les serrures, dit Slade sans s'émouvoir.

— Je rentre juste à temps, alors !

David alluma la lumière et se dirigea vers la cuisinière.

— Vous voulez du café ?

— Oui, merci.

Slade s'assit à califourchon sur une chaise et attendit que David lance la conversation.

Le dernier rapport que Slade avait reçu de Brewster mettait le garçon hors de cause. Les ordinateurs les plus sophistiqués avaient épluché son nom, son visage et ses empreintes. Depuis plus d'un mois, on avait surveillé chacun de ses faits et gestes. David Ryce était exactement ce qu'il semblait être : un jeune homme un peu méfiant, doué pour les chiffres et aimant les antiquités. Il avait aussi une liaison, qu'il pensait ignorée de tous, avec une étudiante en médecine. Slade se souvint du ton à la fois amusé et paternel de Brewster lorsqu'il lui avait parlé de cette aventure.

Malgré une pointe de remords, Slade avait jugé préférable de taire à Jessica ce qu'il avait appris sur David. Elle avait assez de mal comme ça à se contrôler. Mieux valait qu'elle soupçonne les deux hommes que d'être

certaine de la culpabilité de Michael.

— Michael... souffla Jessica, abasourdie.

— Jessica...

Des morceaux du bureau dans les mains, il se redressa, cherchant quelque excuse plausible à sa présence et à son étrange activité.

— Je ne voulais pas te déranger. J'espérais que tu dormais.

Avec un soupir résigné, elle referma derrière elle les portes du salon.

— Il y a un problème avec ce meuble, commença Michael. Je voulais...

— Je t'en prie, tais-toi.

Elle alla se verser un verre de cognac qu'elle but d'un coup.

— Je suis au courant de cette histoire de contrebande, Michael, reprit-elle d'une voix neutre. Je sais que tu as utilisé ma boutique.

— Quelle contrebande ? Voyons, Jessica...

— Non, je t'en prie ! s'écria-t-elle en se tournant vers lui, la voix vibrante de colère et d'amertume. Je *sais*, Michael. Et la police aussi.

— Seigneur...

Livide, il jeta un regard éperdu autour de lui comme s'il cherchait une issue.

— Ce que je veux savoir, c'est pourquoi tu as fait cela, reprit-elle d'un ton calme et assuré. Tu me dois bien une explication.

— J'étais pris au piège.

Il laissa tomber à terre les morceaux de bois et prit une cigarette.

— Jessica, j'étais pris au piège. Il m'avait promis que tu ne serais pas impliquée, que tu ne l'apprendrais pas. Il faut que tu me croies : si j'avais eu le choix, jamais je ne t'aurais mêlée à cette histoire.

— Le choix, murmura-t-elle en pensant à Slade. Nous avons tous des choix à faire. Quel était le tien ?

— Il y a deux ans, en Europe...

Il s'interrompit, le temps de tirer une bouffée de cigarette.

— J'ai perdu de l'argent... beaucoup d'argent. Plus que je ne pouvais en perdre. Et mon créancier n'était pas le genre de personne à qui l'on peut raconter des histoires.

Il jeta à la jeune femme un coup d'œil suppliant et pompa nerveusement sur sa cigarette.

— Il m'a fait tabasser... Tu te souviens peut-être de ces deux semaines supplémentaires que j'ai passées à Rome. C'étaient des professionnels... Il s'est passé des jours et des jours avant que je puisse poser le pied par terre. Lorsqu'il m'a proposé une alternative à l'invalidité définitive, je l'ai acceptée.

Il passa la main dans ses cheveux et se dirigea vers le bar pour se servir une bonne dose de bourbon qu'il avala d'un coup.

— Il savait qui j'étais, bien sûr. Il connaissait ma famille, mes relations avec toi, ta réputation impeccable, et la boutique...

L'alcool lui fournit un sursaut d'énergie. Sa voix se raffermir.

— Pour lui, c'était le coup rêvé. Moi, je ne cherchais pas l'argent, Jessica. Je voulais seulement rester en vie... et j'étais dedans jusqu'au cou.

Elle sentit poindre en elle un attendrissement qu'elle chassa aussitôt. « Pas de pitié », s'exhorta-t-elle. Il ne la ferait pas s'apitoyer sur lui.

— *Qui* est-ce, Michael ?

— Non, fit-il en se tournant vers elle, je ne te le dirai pas. S'il le savait, tu ne serais plus en sécurité.

Elle eut un rire bref.

— En sécurité ? Si ma sécurité te tenait tant à cœur, tu aurais pu me dire de ne pas aller me promener sur la plage alors qu'un homme cherchait à me tirer dessus.

— Te ti... te tirer dessus... Mon Dieu, Jessica, je n'ai pas pensé une seconde qu'il... Il proférait des menaces mais je n'ai jamais cru qu'il s'en prendrait à toi. J'aurais fait quelque chose.

Ses doigts tremblèrent et de la cendre tomba sur le tapis. Il jeta nerveusement sa cigarette dans la cheminée.

— Je l'ai supplié de ne pas te mêler à ça, je lui ai juré que je ferai tout ce qu'il voudrait s'il te laissait en dehors de cette histoire. Je t'aime, Jessica.

— Ne me parle plus d'amour, je t'en prie.

Affichant un calme qu'elle était loin d'éprouver, elle se pencha pour ramasser l'un des morceaux de bois qu'il avait laissé tomber. C'était une partie du placage intérieur.

— Qu'y a-t-il dans ce bureau, Michael ?

— Des diamants, répondit-il d'une voix blanche. Pour une valeur de deux cent cinquante mille dollars. Si je ne les lui apporte pas ce soir...

— Où ?

— À la boutique, à dix heures.

— Montre-les-moi.

Il ôta une fine cloison de bois au fond de l'espace où devait se loger un tiroir, et une cachette apparut. Il en sortit un petit sac matelassé.

— C'est la dernière fois, fit-il comme pour se justifier. Je lui ai dit que c'était fini. Dès que je les lui aurai livrés, je quitterai le pays.

— C'est la dernière fois, tu as raison, dit-elle en tendant la main. Mais tu ne lui livreras rien du tout. C'est moi qui prends les diamants, Michael. Ils vont retourner d'où ils viennent, et toi, tu vas aller raconter tout cela à la police.

— Autant me tirer un coup de revolver sur la tempe tout de suite ! s'écria-t-il. Il me tuera, Jessica. S'il apprend que je me suis rendu à la police, même en prison je ne serai pas en sécurité. Il me tuera et, s'il sait ce que tu as fait, il te tuera aussi.

— Ne fais pas l'idiot.

Les yeux brillants, elle lui arracha le sac.

— De toute façon, il cherchera à nous tuer, toi et moi. Ça m'étonnerait

qu'il ne se soit pas rendu compte que la police est déjà à ses trousses. Il n'est pas assez bête pour ça. Réfléchis ! Ta seule chance est de te rendre, Michael.

Ces mots réveillèrent une peur qu'il avait vainement tenté d'étouffer. Au plus profond de lui-même, Michael avait toujours su que son rôle dans cette opération ne pouvait s'achever que d'une seule façon. C'était la peur, plus que l'argent, qui l'avait fait obéir.

— Pas la police, dit-il en regardant à nouveau autour de lui. Il faut que je me cache maintenant. Tu n'as pas l'idée d'un endroit où il ne pourrait pas me trouver ? Rends-moi les diamants, ils me seront très utiles.

Elle serra les doigts autour du précieux petit sac.

— Non. Tu as abusé de moi. Ça suffit.

— Pour l'amour de Dieu, Jessica, tu veux ma mort ? gémit-il. Je n'ai pas le temps de réunir l'argent nécessaire pour partir tout de suite.

Elle le regarda. Une fine pellicule de sueur recouvrait son visage. La terreur rendait ses yeux vitreux. Il l'avait manipulée, soit, mais cela n'anéantissait pas les sentiments qu'elle lui avait toujours portés. Puisqu'il était résolu à s'enfuir, il fallait lui donner de quoi survivre quelque temps. Jessica s'approcha d'un tableau représentant un paysage de France, le fit pivoter sur des gonds discrets et un coffre-fort apparut. De l'index, elle composa un numéro et ouvrit le battant.

— Prends ça, dit-elle en tendant à Michael une liasse de billets. Ça ne vaut pas autant que les diamants mais de l'argent liquide sera plus facile à utiliser. Enfin, c'est à toi de décider.

— Je n'ai pas le choix, dit-il en glissant les billets dans la poche intérieure de sa veste. Excuse-moi, Jessica, je suis vraiment désolé.

Elle hocha la tête et suivit d'un regard pensif le jeune homme qui s'éloignait.

— Michael, est-ce que David était dans le coup ?

— Non, David n'a fait qu'obéir à des ordres qu'il croyait normaux.

Il découvrit soudain que ce qu'il avait vraiment désiré, l'estime de cette femme, lui glissait des doigts.

— Jessica...

— Va, Michael. Si tu tiens à t'enfuir, cours.

Elle attendit qu'il eût disparu pour ouvrir le sac matelassé. Un ruisseau froid et étincelant s'écoula dans sa paume : les diamants...

— C'est donc cela que valait ma vie, murmura-t-elle.

Elle les remit soigneusement dans le sac puis contempla les restes du bureau Queen Ann. Tout cela à cause d'une fantaisie de sa part ! Si elle n'avait pas tout à coup voulu garder ce joli meuble pour elle, alors...

Allons, inutile de penser à tout cela. Il fallait aller voir Slade et lui raconter ce qui s'était passé. Mais d'abord, il lui fallait un peu de temps pour se ressaisir.

Avec un soupir, Jessica s'affala dans un fauteuil, le petit sac sur ses genoux.

— J'imagine que Jessica vous a raconté ce qui s'est passé ce matin, dit David en cherchant des tasses dans le placard.

Slade haussa les sourcils. De quoi s'agissait-il donc ?

— Elle n'aurait pas dû ? demanda-t-il d'un ton neutre, comme s'il comprenait parfaitement de quoi parlait le garçon.

— Écoutez, je n'ai rien contre vous... Je ne vous connais même pas.

David se retourna brusquement et une épaisse mèche de cheveux lui recouvrit le front.

— Mais Jessie compte beaucoup pour moi. Ça ne m'a pas plu de la voir sortir de votre chambre ce matin.

Il évalua du regard l'homme qui lui faisait face. Ce type était trop fort pour lui, il ne parviendrait pas à l'intimider.

— Ça ne me plaît toujours pas, ajouta-t-il bravement.

Slade regardait les yeux qui brillaient derrière les lunettes. Voilà ce qui avait déclenché leur dispute matinale. La loyauté de Jessica ne le surprit pas.

— Eh bien, vous n'êtes pas obligé d'apprécier, quoique Jessica l'aurait sans doute préféré, répondit-il enfin.

Le regard direct de Slade mit David mal à l'aise. Il passa d'un pied à l'autre.

— Je ne veux pas qu'elle souffre.

— Moi non plus.

David fronça les sourcils. Le ton de Slade avait paru sincère.

— Elle donne sans compter.

La colère assombrit d'un coup les yeux gris de Slade. David faillit reculer.

— Je n'en veux pas à son argent.

Le jeune homme se détendit.

— Bon, d'accord, excusez-moi. C'est qu'elle s'est déjà fait piéger. Elle fait confiance à tout le monde. Elle est vraiment intelligente, vous savez... bien que cette écervelée fasse tellement de choses à la fois qu'elle ne sait parfois plus où elle en est. Mais comme elle est gentille et spontanée, certains la prennent pour une poire.

Le café se mit à bouillir derrière lui. Il éteignit le feu en hâte.

— Écoutez, oubliez ce que j'ai dit. Ce matin, elle m'a bien fait comprendre que ça ne me regardait pas, et c'est vrai. Sauf que... eh bien, je l'aime beaucoup, vous savez. Comment va-t-elle ce soir ?

— Ça va. Elle sera bientôt guérie.

— Eh bien, tant mieux, fit le jeune homme avec conviction en posant le café sur la table. Vaudrait mieux qu'elle ne m'entende pas, mais j'ai rudement besoin d'elle à la boutique. Entre les vérifications à effectuer sur le nouveau stock et les humeurs de Michael...

— Michael ?

— Ouais... Je sais bien que tout le monde a le droit d'être de mauvaise humeur de temps en temps. Mais justement Michael semblait du genre à ne jamais s'emporter... Jessica appelait ça de la bonne éducation, ajouta-t-il avec un petit sourire.

— Il y a peut-être quelque chose qui le tracasse ?

David haussa les épaules, l'air de dire qu'il n'y comprenait rien.

— En tout cas, je ne l'ai pas vu se mettre dans un état pareil depuis l'embrouillamini avec l'armoire Chippendale de l'année dernière.

— Ah bon ?

Certaines informations arrivaient sans qu'on ait besoin de les chercher. Il suffisait d'être patient.

— C'était ma faute, poursuivit David, mais je ne savais pas qu'il l'avait achetée pour un client précis. Ça nous arrive, à l'un ou à l'autre, de promettre un meuble mais, d'habitude, on se met au courant. Un meuble splendide, cette armoire. En bois d'amarante sombre, avec des incrustations de marqueterie. Mme Leeman était dans la boutique quand on l'a sortie du camion. Il lui a suffi d'un coup d'œil et elle s'est précipitée sur son chéquier ; elle a tout de suite signé le chèque. Michael est rentré d'Europe au moment où nous étions en train de démonter l'armoire pour la livrer et il a piqué une de ces crises ! Il disait qu'il l'avait déjà vendue et que l'acheteur lui avait même donné une avance en liquide.

David prit une gorgée de café dont l'amertume le fit grimacer.

— Le reçu avait dû être perdu, reprit-il. C'est bizarre, d'ailleurs, car Jessie est plutôt méticuleuse avec ce genre de papiers. Mme Leeman non plus n'a pas été contente. Pour la calmer, Jessie lui a vendu une console à prix coûtant.

— Qui l'a achetée ?

— Quoi ? L'armoire ? Seigneur, je ne sais pas. Michael ne me l'a pas dit et, vu son humeur, je ne lui ai pas posé la question.

— Vous avez la facture ?

— Oui, bien sûr, fit David en lui jetant un regard intrigué. À la boutique. Pourquoi ?

— Il faut que je sorte, s'écria Slade en bondissant vers l'escalier de service. Restez là jusqu'à ce que je revienne.

— Qu'est-ce que...

David s'interrompit : Slade avait déjà disparu. Ce type travaillait du chapeau. On est en train de discuter tranquillement avec un mec et le voilà qui...

— Débrouillez-vous pour que Jessica ne bouge pas d'ici ! lui jeta Slade en redescendant.

Il avait déjà refermé sa veste sur son revolver.

— Faut pas qu'elle bouge ?

— Non, pas d'un poil. Et ne laissez entrer personne dans la maison.

Slade s'arrêta le temps de regarder David dans le blanc des yeux.

— Personne, compris ?

Quelque chose dans son regard poussa David à acquiescer sans poser de questions.

Slade attrapa une serviette en papier et griffonna des chiffres.

— Si je ne suis pas de retour dans une heure, appelez ce numéro. Racontez à l'homme qui répondra l'histoire de l'armoire. Il comprendra.

— L'armoire ? répéta David en écarquillant les yeux sur la serviette que Slade lui fourrait dans la main. *Moi*, je ne comprends pas.

— Ça ne fait rien. Faites-le, c'est tout.

La porte de service claqua derrière lui.

— Oui, bien sûr, grommela David. Pourquoi devrais-je comprendre ?

« Complètement givré, ce mec », conclut-il en fourrant la serviette dans sa poche. Mais peut-être était-ce le cas de tous les écrivains. Bravo, Jessica ! Il jeta un coup d'œil à sa montre et décida de monter la voir. L'écrivain était sans doute cinglé mais il avait réussi à l'inquiéter.

Il était au milieu du couloir lorsque les portes du salon s'ouvrirent.

— David ! cria Jessica en se ruant dans ses bras.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ?

Il se dégagea de son étreinte et la prit par les épaules.

— Il y a un autre virus de grippe dans le coin, un qui attaque le cerveau ?

— Je t'aime, David !

Au bord des larmes, Jessica l'embrassa fougueusement. Il rougit et se dandina avec gêne.

— Ouais, moi aussi, je t'aime beaucoup. Écoute, excuse-moi pour ce matin...

— Nous en parlerons plus tard. J'ai beaucoup de choses à te dire mais il faut d'abord que je voie Slade.

— Il est sorti.

— Sorti ? répéta-t-elle en enfonçant ses doigts dans le bras de David. Où donc ?

— Je ne sais pas... Jessie, reprit-il en scrutant son visage, tu as l'air vraiment mal en point. Je vais t'accompagner jusqu'à ta chambre.

— Non, David, c'est important, insista-t-elle avec gravité. Tu dois bien avoir une idée de là où il est allé.

— Mais non ! Nous étions en train de bavarder et tout à coup il a bondi et s'est sauvé.

— De quoi ? s'écria Jessica en le secouant avec impatience. De quoi parliez-vous ?

— De choses et d'autres. Je lui ai dit que Michael était de mauvaise humeur en ce moment. Je lui ai aussi raconté la scène qu'il a faite à propos de l'armoire que voulait Mme Leeman. Tu te rappelles ?

Jessica porta les mains à ses joues.

— L'armoire... Mon Dieu, bien sûr !

— Slade m'a ordonné de ne laisser entrer personne et m'a donné un

numéro à appeler s'il n'était pas de retour d'ici une heure. Hé, où vas-tu ?

Jessica avait décroché son sac de la rampe de l'escalier et y plongeait la main.

— Il est allé à la boutique. À la boutique et il est presque dix heures ! Où sont mes clés ? Appelle... Appelle la boutique et laisse sonner jusqu'à ce qu'il réponde.

D'un geste, elle renversa le contenu de son sac sur le sol.

— *Appelle !* répéta-t-elle comme il restait immobile, les yeux fixés sur elle.

— D'accord, calme-toi.

Tandis qu'elle cherchait frénétiquement ses clés parmi tous les objets éparpillés à terre, David composa le numéro.

— Je ne les trouve pas, je ne les... Elles sont dans mon manteau !

Elle se précipita vers le placard de l'entrée.

— Il ne répond pas, annonça David. Même si c'était là qu'il se rendait, il n'a pas encore eu le temps d'y arriver. Ce qui, d'ailleurs, n'a aucun sens puisque la boutique est verrouillée et... Jessie, où vas-tu ? Il a dit que tu ne devais pas bouger. Bon sang, tu as oublié ton manteau ! Attends une minute !

Elle dévalait déjà l'escalier du perron et courait vers sa voiture.

11

Il ne fallut que deux minutes à Slade pour forcer la serrure de la boutique. S'il ne devait faire qu'une chose avant de partir, ce serait d'obliger Jessica à trouver un serrurier compétent. Qu'elle n'ait pas déjà été dévalisée tenait du miracle. Il se faufila entre les meubles dans l'obscurité, en direction de la petite pièce qui servait de bureau.

Il y trouva une grande table en acajou, sur laquelle trônait une lampe Tiffany. À côté, il y avait un bloc sur lequel étaient griffonnés des noms et des numéros. Slade alluma. « ULYSSE A FAIM » était-il écrit en majuscules, juste en dessous de pattes de mouches qui conseillaient de « Racheter un manche à balai... Urgent. Betsy furieuse ». Un demi-sourire sur les lèvres, Slade secoua la tête. Le sens de l'organisation de Jessica le dépassait. Il se tourna vers l'armoire métallique qui se dressait au fond de la pièce.

Le tiroir supérieur semblait ne contenir que des objets personnels. La facture d'un chemisier acheté deux ans auparavant sortait à demi d'un dossier intitulé POLICE D'ASSURANCE – BOUTIQUE ; une liste froissée de courses à faire traînait entre deux classeurs. Avec un soupir excédé, Slade ouvrit le second tiroir.

C'était l'inverse. Les dossiers étaient parfaitement rangés et tenus de façon irréprochable. Slade les inventoria rapidement : des factures de l'année en cours classées chronologiquement ; des bons de livraison tout aussi bien classés ; de la correspondance d'affaires. Chaque section était un chef-d'œuvre d'organisation, comparé au tiroir du haut.

Le troisième tiroir contenait les comptes de l'année précédente : exactement ce qu'il cherchait. Slade posa le premier dossier sur le bureau et l'étudia attentivement, feuille après feuille, de janvier à fin mars. Lecture qui le renforça dans sa conviction, à savoir que l'entreprise de Jessica était florissante.

Il remit en place le dossier et en sortit un autre. Le temps s'écoulait inexorablement tandis qu'il examinait les papiers, l'un après l'autre, avec le plus grand soin. Il sortit une cigarette et poursuivit sa tâche. La référence qu'il cherchait figurait en date du mois de juin : *Une armoire XVIII^e. Bois d'amarante avec marqueterie*. Le prix lui fit hausser les sourcils.

— Bonne affaire, murmura-t-il en prenant note du nom de l'acheteur. Tout le monde en a tiré profit, finalement.

Il mit la facture dans sa poche et décrocha le téléphone. Brewster allait trouver l'histoire de David fort intéressante. Slade n'avait pas fini de composer le numéro qu'il entendit une voiture s'arrêter devant la boutique. Il éteignit aussitôt la lumière, raccrocha et sortit son revolver.

En dépit d'une succession de virages, Jessica gardait le pied sur l'accélérateur. Maintenant, elle se faisait des reproches. Si elle avait eu une once de bon sens, elle aurait demandé à David de composer le numéro laissé par Slade. Et pourquoi ne lui avait-elle pas au moins dit de continuer à appeler la boutique jusqu'à ce que Slade réponde ? Fallait-il qu'elle soit bête !

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. *Dix heures*. Seigneur, si seulement l'homme avec qui avait rendez-vous Michael pouvait arriver en retard ! Slade devait être dans le bureau en train de fouiller parmi les factures. Que ferait ce type lorsqu'il surgirait dans la boutique et découvrirait Slade au lieu de Michael ? Jessica appuya sur l'accélérateur et prit un virage à la corde.

Les phares d'une voiture l'aveuglèrent. Elle donna un coup de volant et la roue arrière gauche dérapa sur le bas-côté. La voiture fit un tête-à-queue sur les gravillons mais Jessica parvint à la ramener sur la chaussée.

« Bravo ! se dit-elle, le cœur battant. Bousille la voiture, ça arrangera tout. » Se maudissant pour sa sottise, elle essuya une main moite sur son pantalon. « Cesse de penser, maintenant. Conduis, c'est tout. Il ne reste même pas deux kilomètres. » À cet instant, le moteur toussa puis hoqueta. Jessica débraya pour passer la vitesse inférieure mais l'Audi cala et s'arrêta définitivement.

— *Non !*

Furieuse, elle frappa le volant des deux mains. L'aiguille de la jauge indiquait avec obstination la panne sèche. Combien de fois s'était-elle dit de s'arrêter à une station-service pour faire le plein ? Le moment était mal choisi pour gémir sur son imprudence. Jessica claqua la portière et laissa la voiture en plein milieu de la route, phares allumés. Puis elle se mit à courir.

Slade se glissa derrière la porte entrouverte qui séparait la boutique du bureau et tendit l'oreille. La poignée tourna avec un petit déclic et la sonnette fit entendre son tintement allègre. Suivirent des pas étouffés, une respiration un peu haletante et un soupir agacé.

— Pas d'enfantillage, Michael. À quoi bon te cacher ? C'est idiot, tu as laissé ta voiture devant la porte... Et puis, tu devrais savoir que, de toute façon, il est inutile de te cacher puisque je mettrai la main sur toi.

Slade alluma le plafonnier et entra dans la pièce.

— Chambers ? Le passionné de tabatières ! Je suis désolé, mais la boutique est fermée, dit-il en levant son arme.

Sans paraître le moins du monde ému, Chambers ôta son chapeau.

— Vous êtes le manutentionnaire, je crois ? Michael est vraiment stupide de vous avoir envoyé à sa place. Mais il est vrai que la violence lui fait peur.

— Je n'ai pas ce problème. Rippeon est à la morgue.

Devant le regard ahuri de Chambers, Slade reprit :

— À moins que vous n'ignoriez le nom des tueurs que vous embauchez ?

— La mort fait partie des risques du métier, fit Chambers d'un ton sentencieux.

Sachant Slade plus dangereux que l'arme braquée sur sa poitrine, il le regardait dans les yeux.

— Que vous a promis Michael, monsieur...

— Sergent, corrigea Slade. Sergent Sladerman de la police de New York, rattaché au FBI.

Une lueur éclaira brièvement le regard de Chambers.

— La seule chose que j'attende d'Adams est une petite conversation au sujet de Jessica Winslow, poursuivit Slade. La partie est finie, Chambers. Nous surveillons depuis quelque temps Adams et les autres membres de votre équipe. Il ne nous manquait plus que vous.

— Une erreur de ma part, admit Chambers en jetant un œil autour de lui. En principe, je reste à l'écart des livraisons. Mais Mlle Winslow a une boutique si charmante que je n'ai pu y résister. Dommage.

Son regard se reporta sur Slade.

— Vous n'avez pas l'air du genre à vous laisser acheter... même cher.

— Quelle perspicacité !

Tout en gardant son arme braquée sur Chambers, il s'approcha du téléphone.

Hors d'haleine, Jessica parcourait à toutes jambes les derniers mètres qui la séparaient de la boutique. Les lumières brillaient derrière les stores. Ne pensant qu'à Slade, elle se jeta sur la porte de tout son poids.

Avec une vivacité inattendue pour un homme de sa corpulence, Chambers l'agrippa à la seconde où elle pénétrait dans la pièce. Son bras se referma autour de sa gorge. Avant qu'elle ait eu le temps d'avoir peur, Jessica sentit le froid du métal sur sa tempe. Slade se pétrifia sur place.

— Reposez votre arme, sergent. Apparemment, la partie n'est pas terminée.

Voyant que Slade hésitait, Chambers se permit un sourire ironique.

— Ce revolver a beau être petit, il fonctionne parfaitement. Et à cette distance...

Il s'interrompit, laissant à Slade le soin d'achever sa phrase.

Celui-ci laissa tomber son arme et leva les mains.

— D'accord. Lâchez-la.

— Oh, non. J'ai provisoirement besoin de quelques garanties.

— M. Chambers... implora Jessica en posant la main sur le bras qui l'empêchait de respirer.

— Le sergent ne semble pas apprécier votre arrivée. Moi si, beaucoup. Les choses prennent soudain une autre tournure.

Slade jeta un coup d'œil à la pendule sur sa gauche. D'après ses calculs, David ne devrait pas tarder à appeler son contact. L'objectif à présent était de gagner du temps.

— Vous n'aurez pas à gaspiller de balle si vous continuez à l'étrangler.

— Oh, pardon, fit Chambers en desserrant légèrement son étreinte.

Le revolver toujours sur sa tempe, Jessica reprit peu à peu son souffle.

— Une créature ravissante, n'est-ce pas ? remarqua Chambers à l'adresse de Slade. J'ai souvent regretté de ne pas avoir vingt ans de moins. Une femme comme ça est faite pour se promener au bras d'un homme, vous ne trouvez pas ?

— Monsieur Chambers, que faites-vous ici en plein milieu de la nuit ? Lâchez-moi et écarter ce truc de ma tête.

Ruse peu convaincante mais Jessica n'en avait pas trouvé de meilleure.

— Voyons, ma chère, nous savons bien tous les trois que je ne puis pas faire une chose pareille, quoique, pour votre salut, je l'aurais préféré.

Jessica jeta à son tour un coup d'œil à la pendule.

— Elle pourrait vous être utile, fit remarquer Slade. Il vous faudra un bouclier pour sortir d'ici.

— Mon... itinéraire est déjà organisé, sergent, répliqua-t-il avec un sourire. Je me ménage toujours une porte de secours.

— Vous ne pouvez espérer vous échapper, monsieur Chambers, dit Jessica en désignant du regard la pendule à Slade. Le sergent a dû vous dire que la police est sur vos traces.

— Il y a fait allusion, effectivement. Vous savez, mon petit, vous êtes devenue mon point faible. J'ai apprécié nos agréables conversations devant une tasse de thé, mais je me suis rendu compte que cette livraison devrait être la dernière. Cela devenait trop dangereux. Mais j'avoue que je n'ai pas mesuré à quel point le danger se rapprochait. Rien n'est encore joué, toutefois. Si les diamants semblent momentanément perdus, je finirai bien par retrouver Michael.

— Il ne les a pas ! s'écria Jessica en tentant d'écarter le bras de Chambers qui l'étranglait à nouveau.

— Non ? susurra-t-il.

Comme Slade esquissait un mouvement vers lui, il lui lança un regard d'avertissement.

— Où sont-ils, alors ? demanda-t-il.

Guettant le hurlement des sirènes, Jessica se mordit les lèvres.

— Je vais vous les montrer, réussit-elle à articuler.

Peut-être parviendrait-elle à marchander en échange de la vie de Slade. Et ensuite à entraîner Chambers dehors, ne fût-ce qu'un court instant...

— Oh, non, ça ne me convient pas du tout, protesta-t-il en resserrant son étreinte. Dites-moi plutôt où ils sont.

— Non, souffla Jessica. Je vais vous y emmener.

Sans mot dire, Chambers écarta le revolver de sa tempe et le braqua sur Slade.

— Arrêtez ! Ils sont chez moi, s'écria-t-elle. Je les ai mis dans le coffre-fort du salon. Ne lui faites pas de mal, je vous en prie. Je vais vous donner la combinaison. Trente-cinq vers la droite, douze vers la gauche, cinq à droite et à gauche jusqu'à vingt-trois. Ils y sont tous, je n'ai pas voulu que Michael les emporte.

— Honnête, commenta Chambers. Et confiante. Je vous aime beaucoup, ma chère, aussi je vous conseille de fermer les yeux. Et, quand ce sera votre tour, je ferai de mon mieux pour que ce soit le moins douloureux possible.

— *Non !* hurla Jessica en voyant Slade s'élancer.

Avec une force surprenante, due à la terreur, elle se jeta sur le bras qui brandissait le revolver. La détonation retentit dans sa tête ; elle chancela et fut repoussée brutalement de côté.

Elle roula à terre. Le contact brutal avec le sol lui meurtrit l'épaule et un goût de sang et de peur lui emplît la bouche. Elle se releva aussitôt, juste à temps pour voir le poing de Slade s'écraser sur la figure de Chambers. Le petit homme rondouillard s'écroula lentement.

Jessica le contempla, abasourdie. Tout s'était terminé tellement vite qu'elle avait du mal à réaliser ce qui s'était vraiment passé. Ils se trouvaient tous les deux en danger de mort et, une seconde plus tard, c'était fini. Plus jamais la vie ne lui semblerait une chose acquise et assurée. Plus jamais. Les jambes flageolantes, elle prit appui sur un chiffonnier.

— Slade...

— Va me chercher une corde ou n'importe quoi de ce genre, espèce d'idiot.

Elle retint un fou rire hystérique en titubant vers l'arrière-boutique. Cet homme avait le génie des conclusions romantiques ! La vue brouillée, elle dut cligner plusieurs fois des yeux avant de mettre la main sur un rouleau de ficelle épaisse destinée aux emballages. Oubliant soudain pourquoi elle en avait besoin, elle le regarda fixement une seconde.

— Tu te grouilles ? cria Slade.

Dans une sorte d'automatisme hagard, elle le lui rapporta. Dix heures quinze, disait la pendule. Comment était-il possible qu'il ne soit que dix heures quinze ? Comment pouvait-on approcher la mort de si près et y échapper, en l'espace de dix minutes seulement ? Slade lui arracha la ficelle des mains sans la regarder.

— Bon sang, Jess, c'était vraiment la pire des idioties à faire ! Qu'est-ce que tu avais dans la tête en déboulant comme ça ? Tu savais bien que tu ne devais pas quitter la maison !

Tout en ligotant Chambers encore inconscient, il lâcha une bordée de

jurons.

— Michael m’a dit que le rendez-vous était fixé à dix heures, murmura-t-elle. Et j’ai pensé...

— Si tu étais capable de penser, tu n’aurais pas bougé, comme je te l’avais dit. Que croyais-tu pouvoir faire en te précipitant ici ? Avant que tu ne fasses irruption, je le tenais... Mais ça ne t’a pas suffi, poursuivit-il en la contournant pour se diriger vers le téléphone. Il a fallu ensuite que tu te jettes sur son revolver. Tu aurais pu être touchée !

Toujours fulminant, il composa un numéro sur le cadran.

— Oui, fit-elle, les yeux écarquillés sur la tache qui s’élargissait sur son chandail. Je crois que je l’ai été.

— Quoi ?

Il pivota brusquement sur lui-même et lâcha le téléphone.

— Mon Dieu !

En deux enjambées, il la rejoignit et arracha la manche en tirant sur la couture de l’épaule.

— Jess, tu as été touchée !

Les sourcils froncés, elle jeta un regard ahuri sur sa blessure.

— Oui, on dirait bien, dit-elle de la voix résolument assurée de l’ivrogne. Je ne sens rien. Ça devrait faire mal ? Il y a beaucoup de sang.

— Tais-toi !

Examinant rapidement le bras de Jessica, il vit que la balle l’avait traversé proprement et était ressortie. *La chair de Jess* ! Son estomac eut un soubresaut. Il déchira sa chemise pour en faire un garrot qu’il noua au-dessus de la plaie.

— Espèce d’idiote, tu as de la chance de ne pas l’avoir reçue dans la tête.

Les mains tremblantes, il eut du mal à faire le nœud, ce qui déclencha une nouvelle série de jurons.

— Ce n’était qu’un tout petit revolver, balbutia-t-elle.

Il lui jeta un regard lourd d’émotions contradictoires qu’elle ne vit pas, tant sa vue se brouillait.

— Une balle est une balle, marmonna-t-il.

Le sang chaud de Jessica sur ses mains le bouleversa et un filet de sueur glacée descendit le long de sa colonne vertébrale.

— Bon Dieu, Jessica, qu’avais-tu dans la tête en débarquant comme ça ? Je savais très bien ce que je faisais.

— Je regrette.

Dans une sorte de vertige, elle rejeta la tête en arrière pour tenter de le regarder.

— Comme c’était grossier de ma part d’intercepter une balle qui t’était destinée.

— Ne fais pas la maligne maintenant, grommela-t-il entre ses dents. Si tu n’étais pas dans cet état, je te jure que je te ficherais une raclée.

Le désir de la prendre dans ses bras le torturait mais il avait peur de lui faire mal. Lorsqu'il eut fini de panser sa blessure, il tendit une main pour la soutenir.

— Voilà ce que c'est que de regarder des films stupides. C'est à cause d'eux que tu t'es jetée sur son revolver ?

— Non, fit-elle en se laissant mener vers un fauteuil. En fait, sergent, c'est parce que je pensais qu'il allait te tuer. Comme je suis amoureuse de toi, je ne pouvais pas le laisser faire.

À ces mots, il s'immobilisa et la regarda avec ahurissement.

— Je suis désolée, dit Jessica d'une voix pâteuse, mais je crois que je vais m'évanouir.

La dernière chose qui lui parvint au travers du bourdonnement de sa tête fut un chapelet de jurons.

Jessica reprit lentement conscience dans un brouillard blanc. Son corps semblait dériver indépendamment d'elle. Les élancements qui traversaient son épaule paraissaient appartenir à quelqu'un d'autre. Le blanc vira au gris clair, puis s'éclaircit peu à peu jusqu'à devenir un mur. Perplexe, elle cligna des yeux.

Avec une vague curiosité qu'atténuait l'analgésique, elle déplaça son regard et se découvrit entourée de murs blancs. Les lattes du store laissaient passer l'obscurité de la nuit. Un store blanc aussi, tout comme le pansement du bras qui ne lui appartenait pas.

Laissant échapper un soupir, elle découvrit ensuite une carafe et un verre en plastique bleu. L'hôpital... Elle détestait les hôpitaux. Un visage s'inclina vers elle, cachant le décor. Des yeux bleu clair, plutôt beaux, dans un visage un peu trop rond. Elle remarqua la blouse blanche, sur laquelle pendait le stéthoscope.

— Docteur, fit-elle d'une voix rauque qui lui fit peur.

— Comment vous sentez-vous, mademoiselle Winslow ?

Elle réfléchit sérieusement quelques secondes.

— Comme si on m'avait tiré dessus.

Il lâcha un petit rire et lui prit le pouls.

— Voilà une réponse sensée... Bon, en tout cas, vous vous en tirerez sans trop de mal.

— Depuis combien de temps...

Elle s'interrompit pour s'humidifier les lèvres puis tenta à nouveau de formuler la question qui la préoccupait.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Une heure environ.

Sortant une mince torche électrique, il la braqua sur l'œil droit de Jessica, puis sur le gauche.

— J'ai l'impression que ça fait des jours et des jours.

- C'est un effet des médicaments qu'on vous a donnés. Vous souffrez ?
- Des élancements... mais ça n'a pas l'air d'être mon bras.
- C'est le vôtre, pourtant, assura-t-il en lui tapotant la main.
- Slade ? Où est Slade ?

Il fronça les sourcils puis, comprenant de qui elle parlait, son visage se détendit.

— Le sergent ? Il a passé la plupart du temps à marcher de long en large dans le couloir, comme un fou. Il a refusé d'aller s'asseoir dans la salle d'attente comme je le lui avais demandé.

— Il sait mieux donner des ordres qu'obéir.

Jessica souleva la tête de l'oreiller pour la laisser retomber aussitôt, la pièce s'étant mise à tourner dangereusement autour d'elle.

— N'essayez pas de bouger pour le moment. Vous allez passer quelque temps parmi nous.

La ride familière se creusa entre les sourcils de Jessica.

— Je n'aime pas les hôpitaux.

Le médecin se contenta de lui tapoter à nouveau la main.

— C'est bien dommage...

— Laissez-moi voir Slade, demanda-t-elle du ton le plus autoritaire qu'elle pût trouver.

Ses paupières s'abaissaient malgré elle et les maintenir ouvertes lui coûtait de gros efforts.

— S'il vous plaît.

— J'ai l'impression que vous ne suivez pas mieux que lui les ordres qu'on vous donne.

— Non, c'est vrai, fit-elle en esquissant un sourire.

— Je vais le laisser entrer, mais seulement pour quelques minutes.

« Et ensuite, acheva-t-il mentalement en scrutant les yeux de sa patiente, tu vas dormir pendant au moins vingt-quatre heures. »

— Merci.

Il hocha la tête puis murmura quelque chose à l'infirmière qui entraînait dans la chambre.

Slade arpentait d'un bout à l'autre le couloir de l'hôpital. Les pensées les plus contradictoires se bousculaient dans sa tête. Une migraine lui vrillait la moitié du crâne.

Jessica était si pâle... non, c'était seulement à cause du choc, elle allait s'en tirer. Durant tout le trajet dans l'ambulance, elle était restée inconsciente. Tant mieux d'ailleurs... sinon elle aurait souffert. Seigneur, où était donc le médecin ? Si quelque chose lui arrivait... Son estomac se convulsa en lui infligeant une douleur atroce. Slade s'efforça de se détendre et la peur se mua en colère. La migraine gagnait inexorablement le bas de sa nuque. S'ils ne le laissaient pas la voir bientôt, il allait...

— Sergent ?

Slade se retourna et agrippa le médecin par le revers de sa veste.

— Comment va-t-elle ? Je veux la voir maintenant. Je peux la ramener chez elle ?

Habitué aux épouses, parents et amants au bord de la crise de nerfs, le médecin ne chercha pas à se dégager.

— Elle est réveillée, dit-il d'une voix calme. Asseyons-nous un instant.

Les doigts de Slade se crispèrent sur le veston du praticien.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis debout depuis huit heures du matin. Mlle Winslow se porte aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ?

— Exactement ce que j'ai dit, répondit sereinement le médecin. Vous avez fait du bon boulot en lui posant ce garrot. Pour répondre à votre deuxième question, vous pourrez la voir dans un instant. Et enfin, non, vous ne pourrez pas la ramener chez elle. Est-ce qu'elle a de la famille ?

Slade sentit le sang quitter son visage.

— De la famille ? Pourquoi voulez-vous savoir ça ? La blessure n'était pas si grave que ça, la balle a traversé la chair et est ressortie proprement. Je l'ai amenée ici en moins d'une demi-heure.

— Vous avez fait tout ce qu'il fallait. Je veux simplement la garder en observation quelques jours. Il faut que je sache qui prévenir.

— En observation ? répéta Slade tandis que mille suppositions terrifiantes lui traversaient l'esprit. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Pour dire les choses de façon compréhensible, elle a reçu un gros choc et elle est épuisée. Vous préférez un jargon médical plus ésotérique ?

Secouant la tête, Slade lâcha enfin le revers de la veste du médecin et s'écarta.

— Non, fit-il en se frottant le visage. Il n'y a rien d'autre, alors ? Elle va s'en tirer ?

— Avec du repos et quelques soins, sans problème. Bon, et sa famille ?

— Il n'y a personne.

Ne sachant que faire de ses mains, il les enfonça dans ses poches. Une sensation d'extrême impuissance l'envahit.

— J'en assume la responsabilité.

— Je sais qu'il s'agit d'une affaire de police, sergent, mais quelles sont exactement vos relations avec Mlle Winslow ?

Slade émit un rire bref.

— Baby-sitting, marmonna-t-il. J'en assume la responsabilité, répéta-t-il avec un regain d'assurance. Appelez le commissaire Dodson, de la police de New York. Il vous le confirmera.

Il se tourna à nouveau vers le médecin.

— Je veux la voir. Tout de suite, jeta-t-il d'un ton sans réplique.

Jessica l'attendait, la tête tournée vers la porte. Elle sourit en voyant Slade entrer.

— Je savais bien que tu trouverais un moyen de forcer les barrages. Tu vas me kidnapper ?

Elle était aussi blanche que ses draps et semblait terriblement fragile. Slade se rappela le premier jour où il l'avait vue – pleine de vie, d'énergie et d'impatience. Ses poings se serrèrent dans ses poches tant cette image était éloignée de ce qu'il savait d'elle.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai dit au médecin que je me sentais comme quelqu'un sur qui on aurait tiré... En fait, ajouta-t-elle en touchant son bras bandé, j'ai l'impression d'avoir bu une demi-douzaine de martinis et d'être ensuite tombée d'une falaise.

Avec un soupir, elle ferma les yeux.

— Tu ne vas pas m'emmener maintenant, c'est ça ?

— Non.

— C'est ce que je pensais.

Résignée, elle se concentra sur la carafe en plastique.

— Slade, j'ai menti au sujet des diamants. Je les ai cachés sous le siège de ma voiture. Elle est arrêtée en plein milieu de la route, à mi-chemin entre la maison et la boutique. J'avais oublié de prendre de l'essence.

Elle s'humidifia les lèvres et poursuivit sa confession.

— La portière n'est même pas verrouillée. Et... j'ai donné à Michael de l'argent pour s'enfuir. Ce qui me rend plus ou moins complice, non ? Me voilà dans de sales draps, j'imagine.

— Je vais m'en occuper.

Malgré l'effet des médicaments, elle fut surprise.

— Tu ne m'engueules pas ?

— Non.

Tout en s'efforçant de garder les paupières ouvertes, elle rit doucement.

— Il faudra que je me fasse tirer dessus plus souvent.

Elle tendit la main sans remarquer qu'il hésitait à la prendre.

— David n'était pas dans le coup. Michael m'a tout raconté. David n'avait aucune idée de ce qui se passait.

— Je sais.

— Apparemment, j'avais à moitié raison, murmura-t-elle.

— Jess... Je regrette.

— Quoi donc ?

Soudain, elle ne trouva plus la force de garder les yeux ouverts. Ses paupières s'abaissèrent et le monde devint gris et doux. Elle crut sentir les doigts de Slade s'entrelacer avec les siens, mais sans en avoir la certitude.

— Tu n'as rien fait, murmura-t-elle.

— Non.

Slade regarda la main de Jessica. Inerte. S'il la lâchait, elle retomberait

sur le drap.

— C'est bien ce que je regrette.

— Tout est fini, n'est-ce pas, Slade ?

Sa respiration s'apaisa et prit le rythme profond et régulier du sommeil avant même qu'il ait répondu :

— Maintenant, tout est fini, Jess.

Il s'inclina et l'embrassa doucement sur les lèvres.

12

Assis dans l'antichambre du commissaire, Slade éprouvait une pénible sensation de déjà-vu. Son expression était encore plus morose que la première fois. Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté le chevet de Jessica.

En sortant de l'hôpital, il s'était rendu directement chez elle où il avait dû affronter David, tour à tour intrigué, furieux, et enfin affolé.

— On lui a tiré dessus ? Qu'est-ce que vous voulez dire par *tiré dessus* ?

Slade revoyait le visage livide du jeune homme et sa voix tremblante de fureur résonnait encore dans sa tête.

— Si vous êtes flic, pourquoi ne l'avez-vous pas protégée ?

N'ayant rien à répondre, il était allé faire ses bagages tandis que David téléphonait à l'hôpital. Puis il était monté dans sa voiture et avait roulé vers New York dans un état de lassitude et de désolation extrêmes.

Il fallait faire une croix sur cette histoire et tourner la page. Jessica était hors de danger à présent. Lorsqu'elle serait en état de rentrer chez elle, le cauchemar serait oublié. Et lui aussi.

En arrivant chez lui, il se sentait anéanti. Il s'écroula sur son lit et dormit plus de douze heures d'affilée. Mais, au réveil, ce fut à Jessica qu'il pensa en premier.

Sous le prétexte de boucler sa mission, il avait appelé quotidiennement l'hôpital. Les nouvelles étaient toujours identiques : la patiente se reposait et reprenait des forces. Certains jours, le désir de monter dans sa voiture et de la rejoindre lui semblait presque insurmontable. Ensuite, l'hôpital l'avait laissée sortir et Slade s'était dit que tout cela était bel et bien terminé.

Il s'était plongé dans une débauche de travail. Le roman fut achevé en un marathon de soixante heures, porte verrouillée et téléphone débranché. Sa démission acceptée, il n'eut à effectuer que quelques visites indispensables au commissariat pour boucler son rapport. Il signa son contrat et envoya à son agent une copie de son second roman.

Le plus pénible fut de rédiger le compte rendu de son séjour chez Jessica. Slade remplit des papiers et répondit aux questions avec une concision qui frôlait la grossièreté. Lorsqu'on le félicita pour l'heureuse issue de sa mission, il garda un silence glacial. Il n'avait qu'une hâte, que tout soit fini. Définitivement. Il avait beau se répéter qu'il avait atteint son but, que

pour la première fois depuis trente-trois ans sa vie lui appartenait, il ne ressentait qu'un étrange sentiment d'échec. Jessica le hantait.

Elle était là la nuit, tandis qu'il attendait en vain le sommeil. Elle était là l'après-midi alors qu'il se concentrait sur les grandes lignes de son prochain roman. Elle était là, toujours là, qu'il soit seul ou au milieu de la foule.

Il la revoyait sur la plage, les cheveux au vent, en train de jeter des morceaux de bois à son chien. Il la revoyait dans la cuisine de la boutique, en train de préparer des sandwichs, tandis que le soleil jouait sur sa peau. Bien qu'il s'efforçât d'écarter ce souvenir, il l'entendait murmurer son nom et se presser contre lui, douce, chaude et ardente. Puis il la revoyait, livide et inconsciente... et son sang lui poissait les mains.

Accablé de remords, il se jetait de nouveau dans le travail et tentait de dissoudre son obsession dans ses nouveaux personnages. Tous possédaient quelque chose de Jessica, un geste, une phrase, une expression. Lui échapper semblait impossible.

À présent, il se retrouvait à son point de départ, dans l'antichambre de Dodson. Cette ultime entrevue allait mettre un point final à cet épisode de sa vie. Puis il pourrait passer à autre chose. Enfin, il l'espérait...

— Sergent ?

Il leva les yeux sur la secrétaire qui lui décochait en vain un sourire aguicheur. Sans mot dire, il se leva et la suivit.

— Bonjour, Slade, asseyez-vous, fit Dodson en se renfonçant dans son fauteuil. Je ne prendrai aucun appel, ajouta-t-il à l'adresse de sa secrétaire.

Toujours silencieux, Slade s'assit tandis que le commissaire tirait sur son cigare dont l'extrémité rougeoyait. La fumée s'éleva vers le plafond en spirales que Dodson examina avec une apparente fascination.

— Alors, il faut vous féliciter à ce que j'ai appris ? Pour votre livre, précisa-t-il en tripotant machinalement la fine épingle qui maintenait sa cravate. Nous sommes désolés de vous perdre.

Slade attendait patiemment la fin des préliminaires.

— En tout cas, reprit le commissaire en se penchant pour secouer sa cendre au-dessus du cendrier, votre dernière affaire est bouclée, et proprement. Nous obtiendrons aisément une condamnation. Vous savez que Michael Adams a signé des aveux complets ?

Son coup d'œil interrogateur n'obtint pas de réponse.

— Nous avons maintenant les noms de tous les membres de cette bande, ce qui va permettre de la démanteler. Quant à Chambers, nous en savons assez sur son compte pour le mettre un bon bout de temps au frais : complicité et tentative d'assassinat, peut-être le meurtre de cet homme à Paris... Sans parler des cambriolages et du recel d'objets volés. Oui, ajouta-t-il en regardant avec un vif intérêt l'extrémité de son cigare, je crois qu'il n'aura plus l'occasion de nuire pendant de longues années.

Il se tut pendant trente secondes que Slade s'abstint de remplir, puis reprit :

— Vous fournirez votre témoignage lors du procès. Cela ne devrait pas trop contrarier votre nouvelle carrière.

« Quelle bourrique », songea-t-il tout en tirant sur son cigare. Un nom suffirait peut-être à le sortir de ce mutisme.

— Jessica m'a avoué qu'elle avait donné à Michael de l'argent pour l'aider à s'enfuir.

Guettant la réaction de Slade, il aperçut une brève lueur dans son regard. Cela suffit à confirmer une idée qui s'était insinuée dans sa tête lorsqu'il était allé rendre visite à sa filleule.

— Elle pense que ce geste fait d'elle une complice. Ce qui est étrange, c'est que Michael n'a pas parlé de cet argent... et pourtant j'ai eu une longue conversation avec lui. Il semblerait que vous ayez eu vous aussi une conversation avec lui, après son arrestation.

Dodson s'interrompt à dessein. Slade ne mordant pas à l'hameçon, il reprit sans se laisser démonter. Il avait brisé de plus fortes têtes dans sa carrière.

— J'imagine qu'il a suffi de quelques mots bien choisis pour obtenir le silence de Michael. Et, bien entendu, Jessica a les moyens de perdre cet argent. Le problème que nous risquons de rencontrer, c'est de la faire taire, *elle*... Cette fichue conscience, vous savez, dont elle est si fière.

— Comment va-t-elle ?

Les mots avaient jailli sans que Slade pût les retenir. Il se mordit les lèvres mais Dodson fit semblant de ne pas s'apercevoir de son trouble.

— Bien, je crois, répondit le commissaire en se déplaçant légèrement dans son fauteuil. Je vais vous avouer une chose, Slade. J'ai eu un choc quand je suis allé la voir à l'hôpital. Je n'avais jamais vu Jessica malade de toute sa vie et... eh bien, ça m'a fait un sacré choc.

Slade se planta une cigarette dans la bouche et frotta une allumette avec une violence contrôlée. Cette réaction enchantait son interlocuteur.

— Il lui a fallu quelques jours pour retrouver son énergie habituelle. Et rendre fou son médecin pour qu'il la laisse sortir. Dès le lendemain, elle a repris son travail dans cette petite boutique qu'elle aime tant. Elle craignait que cette histoire ne nuise à sa réputation mais je ne crois pas que cela se soit ébruité.

Remarquant la rigidité des épaules de Slade, Dodson s'interrompt le temps de secouer sa cendre.

— Elle dit le plus grand bien de vous.

— Ah ? fit Slade en lâchant un long flot de fumée. Ma mission était de la protéger... On ne peut pas dire que j'y sois parvenu.

— Elle est saine et sauve, rectifia Dodson. Et plus entêtée que jamais. David et moi avons essayé de la convaincre d'aller faire un tour en Europe, histoire de se changer les idées. Elle ne veut pas en entendre parler... Elle dit qu'elle ne bougera pas d'un poil, ajouta-t-il avec un sourire.

Le regard de Slade se détacha de la fenêtre pour se fixer sur celui de

Dodson.

— C'est difficile à croire, dit-il. Elle n'y est jamais parvenue jusqu'à présent.

— C'est ce qu'elle m'a dit. Elle m'a fait un rapport très complet... avec notamment beaucoup de détails que vous aviez omis. Apparemment, cela n'a pas été facile. Vous avez eu fort à faire.

— Plutôt, oui.

Les lèvres du commissaire se pincèrent. Slade ne put deviner s'il échafaudait des hypothèses ou s'il acquiesçait.

— Jessica semble croire qu'elle s'est montrée faible et lâche.

— Elle a été très courageuse, au contraire, grommela Slade. Si elle n'avait pas eu autant d'audace, j'aurais pu lui éviter de se faire tirer dessus.

— Oui... vous avez tous deux des points de vue fort différents.

Les yeux de Dodson se posèrent sur les photos de sa femme et de ses enfants. De temps à autre, il avait eu... des points de vue qui divergeaient de ceux de cette dame. Il revit l'expression de Jessica lorsqu'elle lui avait demandé des nouvelles de Slade.

— Bien que tout soit fini, maintenant, je ne suis pas sûr qu'elle ne subira pas... une sorte de contrecoup.

Slade refoula son désir de courir soutenir la jeune femme.

— Elle s'en remettra. Il y a assez de monde dans cette maison pour prendre soin d'elle.

Dodson se mit à rire.

— En général, c'est le contraire qui se passe. La plupart du temps, c'est Jessica qui est au service de ses domestiques. Bien sûr, la mauvaise humeur légendaire de Betsy se maintiendra jusqu'à ce que Jessica soit au bord de l'explosion. Mais elle se contiendra. Elle a l'habitude, Betsy est dans la maison depuis vingt ans. Et puis il y a la cuisinière qui est là depuis presque aussi longtemps... Une vraie perle, qui fait des sablés sensationnels, ajouta-t-il, ému par ce souvenir gustatif. Il y a trois ans, elle a eu une attaque et Jessica a payé tous les frais médicaux. Vous avez dû voir aussi Joe, le jardinier.

— Il a bien quatre-vingt-dix ans, grommela Slade en écrasant sa cigarette.

— Quatre-vingt-douze, si je ne me trompe. Comme elle n'a pas le cœur de le renvoyer, tous les étés elle embauche un jeune garçon pour les travaux pénibles. Carol, la petite bonne, est la fille du chauffeur de son père. Jessica l'a prise sous son aile quand elle est devenue orpheline. Ça, c'est du Jessica tout craché ! Sa loyauté est son trait de caractère à la fois le plus touchant et le plus exaspérant.

Il jugea le moment venu de lâcher la bombe.

— Elle a engagé un avocat pour défendre Michael.

La réaction fut immédiate.

— Elle a fait *quoi* ?

Tout en retenant un sourire, Dodson leva les mains dans un geste

d'impuissance.

— Elle prétend que cela relève de sa responsabilité.

— Et comment en est-elle venue à penser une chose pareille ?

Ne parvenant plus à se contrôler, Slade se leva d'un bond et se mit à marcher de long en large.

— Elle dit que s'il n'avait pas travaillé pour elle, il ne se serait pas mis dans ce pétrin, expliqua Dodson avec un haussement d'épaules. Vous connaissez sa logique...

— Ouais. Si on peut appeler ça de la logique ! C'est Adams qui l'a mise dans le pétrin. Jessica a failli être tuée par sa faute.

— Oui, fit Dodson, *il* est responsable.

La légère accentuation du pronom était lourde de sous-entendus. Slade se retourna et buta sur le regard un peu trop perspicace du commissaire.

— Si elle veut lui payer un avocat, murmura-t-il, c'est son affaire. Ça ne me regarde pas.

— Non ?

— Écoutez, commissaire, s'écria Slade en pivotant brusquement. J'ai accepté cette mission, je l'ai menée jusqu'à son terme. J'ai terminé mon rapport et répondu aux questions. J'ai aussi remis ma démission. Pour moi, c'est fini.

« Voyons combien de temps tu vas pouvoir t'en convaincre », pensa Dodson. Il sourit au jeune homme et lui tendit la main.

— C'est vrai. Comme je vous le disais, nous sommes désolés de vous perdre.

L'air sentait la neige lorsque Slade sortit de sa voiture. Il examina le ciel : ni lune ni étoiles. Un vent aigre sifflait entre les branches dénudées des arbres. Il se tourna vers la maison. De la lumière brillait dans le salon et dans la chambre de Jessica. Pendant qu'il regardait, celle de l'escalier s'éteignit.

Peut-être était-elle allée se coucher... « Je ferais mieux de m'en aller... je n'aurais même pas dû venir. » Ce qui ne l'empêcha pas de monter les marches du perron. « Fiche le camp d'ici, saute dans ta voiture. » Quel démon l'avait poussé à faire ce voyage stupide ? Il leva la main pour frapper à la porte.

Celle-ci s'ouvrit avant même que son poing ait heurté le battant. Il entendit le rire aérien de Jessica, sentit une boule de poils filer contre sa jambe puis reçut contre sa poitrine le corps de la jeune femme qui s'élançait derrière son chien.

Tout ce qu'il avait essayé d'oublier lui revint en une fraction de seconde, le poids tendre, le parfum, le goût de sa peau sous ses lèvres. Jessica rejeta la tête en arrière et le regarda.

Ses yeux brillaient, ses joues étaient roses de plaisir. Comme il ne

bougeait pas, elle sourit et il sentit ses jambes flageoler.

— Bonsoir, Slade. Excuse-moi, on a failli te jeter par terre.

Elle ne se rendait pas compte à quel point c'était vrai...

— Tu sortais ? demanda Slade en s'écartant.

— J'emmenais Ulysse courir un peu... mais il ne m'a pas attendue, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil vers le parc. Je suis contente de te voir. Entre, nous allons prendre un verre.

Il fit semblant de ne pas voir la main tendue et la suivit dans la maison. Elle jeta sa veste sur la rampe et profita de ce qu'elle lui tournait le dos pour fermer brièvement les yeux.

— Allons dans le salon. Il y a un bon feu.

Sans attendre sa réponse, elle s'élança. Elle avait visiblement retrouvé sa vélocité et ses cernes avaient disparu... Le passé était annulé. Elle était redevenue la jeune femme qu'elle avait toujours été, un tourbillon d'énergie inépuisable. Il la suivit sans se hâter et, lorsqu'il la rejoignit au salon, elle était déjà en train de préparer un plateau avec deux verres.

— Je suis tellement contente que tu sois venu ! La maison est beaucoup trop calme.

Elle prit au hasard une bouteille de vermouth, sans cesser de parler.

— Pendant quelques jours, j'ai trouvé ça merveilleux mais maintenant j'en suis presque à regretter de les avoir tous mis dehors. Bien sûr, il a fallu que je leur mente pour les décider à partir.

«Tu parles trop et trop vite», se morigéna-t-elle sans pouvoir s'interrompre.

— J'ai raconté à David et aux domestiques que j'allais faire le lézard une semaine à la Jamaïque, je leur ai acheté des billets d'avion pour qu'ils aillent eux aussi se reposer et je les ai poussés dehors.

— Tu ne devrais pas rester seule, grommela-t-il en prenant son verre.

— Bof ! J'en avais assez d'être traitée comme une infirme. Mon séjour à l'hôpital m'a suffi.

Elle but une gorgée de vermouth et se tourna vers le feu. Pas question de lui laisser voir son chagrin. Chaque jour, dans cette petite chambre aseptisée et trop blanche, du matin au soir et du soir au matin, elle avait attendu qu'il l'appelle ou qu'il pousse la porte. Rien. Il était sorti de sa vie alors qu'elle n'était pas en état de le retenir. Les yeux fixés sur son dos droit et mince, Slade se demandait comment il pourrait s'en aller sans la toucher.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il abruptement.

Les doigts de Jessica se crispèrent sur son verre. *Ça t'intéresse ?* Elle but encore une gorgée pour étouffer les mots amers qui lui venaient aux lèvres, puis se tourna vers lui avec un sourire.

— Comment crois-tu que je vais ?

Il la dévisagea intensément, tandis qu'un nœud se formait dans sa gorge.

— Tu as besoin de reprendre du poids.

— Merci beaucoup, fit-elle avec un petit rire.

Déssemparée, elle fit quelques pas dans la pièce et s'approcha du piano.

— Tu as fini ton livre ?

— Oui.

— Alors, pour toi, tout va bien.

— Tout marche à merveille.

Il but afin de noyer la douleur qui s'installait.

— Ta mère a aimé le petit personnage en porcelaine ?

— Oh ! s'écria-t-il après une seconde de perplexité. Oui, elle l'aime beaucoup.

Le silence tomba, ponctué par les crépitements du feu. Il y avait trop à dire. Et rien à dire. Slade se maudit à nouveau de ne pas avoir eu le courage de rester au loin.

— Tu as repris ton travail ? demanda-t-il.

— Oui. Bizarrement, nous avons eu beaucoup de clients ces temps-ci. J'imagine que ça ne durera pas. Et toi, tu as quitté la police ?

— Oui.

Le silence tomba à nouveau, plus lourd encore que précédemment. Jessica regardait fixement les touches du piano, comme si elle s'apprêtait à composer une symphonie.

— Tu es venu pour ficeler définitivement l'affaire ? Je suis un bout de ficelle qui pend, Slade ?

— Quelque chose comme ça.

Elle sursauta et lui jeta un regard de reproche avant de s'éloigner vers la fenêtre.

— Bon, d'accord, fit-elle en dessinant sur le carreau. Je crois avoir dit ce qu'il fallait à tous les gens qu'il fallait. Un flot d'hommes en costume sombre a déferlé dans ma chambre.

Sa main retomba sur sa cuisse. Les yeux sur son reflet, elle poursuivit d'une voix plus assurée.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? Pourquoi n'as-tu pas appelé ? Tu avais tout ce qu'il fallait pour terminer ton rapport ou est-ce que tu reviens ce soir pour pouvoir le compléter ?

— Je ne sais même pas pourquoi je suis venu, répliqua-t-il d'une voix sèche en posant son verre vide. Si je ne suis pas allé à l'hôpital, c'est parce que je ne voulais pas te voir. Si je ne t'ai pas appelée, c'est parce que je ne voulais pas te parler.

— Voilà qui éclaircit tout.

Il fit un pas vers elle et s'arrêta brusquement, les mains dans les poches.

— Comment va ton bras ?

— Très bien.

Machinalement, elle posa la main sur la blessure qui avait guéri alors qu'une autre, plus intime, saignait encore.

— Le médecin dit qu'on ne verra même pas la cicatrice.

— C'est parfait.

Slade sortit un paquet de cigarettes qu'il jeta sur la table sans même se servir.

— Tant mieux, dit-elle. Je n'aime pas les cicatrices.

— Tu pensais ce que tu disais ?

Les mots avaient jailli malgré lui.

— À propos de la cicatrice ?

— Non. Je ne parlais pas de cette foutue cicatrice, tu le sais bien.

La gorge nouée et le cœur battant, elle s'efforça d'articuler avec netteté.

— J'essaie toujours de ne dire que ce que je pense.

— Tu disais que tu m'aimais, lui rappela-t-il, les nerfs tendus à craquer.

Tu étais sincère ?

Jessica respira à fond avant de lui faire face.

— Oui, j'étais sincère, répondit-elle sans ciller.

— C'est ton foutu sens de la gratitude !

Il se mit à marcher de long en large devant le feu. D'étranges sensations envahirent brusquement Jessica : chaleur douce, amusement, soulagement...

— Je crois que je suis capable de faire la différence. Il m'arrive d'éprouver une grande reconnaissance envers mon boucher quand il m'a bien servie. Mais je ne suis pas tombée amoureuse de lui... du moins pas encore.

— C'est ça, fais de l'humour ! jeta Slade en lui adressant un regard furieux. Tu ne comprends donc pas que c'était uniquement dû aux circonstances ?

— Ah bon ?

Un sourire sur les lèvres, elle s'approcha de lui. Slade recula précipitamment.

— Je ne veux rien de toi, affirma-t-il avec conviction. Tu dois le comprendre.

Elle leva la main et la posa sur la joue de Slade.

— Je crois que je comprends très bien.

Il lui prit le poignet mais ne put se résoudre à la repousser.

— Sais-tu ce que j'ai ressenti en te voyant inconsciente, couverte de sang ? Sais-tu quel effet ça m'a fait de te voir livide sur un lit d'hôpital ?

Elle sentit ses doigts trembler sur son poignet qu'il finit par lâcher.

— Ah, merde ! s'exclama-t-il avant de se retourner pour se servir un autre verre.

— Slade...

Jessica jeta ses bras autour de sa taille. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à ça ? Qu'il s'imputerait toute la faute ?

— C'est moi qui me suis trouvée au mauvais endroit au mauvais moment.

— Tais-toi.

Il lui prit les mains et les écarta.

— Je n'ai rien à t'offrir, tu ne comprends pas ? Rien. Nous sommes aux antipodes l'un de l'autre. Nous ne parlons même pas le même langage.

S'il l'avait regardée, il aurait vu la fameuse ride de l'obstination se creuser entre ses sourcils.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

— Regarde cette maison ! cria-t-il en se retournant vers elle. Regarde où tu vis, comment tu vis. Ça n'a rien à voir avec moi.

— Oh, je vois, fit-elle avec une petite moue dédaigneuse, tu es snob.

Hors de lui, il l'empoigna par les épaules.

— Tu ne comprends donc rien ? Je ne veux pas de toi.

— Répète.

Il ouvrit la bouche mais les mots lui manquèrent et il se mit à la secouer.

— Tu n'as pas le droit de t'insinuer dans mes pensées comme tu le fais et de me torturer. Je veux que tu t'en ailles. Une fois pour toutes : laisse-moi !

— Slade, dit-elle d'une voix calme, pourquoi tout cela te met-il dans cet état ? Pourquoi te rebelles-tu ? Je n'irai nulle part.

Les mains de Slade plongèrent dans les cheveux de Jessica et il se sentit sombrer. Il avait lutté jusqu'au bout. En vain.

— Je t'aime, nom de Dieu ! Je voudrais pouvoir t'étrangler pour ce que tu m'as fait.

Son regard noir de fureur se heurta aux yeux calmes de Jessica.

— Tu m'as ensorcelé. Dès le début, tu m'as ensorcelé jusqu'à ce que je devienne incapable de vivre sans toi. Grands dieux, même au commissariat de police, je sentais ton parfum !

Poussé autant par la fureur que par le désir, il l'attira contre lui.

— J'ai pensé que je deviendrais fou si je ne pouvais plus jamais te serrer dans mes bras.

Ses lèvres s'écrasèrent sur celles de Jessica. Ce n'était pas de la douceur qu'elle désirait, mais ce baiser violent et brutal qu'elle avait tant espéré. Sa réaction fut aussi explosive que celle de Slade. Ils s'étreignirent longuement puis s'écroulèrent sur le tapis, membres enchevêtrés.

— Je te veux, souffla-t-il tandis que leurs mains se débattaient avec les vêtements.

Un sein nu apparut.

— Maintenant, dit-il. J'ai attendu si longtemps.

— Trop longtemps.

Parler n'était plus possible. À côté d'eux, le feu pétillait et de nouvelles flammes jaillirent, léchant les bûches. Le vent faisait trembler les vitres. Mais ils n'entendaient et ne sentaient plus rien qu'eux-mêmes. Le moment n'était pas aux tendres retrouvailles. Affamés l'un de l'autre, ils atteignirent simultanément l'extase et laissèrent la volupté chasser les doutes. Puis ils restèrent étroitement soudés, corps contre corps, bouche contre bouche, jusqu'à ce que le plaisir se mue en béatitude.

— Ne bouge pas, dit Jessica comme il tentait de se glisser à côté d'elle.

— Je suis en train de t'écraser.

— Si peu...

Slade releva la tête pour la regarder et se retrouva perdu dans l'ombre de ses yeux. Du bout du doigt, il suivit la courbe de sa pommette.

— Je t'aime, Jessica.

— Ça t'irrite toujours ?

Elle aperçut son sourire avant qu'il enfouisse son visage au creux de son épaule.

— Je me résigne.

Elle lui envoya un petit coup de poing.

— Tu te résignes ? Voilà qui est très flatteur. Eh bien, laisse-moi te dire une chose : il ne m'était pas venu à l'esprit que je pourrais tomber amoureuse d'un ex-flic hargneux et autoritaire.

L'odeur musquée de sa peau empêchait Slade de penser.

— De qui pensais-tu tomber amoureuse ?

— D'un croisement d'Albert Schweitzer et de Clark Gable...

Avec une moue de mépris, Slade releva la tête.

— Eh bien, tu n'es pas tombée loin. Alors tu vas m'épouser ?

— Ai-je le choix ? demanda-t-elle avec un haussement de sourcils.

— N'est-ce pas toi qui prétends qu'on a toujours le choix ?

— Mmmm, c'est vrai.

Elle l'attira plus près, contre sa bouche.

— J'ai l'impression que nous avons tous les deux un choix à faire, maintenant.

Puis leurs lèvres se soudèrent en un long baiser.